

Olivier MERLIN
Mémoire de Master 2
15 décembre 2007

SANCHO PANZA

Elève et maître ; compagnon et ami.

Sous la direction de
Madame le Professeur Marie-France DELPORT
Monsieur le Professeur Jean-Pierre ÉTIENVRE

Avant-propos

Comment oser approcher le personnage de Sancho ? C'est peu dire que d'évoquer l'inquiétude dans laquelle nous ont plongés l'ampleur et la difficulté du sujet. Mais l'attrait de cette figure était tel que nous nous sommes refusés à l'abandonner.

Mme Marie-France Delport et M. Jean-Pierre Étienvre ont bien voulu accepter la direction de ce mémoire. Qu'ils en soient très vivement remerciés ; j'ajoute que, sans les conseils de M. J.-P. Étienvre, ce travail n'aurait pas vu le jour.

L'un des obstacles auxquels nous avons été confrontés a résidé dans le choix des perspectives les plus aptes à mettre en valeur le caractère de Sancho, au regard de sa pérégrination avec le chevalier.

Les circonstances et les raisons qui ont conduit ce dernier à requérir les services de l'écuyer font l'objet de l'introduction.

Puis, du côté de Sancho, notre attention s'est portée sur les motivations qui ont pu conduire l'écuyer à quitter sa famille et son village pour s'engager aux côtés de don Quichotte. Ces motivations ont d'ailleurs largement évolué au cours de leur périple, qui voit l'écuyer prodiguer sans cesse au chevalier des conseils de prudence, qui, pour être souvent réitérés, ne sont jamais entendus.

Au sein du binôme formé par le chevalier et son écuyer, vient bientôt s'intercaler Dulcinée : pièce centrale d'une architecture pyramidale à laquelle nous avons consacré un long chapitre

Lui fait suite l'examen des préoccupations salariales ou, plus généralement, patrimoniales de l'écuyer.

Puis, nous nous sommes arrêtés sur les épisodes, d'une part, de la Cueva de Montesinos, d'autre part, de la fosse dans laquelle tombe Sancho au retour de son gouvernement, les deux événements offrant d'intéressantes possibilités de rapprochement.

Enfin c'est à don Quichotte et à Sancho, au caractère de chacun et aux rapports qui s'établissent entre eux sur le socle de l'amitié – d'abord naissante, puis profonde –, que nous avons consacré les derniers chapitres du présent mémoire.

Le cheminement choisi implique d'innombrables références au texte de Cervantès et nous sommes conscients des ruptures que ces nombreuses incertitudes peuvent introduire dans la lecture du document.

*Nunca sane don Quijote, porque con su salud, no solamente perdemos sus gracias, sino las de Sancho Panza su escudero, que cualquiera de ellas puede volver a alegrar la misma melancolía (DQ II, 65).*¹

¹ « Que don Quichotte ne guérisse jamais, puisque, par sa guérison, non seulement nous perdons ses divertissantes folies, mais aussi celles de Sancho Pança, son écuyer, dont la moindre est suffisante à réjouir la mélancolie elle-même. »

TABLE DES MATIÈRES

*Introduction : de la nécessité et du choix d'un écuyer.	4
I. Des motivations de Sancho.	9
II. Conseils de prudence de l'écuyer.	23
<i>Paciencia y escarmentar.</i> ²	
III. Sancho et <i>la blanca paloma tobosina</i> .	31
<i>Moza por moza, buena es Aldonza. Aunque las calzo no las ensucio.</i> ³	
IV. Des intérêts patrimoniaux	58
<i>A merced o a salario. Zuecos o chapines.</i> ⁴	
V. Des abîmes.	66
<i>Cueva y sima.</i> ⁵	
VI. Le compagnon de don Quichotte.	68
<i>De buena gana y con buen talante.</i> ⁶	
VII. Sancho : l'homme et la personnalité.	84
<i>Sancho es Sancho.</i> ⁷	
VIII. L'ami de don Quichotte.	115
<i>Pala y azadón.</i> ⁸	
*Conclusion.	129
<i>– Mirad, Sancho, – dijo la duquesa – que por un ladito no se vee el todo de lo que se mira.</i> ⁹	

² « Patience et soyons sages dorénavant. »

³ « La blanche colombe du Toboso » ; « Fille pour fille, Aldonza peut faire l'affaire. » ; « Lorsque je chausse ce que l'on m'offre, je ne le gâte pas pour autant. »

⁴ « A merci ou à gages » ; « Sabots ou escarpins »

⁵ « Caverne et fosse. »

⁶ « De bonne grâce et de meilleure humeur. »

⁷ « Sancho est Sancho. »

⁸ « Pelle et pioche. »

INTRODUCTION

De la nécessité et du choix d'un écuyer

En sa qualité future de chevalier errant (*DQ I, 1*), don Quichotte a successivement pensé aux armes dont il doit se pourvoir, au cheval qu'il a soin de baptiser, au choix de son nom d'adoption, et, en dernier lieu, à l'identification de la dame de ses pensées. Mais le besoin d'un écuyer ne lui est pas venu à l'esprit.

C'est à un aubergiste (*DQ I, 3*) qu'il appartient de formuler les recommandations aux termes desquelles don Quichotte devra se pourvoir d'argent, de chemises propres et de besaces, elles-mêmes fournies en onguents et en charpie en cas de coups et blessures – le port desdites besaces étant de préférence du ressort de l'écuyer.

Étrange omission initiale que celle de notre chevalier ; étrange chronologie que celle que nous propose Cervantès. Peut-on être en droit de penser que don Quichotte estime au départ se suffire à lui-même ? Que *el aumento de su honra ... y el servicio de su república*¹⁰ se concentrent sur sa seule et unique personne, sans qu'il ait besoin des services d'un compagnon (*DQ I, 1*) ?

Certes la *honra* lui appartient en propre ; nul ne le conteste. Mais s'approprier la république, la faire sienne au moyen du pronom possessif, voilà qui interpelle. Doit-on comprendre que son ego et la foi dans son étoile vont permettre à don Quichotte de pénétrer seul dans le monde qui requiert ses services et de le modeler au point d'en faire un domaine à son image, celle-là même qu'il offrira à Sancho au soir des *batanes*¹¹ ? (*DQ I, 20*)

L'apparente confiance en son destin – *Yo sé quien soy y sé que puedo ser*¹² (*DQ I, 5*) – lui donne, du moins au départ, l'assurance et la perspective d'une pleine autonomie. Mais s'agit-il d'une perspective fondée sur le ciment d'une confiance en soi, ou bien la volonté de montrer, aux autres et à soi-même, qu'on est capable d'affronter un avenir incertain, en le qualifiant de sûr ? Don Quichotte se dore-t-il la pilule ?

Le doute ne semble pas l'effleurer un instant lorsqu'il déclare à la femme de Juan Palomeque (*DQ I, 16*) :

⁹ « Sancho, expliqua la duchesse, faites attention que par un petit côté on ne voit pas tout le contenu de ce que l'on regarde. »

¹⁰ « l'accroissement de son honneur ... et le service de sa république... » (*DQ I, 70*) ; on notera que pour désigner la république, la traduction Oudin/Cassous utilise l'article au lieu du pronom possessif.

¹¹ « Moulin à foulons »

¹² « Je sais qui je suis et sais ce que je peux être »

*Creedme, hermosa señora, que os podéis llamar venturosa por haber alojado en este vuestro castillo a mi persona, que es tal, que si yo no la alabo es por lo que suele decirse que la alabanza propia envilece.*¹³

Devant pareille rodomontade est-il nécessaire d'insister ? Il en ira d'ailleurs de même dans la nuit obscure où, à l'approche des *batanes*, le maître et l'écuyer connaissent le frémissement de l'aventure et le saisissement de l'angoisse (*DQ I*, 20). Surmontant la crainte qui, durant un instant, a surpris son courage, don Quichotte proclame à son compagnon, mais plus certainement à lui seul :

*Sancho amigo, has de saber que yo nací, por querer del cielo, en esta nuestra edad de hierro, para resucitar en ella la de oro, o la dorada*¹⁴

Or, peu de temps après, don Quichotte refuse d'accepter le mariage que lui propose Dorotea-Micomicona. Face à un tel manque de sens commun, Sancho s'insurge violemment. La réponse du chevalier est à la mesure de l'outrage perpétré (*DQ I*, 30) :

*Decid socarrón de lengua viperina, y ¿ Quién pensáis que ha ganado este reino y cortado la cabeza a este gigante y héchoos a vos marqués (que todo esto doy ya por hecho y por cosa pasada en cosa juzgada), si no es el valor de Dulcinea, tomando a mi brazo por instrumento de sus (sic) hazañas ?*¹⁵

Par son sens du devenir et sa négation du temps, la connaissance de son destin et l'assurance de pouvoir exclure toute incertitude quant au succès de l'opération projetée, qu'il considère comme acquise alors même qu'elle se projette dans un avenir que Dorotea estime à deux ans, don Quichotte confirme ce qu'il a affirmé d'entrée de jeu – *Yo sé que puedo ser*.

Or, la réalité de don Quichotte est d'être un homme seul. Cinquantenaire et célibataire depuis toujours, privé de descendance et sans autre preuve d'ascendance que le témoignage centenaire et rouillé des quelques armes laissées par ses ancêtres, entouré de ses seules nièce et duègne aux ressources culturelles bien limitées, le chevalier ne semble avoir pour amis que Pero Perez, curé de la paroisse et licencié de la petite université de Sigüenza, et Maese Nicolás, barbier. Perdus au sein d'un voisinage aux rares échanges intellectuels, les deux compères semblent pour don Quichotte, plus que de vrais amis, des connaissances que rassemble le goût de la conversation autour de thèmes concernant la chevalerie.

¹³ « Croyez-moi, belle et haute dame, vous vous pouvez tenir pour heureuse d'avoir hébergé en cestui votre château ma personne, qui est telle, que si je ne la loue pas, c'est parce que l'on a accoutumé de dire que la louange de soi-même rabaisse ce qui la fait. »

¹⁴ « Ami Sancho, il faut que tu saches que je suis né, par la volonté du ciel, en ce présent âge de fer, afin d'y faire revivre celui d'or ou le doré, comme on a coutume de le nommer. »

¹⁵ « Dites, maraud à langue de vipère, et qui pensez-vous qui ait conquis ce royaume, et coupé la tête à ce géant, et vous a fait marquis (car je tiens déjà cela pour fait et pour chose passée en jugement), si ce n'est la valeur de Dulcinée, prenant mon bras pour instrument de ses beaux exploits ? »

Don Quichotte a le goût de la chasse. Mais la pratique-t-il avec autrui ou dans la seule compagnie de son *galgo corredor*¹⁶ ? Enfin, si l'on en juge par l'étendue remarquable de sa culture et de sa mémoire, la lecture permanente des romans de chevalerie a dû achever de l'isoler au sein de la société agraire qui l'entoure.

Serait-ce l'image qu'a voulu donner Cervantès d'un homme initialement et durablement seul, isolé dans son altérité, dans sa spécificité, auquel il sera donné au fil des semaines qui vont suivre, de découvrir les richesses infinies d'un compagnonnage dont il n'avait jusqu'alors nul besoin et dont, par voie de conséquence, il ne pouvait pressentir l'existence ?

Il est ainsi significatif que la recommandation d'avoir recours aux services d'un écuyer, procède de cet aubergiste, *que por ser muy gordo, era muy pacífico*, et qui, *temiendo la máquina de tantos pertrechos*¹⁷, entre prudemment et immédiatement dans le jeu de don Quichotte (*DQ I, 2*).

Placé à l'ouverture du roman, ce commerçant pacifique et roublard nous renvoie d'un bond au chef de guerre Roque Guinart qui va clore l'aventure du chevalier avant son arrivée à Barcelone : deux piliers de la modernité entourent l'homme du Moyen-Âge. Et c'est notre aubergiste, *no menos ladrón que caco, ni menos maleante que estudiantado paje*, apparemment plus averti que don Quichotte des usages de la chevalerie, qui par deux fois lui recommande la présence à ses côtés d'un écuyer, lui-même pourvu d'*alforjas, hilas y unguentos*.¹⁸

Au nom de son filleul d'armes, comment ne pas lui exprimer notre gratitude ? Dispensateur, au profit de don Quichotte, de la *pescozada* et de l'*espaldarazo*¹⁹, ce personnage, aussi futé que joueur prudent et averti, annonce l'apparition prochaine du compagnon, qui fait l'objet des quelques réflexions qui vont suivre.

Le choix de l'écuyer est immédiat. Sur le chemin du retour, don Quichotte *determinó volver a su casa y acomodarse de todo, y de un escudero, haciendo cuenta de recibir a un Labrador vecino suyo, que era pobre y con hijos, pero muy a propósito para el oficio escuderil de la caballería*.²⁰ (*DQ I, 4*)

La brièveté du propos peut étonner. Au-delà de sa pauvreté et de sa qualité de père de famille, don Quichotte ne s'attarde pas sur le profil de l'intéressé. Certes, il est apte à la profession d'écuyer, mais on aurait pu penser que le choix du compagnon qui doit partager une vie d'aventures dans les mois à venir, aurait

¹⁶ Lévrier

¹⁷ « homme qui, pour être fort gras, était fort sympathique » ; « mais craignant la machine de tant d'attirail »

¹⁸ « pas moins larron que Cacus, ni moins fripon qu'un écolier ou page » ; « Besaces, charpies et onguents »

¹⁹ « Il leva la main et lui donna un grand coup sur le col, et après icelui du plat de son épée même un gentil coup sur le dos. »

²⁰ « résolu de s'en retourner à sa maison et s'accommoder de tout, et par même moyen d'un écuyer, faisant état de prendre un laboureur son voisin, qui était pauvre et avait des enfants, mais fort à propos pour l'office d'écuyer de chevalier. »

suscité plus d'intérêt, d'attention et de curiosité de la part du promoteur de l'entreprise.

Cet éclairage lui est superflu : l'anonymat de l'écuyer et la tradition des livres de chevalerie suffisent à don Quichotte. D'ailleurs, l'instant d'après, les cris du pauvre Andrés fouetté par Juan Haldudo el Rico, retiennent toute son attention (*DQ* I, 4). Moulu au terme de la rencontre avec les marchands de soie qui se rendent à Murcie (*DQ* I, 5) et de retour en son village (*DQ* I, 7), *solicitó don Quijote a un labrador vecino suyo, hombre de bien (si es que este título se puede dar al que es pobre), pero de muy poca sal en la mollera.*²¹

La sécheresse de la formulation incite à la réflexion. Tout d'abord, don Quichotte souhaite *acomodarse de todo*, c'est-à-dire se munir des effets nécessaires au succès de l'aventure, au nombre desquels se compte l'écuyer. Ensuite, sans que son identité ait été précisée jusqu'alors, on apprend que l'écuyer est homme de bien ; le lecteur devra se contenter de cette brève indication. Enfin, bien que l'intéressé semble satisfaire pleinement aux aptitudes requises pour le métier d'écuyer, le narrateur précise que Sancho est proprement un sot, et fait en sorte, en le présentant, que ce jugement reste gravé dans la mémoire du lecteur.

On connaît le talent du narrateur que s'est choisi Cervantès pour brouiller les pistes du lecteur naïf. Quelques lignes plus loin (I,7), à l'écoute des seules promesses que lui a faites don Quichotte, *Sancho, que así se llamaba el labrador, dejó su mujer e hijos y asentó por escudero de su vecino.*²² Et le narrateur de nous indiquer rapidement le nom de l'intéressé, à seule fin, semble-t-il, de nous faciliter la compréhension de la narration.

Certes don Quichotte sait depuis longtemps – nous verrons qu'il connaît Sancho depuis de longues années (*DQ* I, 13) – que le paysan répond *muy a propósito para el oficio escuderil de la caballería*. Néanmoins, on ne peut être, au départ, plus laconique et moins regardant sur la personne de Sancho. Jusqu'à cet instant les lumières de la rampe doivent être réservées au chevalier.

Cette discrétion nous paraît d'autant plus significative qu'elle fait ressortir, par contraste, les propos que Cervantès adresse au lecteur au terme de son prologue.²³

²¹ « don Quichotte solicita un labreur son voisin, homme de bien (si c'est que ce titre se puisse donner à un qui est pauvre), mais qui avait fort peu de plomb dans la caboche. »

²² « Sancho Pança (ainsi s'appelait le labreur) laissa sa femme et ses enfants et se mit pour écuyer de son voisin. »

²³ Augustin Redondo explique différemment cette parcimonie. Baste añadir que resulta particularme significativo que el autor no experimente la necesidad de describir a Sancho Panza cuando éste aparece por primera vez en el relato (*DQ* I, 7), a diferencia de lo que pasa con don Quijote (*DQ* I, 1). Ello prueba que, para los contemporáneos de Cervantes, el nombre del campesino iba unido a la representación, ampliamente difundida, del repullido personaje carnavelesco que hemos evocado, con su reveladora ambivalencia. [A. REDONDO, *Otra manera de leer el Quijote*, Madrid, 1997]

« Il suffit d'ajouter comme particulièrement significatif que l'auteur n'a pas ressenti la nécessité de présenter Sancho Pança lorsque celui-ci fait son apparition pour la première fois dans le récit, alors qu'il en va différemment pour don Quichotte. Ce qui prouve que le nom du campagnard se trouvait, aux yeux des contemporains de Cervantès, étroitement lié à l'image, largement diffusée,

*Quiero que me agradezcas el conocimiento que tendrás del famoso Sancho Panza, su escudero, en quien, a mi parecer, te doy cifradas todas las gracias escuderiles que en la caterva de los libros vanos de caballerías están esparcidas.*²⁴

Celles-là seulement ? Certes non ; mais beaucoup mieux encore. Telle nous paraît être la stratégie de Cervantès, qui, en tirant Sancho Panza d'un anonymat proche du néant, en fera progressivement le personnage exemplaire auquel nous souhaiterons nous intéresser. Au *desocupado lector*, au *lector carísimo*, au *lector suave*, au *lector prudente* reviennent le soin et la joie de découvrir, au fil de leurs aventures, ce que Cervantès va faire bientôt de l'élève, puis du maître et enfin de l'égal en amitié de notre chevalier.²⁵

du personnage rondouillard et carnavalesque que nous avons évoquée dans son ambivalence révélatrice. » Mais aura-t-il pensé que quelques siècles plus tard la chose n'irait plus de soit ?

²⁴ « Je veux que tu me remercies de la connaissance que tu feras du fameux Sancho Pança, son écuyer, en la personne duquel, à mon avis, je te donne marquées toutes les grâces écuyères qui sont répandues en tout le bataillon de tous ces vains livres de chevalerie. »

²⁵ « Lecteur oisif » ; « très cher lecteur » ; « lecteur compréhensif » ; « lecteur prudent »

I. DES MOTIVATIONS DE SANCHO

On est en droit de se demander pourquoi ce campagnard, proche de la quarantaine, mari satisfait, père de deux adolescents, honnêtement pourvu d'un patrimoine et d'un métier qui lui assurent un revenu raisonnable, décide de mettre fin soudainement à l'existence régulière qu'il mène en son village pour s'engager aux côtés d'un chevalier et parcourir, sans but préétabli, pour une durée apparemment indéterminée et au gré de circonstances dont il ignore la nature, les vastes étendues des terres d'Espagne.

Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de partir avec le chevalier, mais surtout de demeurer à ses côtés au cours de son périple. Nous verrons que Sancho va douter plus d'une fois du bien-fondé du rôle qui lui a été proposé et qu'il a accepté d'assumer.

Au départ, le narrateur se garde bien de nous faire part des motivations du campagnard. D'ailleurs, comment Sancho aurait-il pu les formuler lui-même puisqu'il ignorait l'avenir qui l'attendait ?

Certes, on a vu que l'intéressé connaissait son homme depuis que lui-même était né (*DQ I*, 13). Tant d'années passées dans le du voisinage du bon hidalgo, exemple incontesté et reconnu d'honnêteté et de sagesse, devaient constituer pour Sancho un gage de sécurité. En effet, don Quichotte *no había pasado [aún] de hidalgo sosegado a caballero andante*.²⁶ (*DQ I*, 5).

Cependant, au terme de ses lectures, don Quichotte *ponía mano a la espada y andaba a cuchilladas con las paredes*.²⁷ Mais, pour autant que ces manifestations eussent pu être un signe alarmant pour le futur écuyer, les excentricités littéraires et les extravagances théâtrales du chevalier, dûment filtrées par les soins d'une duègne et d'une nièce discrètes et réservées, n'avaient pas dû franchir les murs bien clos de leur maison.

Don Quichotte n'eut pas moins à batailler ferme pour convaincre son voisin (*DQ I*, 7) : *En resolución, tanto le dijo, tanto le persuadió y prometió, que el pobre villano se determinó de salirse con él y servirle de escudero. Decíale, entre otras cosas don Quijote, que se dispusiese a ir con él de buena gana, porque tal vez le podía suceder aventura que ganase, en quitame esas pajas, alguna ínsula, y le dejase a él por gobernador de ella*.²⁸

²⁶ « n'était pas encore passé de gentilhomme posé à chevalier errant. »

²⁷ « se saisissait de son épée et luttait à coups d'épée contre les murs. »

²⁸ « En somme, il lui dit tant, le persuada et lui promit tant, que le pauvre paysan se délibéra d'aller avec lui et lui servir d'écuyer. Don quichotte lui disait entre autres choses qu'il se disposât d'aller en sa compagnie de bonne volonté, parce qu'il lui pourrait quelquefois arriver telle aventure, qu'il gagnerait en moins d'un tour de main, quelque île, et qu'il l'en ferait gouverneur. »

Ainsi le chevalier, « tout droit échappé du bâillement des livres » et la volonté tendue à l'écoute de « l'épopée séculaire qui formule la loi »,²⁹ n'a qu'une pensée et qu'un but : renouer par et pour lui-même avec le temps bienheureux de l'andante chevalerie. Prophète de son monde magique et de son univers poétique, don Quichotte va devenir l'inspirateur et l'architecte des rêves de son écuyer.

Or, Sancho procède du monde de la terre. Il va devoir se pénétrer du projet de don Quichotte et déterminer s'il est possible d'y adhérer, dans le cadre des dispositions qui lui sont offertes. Les champs de la persuasion s'ouvrent alors devant nous.

Don Quichotte est sûr de lui : il n'a pas douté un seul instant que Sancho fut, simplement mais essentiellement, *muy a propósito para el oficio escudero de la caballería*. Avait-il raison ?

La disparité des deux univers au sein duquel évolue respectivement chaque homme, la distance qui les sépare, vont transporter Sancho dans un monde d'incertitudes : croire ou ne pas croire ? Adhérer ou ne pas adhérer ? Placé à *horcajadas*³⁰ en équilibre instable, comme le formule Maurice Molho,³¹ Sancho va devoir utiliser son aptitude à la réversibilité pour faire face aux forces antagoniques auxquelles il est confronté.

Mais don Quichotte pouvait-il pressentir que la personnalité de Sancho était constituée d'un tel terreau que la perspective de gouverner une *ínsula* ne serait pas dans l'avenir, et de loin, la seule motivation de son engagement ?

Avant toutes choses, Sancho apprécie le concret. Ainsi, au premier jour de leur périple, à peine engagé sur le chemin du *campo de Montiel*, Sancho ne manque-t-il pas de rappeler au chevalier la teneur de ses propos (*DQ I*, 7) :

*Mire vuestra merced, señor caballero andante, que no se le olvide lo que de la ínsula me tiene prometido, que yo la sabré gobernar por grande que sea.*³²

On peut d'autant mieux comprendre ce rappel de la part de Sancho que l'on apprendra plus tard (*DQ II*, 28) que la promesse lui a été faite – à supposer que l'écuyer dise vrai – voici *más de veinte años y tres días más o menos*.³³

En lui répondant en cette première occasion, don Quichotte a soin de confirmer ses propos antérieurs et de conforter Sancho dans l'idée qu'il a bien fait de le suivre. Il ajoute qu'il n'attendra pas que celui-ci soit vieux pour l'honorer du don d'un gouvernement, comme en avaient l'habitude les chevaliers d'antan. Mais l'hidalgo commet l'imprudence d'envisager l'éventualité d'un délai

²⁹ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, 1966, Gallimard, Tel n°166, p. 60.

³⁰ « à califourchon »

³¹ M. MOLHO, *Cervantes : Raíces folkóricas de Sancho Panza*, Madrid, 1976, Editorial Gredos, p. 273.

³² « Que votre Grâce, seigneur chevalier errant, prenne garde à ne pas oublier ce qu'elle m'a promis touchant l'île, car je la saurai bien gouverner, quelque grande qu'elle soit. »

³³ « Plus de vingt ans et trois jours plus ou moins. »

inférieur à six jours, au cours desquels le hasard pourrait déjà favoriser cette entreprise.

Or Sancho n'en est pas dupe, puisqu'à l'instant d'après, il associe cette éventualité à *algún milagro de los que vuestra merced dice*.³⁴ Admirable lucidité !

Comment la distance qui sépare ces hommes aux personnalités aussi différentes pourrait-elle permettre à Sancho d'appréhender à la fois le caractère de l'homme « à la triste fêlure »,³⁵ qu'il a décidé d'accompagner, et l'avenir que ce dernier lui propose au travers de ses seuls propos ?

La promesse du gouvernement tient-elle du réel ou de l'imaginaire ? La pensée de Sancho va devoir évoluer au gré des événements. L'aventure des moulins-à-vent va plonger l'écuyer dans la confusion. Et, les fanfaronnades inventées par don Quichotte pour tenter de faire oublier cet échec, à propos du tronc qu'il se propose d'arracher – à l'image de Machuca ou de Roland – pour remplacer la lance cassée par l'aile du moulin, ne font qu'aggraver la situation (DQ I, 8).

A la mano de Dios - dijo Sancho - ; yo creo todo así como vuestra merced lo dice.³⁶ Mais cet assentiment de pure forme recouvre le doute qui s'insinue dans l'esprit de l'écuyer. Toutefois, on est encore loin des condamnations radicales.

A l'issue de la victoire sur le Biscayen (DQ I, 10), Sancho prie de nouveau don Quichotte de lui accorder un gouvernement, le combat victorieux étant censé en fournir au chevalier les moyens. Mais la réponse est dilatoire :

Advertid, hermano Sancho, que esta aventura y la a ésta semejantes, no son aventuras de ínsulas, sino de encrucijadas, en las cuales no se gana otra cosa que sacar rota la cabeza o una oreja menos.³⁷

Merveilleuse lucidité du chevalier au regard de ce combat où il a fait preuve d'un indéniable courage. Sancho a-t-il su l'apprécier ? Devant son silence, le chevalier veut s'assurer d'un soutien moral :

*Pero dime por tu vida : ¿ has visto más valeroso caballero que yo en todo lo descubierto de la tierra ? ¿ Has leído en historias otro que tenga ni haya tenido más brío en acometer, más aliento en el perseverar, más destreza en el herir, ni más maña en el derribar ?*³⁸

³⁴ « quelqu'un des miracles que vous dites »

³⁵ P. BRUNEL, *Don Quichotte et le roman malgré lui*, Paris, 2006, Klincksieck, p. 397.

³⁶ « Au nom de Dieu soit, dit Sancho, je le crois tout ainsi que vous le dites. »

³⁷ « Prenez garde, frère Sancho, que cette aventure et celles qui lui ressembleront ne sont pas aventures d'îles, mais de carrefours, auxquelles on ne gagne autre chose sinon que d'en remporter la tête cassée ou une oreille en moins. »

³⁸ « Mais dis-moi, par ta vie, as-tu jamais vu un plus valeureux chevalier que moi en tout l'univers connu ? As-tu lu les histoires de pas un qui ait ou ait eu plus de courage à assaillir, plus de cœur à persévérer, plus d'adresse à frapper, plus d'atifice à renverser à terre ? »

Salvador de Madariaga analyse la formulation de cette stratégie. *Palabras que no son de vanidad sino alivio de duda, modestia en el fondo, como lo apunta finamente Cervantes al final del mismo capítulo, cuando nos dice que « cuanto fue de pesadumbre para Sancho no llegar a poblado, fue de contento para su amo dormir al cielo descubierto, por parecerle que cada vez que esto le sucedía era hacer un acto posesivo que facilitaba la prueba de su caballería. »*³⁹ Et l'alivio de duda est celle qui hante la pensée des deux acteurs.

Pour autant, Sancho conserve l'espoir. Suite à la défaite douloureuse face aux Yangois (*DQ I*, 15), Sancho, tout aussi couvert de bleus que son maître, se confie à l'accueillante Maritornes, *que tenía sombras y lejos de cristiana*, (*DQ I*, 17) :

verdad es que, si mi señor don Quijote sana desta herida o caída y yo no quedo contrahecho della, no trocaría mis esperanzas con el mejor título de España. (*DQ I*, 16).⁴⁰

Mais le séjour à l'auberge de Juan Palomeque el Zurdo se termine mal pour Sancho. Dès lors que le chevalier a refusé de payer son dû à l'aubergiste et que Sancho s'est inscrit dans la même tradition, l'écuyer se voit durement *manteado* (*DQ I*, 17).⁴¹ La sanction est humiliante ; le souvenir restera gravé, permanent et douloureux, dans la mémoire du personnage et Sancho refusera toujours de recourir au subterfuge de l'enchantement.

Une première conclusion s'impose à son esprit (*DQ I*, 18). *Y lo que saco en limpio de todo esto es que estas aventuras que andamos buscando, al cabo al cabo nos han de traer a tantas desventuras, que no sepamos cuál es nuestro pie derecho. Y lo que sería mejor y más acertado, según mi poco entendimiento, fuera el volvernos a nuestro lugar, ahora que es tiempo de la siega.*⁴²

Don Quichotte risque-t-il d'être contraint au retour ? Peu de temps après, lorsque le chevalier a pris la défense de l'empereur Pentapolín del Arremangado Brazo en se lançant au milieu des troupeaux de moutons, Sancho constate qu'il a été privé de ses besaces suite au traquenard de Juan Palomeque (*DQ I*, 18).

³⁹ S. de MADARIAGA, *Guía del lector del "Quijote"*, Madrid, 1997, Editorial Castalia, p. 89. « Paroles qui ne sont pas l'expression de la vanité, mais celles de la recherche d'un apaisement que corrode le doute ; modestie dans le fond, comme le note Cervantès avec finesse à la fin du même chapitre, lorsqu'il nous dit que "autant ce fut déplaisir pour Sancho de n'arriver point à aucun bourg, autant de contentement fut-ce pour son maître de coucher à la belle étoile, parce qu'il lui semblait que, toutes et quantes fois que cela lui arrivait, c'était faire un acte de possession qui facilitait la preuve de sa chevalerie." »

⁴⁰ « qui avait quelques ombres et quelques traits de chrétienne » ; « Il est vrai que, si Monseigneur don Quichotte se guérit de cette blessure ou chute, et que moi je n'en demeure pas contrefait, je ne troquerai pas mes espérances avec le meilleur titre d'Espagne. »

⁴¹ « soumis au jeu (cruel) de la couverture »

⁴² « Et tout ce que je peux tirer à clair de tout ceci, c'est que ces aventures que nous cherchons en fin finale nous conduirons à tant de malheurs que nous ne saurons plus quel est notre pied droit ; et ce qui serait le meilleur et le plus assuré selon mon petit entendement, ce serait de nous retourner en notre village, à cette heure qu'il est temps de faire l'aouît. »

*Maldijose de nuevo y propuso en su corazón de dejar a su amo y volverse a su tierra, aunque perdiere el salario de lo servido y las esperanzas del gobierno de la prometida ínsula.*⁴³

L'écuyer a franchi un pas de plus : il n'envisage plus de revenir au village de concert avec son maître, mais de repartir seul et de tout abandonner. Sa peur de la solitude en milieu hostile n'est plus un obstacle insurmontable.

Et lorsque don Quichotte enchaîne quelques propos moralisateurs sur la bonté du Créateur, Sancho commence à prendre la mesure du chevalier : *más bueno era vuestra merced – dijo Sancho – para predicar que para caballero andante* (DQ I, 18).⁴⁴ La bienveillance et l'assentiment respectueux du départ vont laisser place à l'objectivité d'un jugement pimenté d'une pointe d'exaspération.

La coupe va-t-elle déborder, et le couple éclater ? À quelque temps de là, don Quichotte s'empare du heaume de Mambrino (DQ I, 21). Sancho est alors interdit de parole. Mais ayant obtenu l'autorisation de s'exprimer, il fait remarquer à son maître que personne ne peut avoir connaissance de ses hauts faits dès lors qu'ils surviennent hors du regard d'autrui. En conséquence, ils seraient bien inspirés de se mettre au service de quelque empereur, qui se trouverait alors à même d'apprécier et de faire connaître la valeur du chevalier.

Don Quichotte, pleinement conscient du plaisir qu'il retire de la reconnaissance d'autrui, apprécie la réflexion de son écuyer, mais fait valoir que le chevalier doit au préalable faire ses preuves et acquérir cette réputation qui lui permettra d'accéder aux responsabilités qu'évoque Sancho. Bref, en premier lieu, *es menester andar en el mundo, como en aprobación* (DQ I, 21).⁴⁵

Mais qu'en est-il du chevalier depuis longtemps adoubé, fort de son expérience et couronné de sa renommée ? C'est alors que nous avons droit à la plus superbe des narrations, au plus éloquent des plaidoyers, au conte de fées le plus émouvant qui évoque la destinée exceptionnelle qui attend ce chevalier errant. (DQ I, 21). On ne saurait évoquer rhétorique plus admirable, et Sancho est soulevé d'enthousiasme.

*Esto pido, y barras derechas : a eso me atengo, porque todo, al pie de la letra, ha de suceder por vuestra merced llamándose el Caballero de la Triste Figura.*⁴⁶

⁴³ « Il commença derechef à se maudire, proposa en son cœur de quitter son maître et s'en retourner en son village, encore qu'il perdit ses gages du passé et l'espérance qu'il avait du gouvernement de l'île promise. »

⁴⁴ « Votre Grâce, dit Sancho, était mieux faite pour être prédicateur que pour être chevalier errant. »

⁴⁵ « mais devant que l'on arrive à ce terme, il faut aller par le monde, comme pour faire ses preuves »

⁴⁶ « Nous y voilà, et cartes sur table, je me tiens à cela, car il arrivera tout au pied de la lettre pour Votre Grâce, puisqu'elle s'appelle le Chevalier de la Triste Figure. »

Il ne paraît pas douteux que les qualités de fond et de forme du récit de don Quichotte n'aient soulevé d'enthousiasme l'écuyer. Envolé, cet amer défaitisme qui l'étreignait à la suite des échecs répétés de son maître. Subjugué par ce morceau d'anthologie – qui montre également combien le destinataire est à même de l'apprécier – Sancho reprend courage.

Mais il est également patent qu'une part d'humour et d'ironie est venue se glisser au sein du discours *escuderil*. Le lecteur peut aisément imaginer le visage réjoui de Sancho, éclairé par le feu de l'admirateur et l'œil plissé du persifleur.

Certes, la voix, mieux que l'écriture, permet, par le ton, de colorer la portée des propos du sujet qui les énonce. Mais dans le cas présent, comme dans tant d'autres occasions, l'écrivain n'est pas en reste. On sait combien Cervantès utilise l'art de la répétition pour faire douter le lecteur, autant que l'auditeur, de la sincérité de celui qui énonce des propos ainsi réitérés : Cipiòn reprend ainsi quasiment à la lettre les éloges décernés aux Jésuites par Berganza et, ce faisant, met en doute ou – à tout le moins – place un bémol sur jugement évoqué.

Dans sa réponse à don Quichotte, Sancho précise qu'il croit dur comme fer au contenu du discours de son maître, mais ajoute aussitôt « au pied de la lettre ». Voilà la part d'humour. Et il en donne la raison, parfaitement illusoire : le nom d'adoption choisi, nom dont on doit rappeler que l'attribution a été le fait de Sancho lui-même. L'ironie rejoint le sarcasme.

En choisissant de raisonner de la sorte, Sancho procède exactement de la même manière que don Quichotte, lorsque ce dernier prononce son discours pour annoncer qu'il rétablira la princesse Micomicona dans ses états. En bref, énonce Sancho, de par votre seul nom, voici que je déclare la chose faite.

Avant même d'avoir entendu son maître formuler les propos qu'il tiendra en présence de Dorotea (*DQ* I, 30), l'écuyer a compris et anticipé que don Quichotte est celui qui dira :

*Para concluir con todo, yo imagino que todo lo que digo es así, sin que sobre ni falte nada. (DQ I, 25).*⁴⁷

Étonnant Sancho, pour qui le bonheur de l'art ne saurait masquer son aptitude à la circonspection, *en su función de catador y testigo de la realidad*, pointe Gonzalo Torrente Ballester.⁴⁸

Mais cette circonspection n'empêche pas Sancho de garder à l'esprit, dans le sillage de la destinée glorieuse du chevalier, l'éventualité de l'octroi d'un gouvernement, dont il se sent toujours capable d'assumer les responsabilités (*DQ* I, 21). N'a-t-il pas été, dans le passé, le bedeau d'une confrérie ? En sus du savoir-faire, l'habit ne ferait-il pas le moine ?

⁴⁷ « Et, pour conclusion, je m'imagine que tout ce que je dis est ainsi sans qu'il y ait rien de trop ni de moins. »

⁴⁸ « en sa qualité d'examineur et de témoin de la réalité », G. TORRENTE BALLESTER, *El Quijote como juego*, Editorial Destino libro, Madrid, 2004, p. 147.

En affinant son jugement au fil des jours, Sancho réalise que le sort que lui réserve sa vie auprès de don Quichotte, consiste en un balancement permanent entre le possible et l'impossible. Aucun des deux n'exclut l'autre, ce qui justifie la poursuite de l'aventure, sans écarter le désir d'y mettre fin. Ainsi, s'étant confié peu à Maritornes, Sancho condense comme suit sa réflexion (*DQ I*, 16) ;

*Sabed hermana mía, que caballero aventurero es una cosa que en dos palabras se ve apaleado y emperador. Hoy está la más desdichada criatura del mundo, y mañana tendría dos o tres coronas de reinos que dar a su escudero.*⁴⁹

Peut-on plus succinctement et de manière plus appropriée exprimer la précarité d'un état ? La rencontre avec les galériens corrobore la réalité du premier terme de l'alternative proposée par Sancho (*DQ I*, 22). À l'issue de cette aventure, qui vient s'ajouter aux expériences passées, don Quichotte conclut : *Paciencia y escarmentar para desde aquí en adelante.*

À quoi Sancho rétorque dans l'instant, *Así escarmentará vuestra merced (...) como yo soy turco* (*DQ I*, 23).⁵⁰

Mais le moral de Sancho va remonter en flèche lorsque les deux compagnons découvrent la valise abandonnée par Cardenio (*DQ I*, 23). En appréhendant les écus d'or qu'elle contient, et dont le chevalier lui permet de disposer, Sancho est transporté de joie.

*Dio por bien empleados los vuelos de la manta, el vomitar del brebaje, las bendiciones de las estacas, las puñadas del harriero, la falta de las alforjas, el robo del gabán y toda la hambre, sed y cansancio que había pasado en servicio de su buen señor, pareciéndole que estaba más que rebién pagado con la merced recibida de la entrega del hallazgo.*⁵¹

Cette découverte, et l'espoir d'une nouvelle et semblable possibilité d'enrichissement, vont le maintenir en haleine (*DQ II*, 13).

Mais, une nouvelle fois, le destin se montre cruel. Pour défendre l'honneur de la princesse Madásima, don Quichotte s'en prend à Cardenio, qui en retour attaque l'hidalgo, défendu par Sancho, lequel reçoit des coups bien contre son gré. (*DQ I*, 24) Chevalier et écuyer s'enfoncent alors dans la Sierra, ce dernier fort mécontent de ce qui est advenu – d'autant plus qu'il se voit interdit de parole par don Quichotte.

⁴⁹ « Or, sachez, ma chère, qu'un chevalier errant est une chose, qui, en deux paroles, se voit bâtonné et empereur. Aujourd'hui il est la plus malheureuse créature du monde et la plus nécessaire, et demain il aura deux ou trois couronnes à donner à son écuyer. »

⁵⁰ « Patience, et soyons sages dorénavant » ; « Votre Grace sera sage (...) autant que je suis turc. »

⁵¹ « Il tint pour bien employés, les tours de la couverture, le vomissement du breuvage, les bénédictions des pieux, les coups de poing du muletier, la perte du bissac, le larcin de son caban et toute la faim, la soif et la lassitude qu'il avait endurées au service de son bon maître, lui étant avis qu'il était plus que bien payé par le don qui lui avait été fait de la trouvaille. »

La situation est explosive. Sancho impose un ultimatum à son maître. *Señor don Quijote, vuestra merced me eche su bendición y me de licencia ; que desde aquí, me quiero volver a mi casa, y a mi mujer y a mis hijos, con los cuales por lo menos, hablaré y departiré todo lo que quisiere. (...) que no le hable cuando me diere gusto es enterrarme en vida. (DQ I, 25).*⁵²

Contrairement à ce qu'il en était au départ, Sancho affirme qu'il se sent maintenant capable de rentrer seul en son village. La menace est effective : la sanction est levée ; Sancho reste auprès de son maître.

Il reste d'autant plus volontiers qu'il va se trouver chargé de porter la lettre que don Quichotte destine à Dulcinée. Son mandat prétendument accompli, l'auberge de Juan Palomeque va constituer le forum des discussions les plus relevées sur l'histoire de la chevalerie errante (DQ I, 32). Au terme des échanges, auxquels l'aubergiste prend une part significative, ce dernier affirme que l'institution n'est plus d'actualité, et qu'il ne s'estime pas assez fou pour endosser l'armure du chevalier.

Voilà qui laisse Sancho rêveur et l'incite à s'interroger une fois de plus sur l'opportunité de quitter don Quichotte et de rejoindre son foyer.

*A la mitad de esta plática, se halló Sancho presente, y quedó muy confuso y pensativo de lo que había oído decir que ahora no se usaban caballeros andantes, y que todos los libros de caballerías eran necedades y mentiras, y propuso en su corazón de esperar en lo que paraba aquel viaje de su amo, y que si no salía con la felicidad que él pensaba, determinaba de dejarle y volverse con su mujer y sus hijos a su acostumbrado trabajo.*⁵³

On peut constater que l'institution de la chevalerie n'avait pas, jusqu'alors, été remise en question devant Sancho. Seuls les résultats des combats engagés par don Quichotte n'avaient pas abouti au résultat escompté, à savoir l'octroi d'un gouvernement lié aux succès et à la gloire de l'hidalgo.

Or, si la chevalerie elle-même n'est plus de mise à l'époque où Juan Palomeque héberge cette heureuse et nombreuse compagnie, l'espoir d'une *ínsula* s'effondre d'un seul coup, et, avec lui, la possibilité tant souhaitée d'exercer le pouvoir. Confronté à une telle remise en cause, Sancho tire ses conclusions avec la plus grande prudence, faite de la pesée raisonnée de la valeur de la chevalerie errante, d'un côté, et de ses chances de succès s'il continue d'accompagner son maître, de l'autre.

⁵² « Seigneur don Quichotte, donnez-moi votre bénédiction quand et quand ; car dès ici je veux m'en retourner à ma maison, vers ma femme et mes enfants, avec lesquels pour le moins je parlerai et deviserai de tout ce que bon me semblera.(...) car de ne pouvoir parler quand l'envie m'en prendra, c'est m'enterrer tout vif. »

⁵³ « Assistant à la moitié de ce discours, Sancho demeura fort confus et pensif sur ce qu'il avait ouï dire qu'à présent ce n'était plus la coutume d'y avoir des chevaliers errants, et que tous les livres de chevalerie étaient des sottises et des mensonges, tellement qu'il se proposa en soi-même d'attendre l'issue de ce voyage de son maître, et que, s'il n'avait une aussi heureuse fin qu'il le pensait, il était résolu de le quitter et de s'en retourner avec sa femme et ses enfants et de reprendre son travail accoutumé. »

Malgré tout, les propos de l'aubergiste ont semé le doute dans l'esprit de l'écuyer. Que reste-t-il de l'enthousiasme limpide qu'avait suscité la description de la réception offerte au chevalier virtuel mais renommé, où bonheur et beauté étaient associés au sein d'une si heureuse harmonie ? Le doute assaille aujourd'hui l'âme de Sancho. *La actitud de Sancho (...) es un constante ir y venir del creer al descreer.*⁵⁴

Les tendres baisers qu'échangeront Dorotea et don Fernando achèveront d'éclairer notre écuyer. Adieu princesse Micomicona : la promesse de ton royaume ne sera pas le gage de mon gouvernement (*DQ I*, 46).

Mais bientôt la question ne se pose plus car on rentre chez soi. De retour au village, Sancho se montre, ô combien, satisfait. Il faut noter que Sancho n'avait pas prévenu sa famille lors de son premier départ (*DQ I*, 7). Le narrateur n'a pas cru devoir expliquer le secret entourant l'opération projetée. Serait-ce que Sancho a répondu à un ordre impératif du chevalier, soucieux – comme un enfant souhaitant échapper plus sûrement à l'attention de l'autorité – d'éviter les récriminations sonores et prévisibles de sa duègne et de sa nièce et de mieux protéger son rêve et son projet encore fragiles.

Il n'aurait pas dû en être de même de notre bon père de famille, toujours soucieux de ses devoirs envers les siens. Partir comme un voleur a, de sa part, quelque chose de choquant. D'ailleurs, dès le retour de son époux, Juana (ou Teresa) Panza ne cache pas ses sentiments et déclare à l'écuyer :

*Que se me alegre este corazón que tan triste y descontento ha estado en todos los siglos de vuestra ausencia (DQ I, 52).*⁵⁵

Point d'allusion au secret maintenu autour du premier départ. Teresa n'est pas rancunière et sera dûment prévenue par son mari la fois suivante.

Dès son retour, Sancho fait part du bonheur éprouvé à parcourir la terre d'Espagne. Certes, il ne dédaigne ni la *ínsula* ni la place de gouverneur, toutes deux promises, mais au terme du premier périple, l'essentiel est ailleurs.

*No te acucies, Juana, (...) sólo te sabré decir, así de paso, que no hay cosa más gustosa en el mundo que ser un hombre honrado escudero de un caballero andante buscador de aventuras. Bien es verdad que las más se hallan no salen tan a gusto como el hombre querría. (...) Pero, con todo eso, es linda cosa esperar los sucesos, atravesando montes, escudriñando selvas, pisando peñas, visitando castillos, alojando en ventas a toda discreción, sin pagar ofrecido sea al diablo el maravedí.*⁵⁶

⁵⁴ « L'attitude de Sancho est un constant aller et retour entre croire et ne pas croire. » S. de MADARIAGA, *Guía del lector del "Quijote"*, p. 104.

⁵⁵ « afin de me réjouir le cœur, que j'ai eu si triste et si dolent durant tous les siècles de votre absence. »

⁵⁶ « Ne te mets pas en peine, Jeanne, (...) je te dirai seulement, en passant, qu'il n'y a chose plus douce au monde pour un honnête homme que d'être un écuyer d'un chevalier errant, lequel va en

Le pur bonheur de la découverte. Don Quichotte aurait-il fait part à Sancho de la pensée de Montaigne, « le voyager est profitable » ? L'écuyer, en tous cas, se révèle un exemple de choix pour illustrer cette pensée. On mesure la distance parcourue en si peu de temps.

Et voici que, longtemps en retrait, notre écuyer va connaître l'épanouissement – d'autant plus spectaculaire que son évolution a été mesurée, balancée qu'elle était entre le doute et l'espoir – tel ces floraisons tardives qui, retardées par le froid récurrent, prennent un essor soudain au seuil du printemps.

La seconde partie du roman à peine commencée, don Quichotte questionne son écuyer pour savoir ce que l'on raconte de lui, toujours soucieux de l'image qu'il souhaite donner de lui-même. Alonso Quijano est-il bien dans le regard d'autrui le chevalier de la Manche ? L'en ayant assuré, Sancho ajoute, *Aún la cola está por desollar.*⁵⁷

On pense aux Carriazo, père et fils. En effet, le bachelier Sansón Carrasco vient de rapporter *que andaba ya en libros la historia de vuestra merced, con nombre de El Ingenioso Hidalgo don Quijote de la Mancha ; y dicen que me mienten a mí en ella con mi nombre de Sancho Panza (...)*⁵⁸

Voilà donc notre Sancho enflammé et rempli d'enthousiasme à l'idée de se voir contribuer à l'écriture de l'histoire, être intégré dans l'aventure écrite de la vie des hommes – non pas à la façon de don Quichotte, qui, empreint de modestie ou de fausse modestie, déclare peu après

*Una de las cosas (...) que más debe de dar contento a un hombre virtuoso y eminente es verse, viviendo, andar con buen nombre por las lenguas de las gentes, impreso y en estampa.*⁵⁹ (DQ II, 3)

Notons, dans la bouche de don Quichotte, *viviendo*. Mais, pour Sancho, ce sont les faits bruts, quels qu'ils soient. Il précise d'ailleurs haut et fort (DQ II, 8) :

*Pero digan lo que quisieren, que desnudo nací, desnudo me hallo, ni pierdo, ni gano ; aunque por verme puesto en libros y andar por ese mundo de mano en mano, no se me da un higo que digan de mí todo lo que quisieren.*⁶⁰

quête d'aventures. Bien est-il vrai que la plupart de celles qui se trouvent ne réussissent pas tant à souhait que l'on voudrait bien (...) mais, malgré tout cela, c'est une belle chose d'attendre les événements, traversant les montagnes, fouillant les forêts, gravissant sur les rochers, visitant les châteaux, logeant dans les tavernes à discrétion, sans payer fut-ce au diable le moindre maravédis. »

⁵⁷ « La queue manque encore à écorcher. »

⁵⁸ « que déjà l'histoire de Votre Seigneurie courait par le monde, sous le nom de l'Ingénieur Chevalier don Quichotte de la Manche. Il me dit encore qu'on m'y avait mis avec mon propre nom de Sancho Pança (...) »

⁵⁹ « Un des plus grands contentements (...) que puisse recevoir un homme vertueux et éminent, c'est de se voir, de son vivant, en bonne réputation et loué par les langues des hommes, et imprimé et mis sous presse. »

Comme on le voit, les perspectives ne sont pas les mêmes. Don Quichotte s'enquiert auprès du bachelier : *Y por ventura, ¿ promete el autor segunda parte ?*

Réponse affirmative, quoique douteuse, car on ne sait pas sur quelle autorité elle se fonde, sur laquelle Sancho renchérit.

*Atienda ese señor moro, o lo que es, a mirar lo que hace ; que yo y mi señor le daremos tanto ripio a la mano en materia de aventuras y de sucesos diferentes, que pueda componer no sólo segunda parte, sino ciento.*⁶¹ (DQ II, 4)

Sancho devient le promoteur d'aventures, le metteur en scène de l'avenir, prêt à défier l'écrivain : oubliez le passé, tournez-vous vers ce que nous allons vous proposer. Contentez-vous d'assumer le rôle de « reporter » attentif ! La hiérarchie est inversée, jusque dans le texte de Cervantès : *yo y mi señor*. Et l'écuyer auto-promu au rang de chef, ne s'en tient pas là.

*Debe de pensar el buen hombre, sin duda, que nos dormimos aquí en las pajas ; pues ténganos el pie al herrar, y verá del que cosqueamos.*⁶²

Don Quichotte ne dit rien. Il doit sourire : la greffe sur Sancho a pleinement réussi. Par la grâce de son intervention, en l'extrayant de son univers habituel, l'hidalgo a fait de *el escudero andado* un *escudero andante*.⁶³

S'étant laissé aller à la réflexion, don Quichotte perçoit soudain les hennissements de Rossinante et cet heureux augure le reconforte. Mais on sent que le chevalier n'est plus celui qui, aux premiers jours de sa quête originelle, *por*

⁶⁰ « Qu'ils disent pourtant ce qu'ils voudront. Nu je naquis, et nu me trouve ; je ne gagne ni ne perds quoi que ce soit. Car bien qu'on m'ait mis dans un livre, et quoi que je passe de main en main par le monde, je me soucie comme d'une figue de tous ces discoureurs. »

⁶¹ « Que ce maître maure, ou quoi que ce soit, regarde à ce qu'il a fait, car moi et mon seigneur lui mettrons tant de mortier en la truelle en matière d'aventures et d'événements divers qu'il en pourra composer non seulement une seconde partie, mais encore cent. » La traduction proposée par Oudin-Cassou inverse l'ordre de présentation des protagonistes retenu par Cervantès. Dans l'œuvre originale, Sancho se désigne avant son maître. Position logique, puisqu'elle s'accorde, au détriment de la bienséance protocolaire, avec le rôle prépondérant assumé par l'écuyer au début de la seconde partie du roman. Nul n'entend ravir à don Quichotte l'initiative exclusive des deux premières sorties. Toutefois, c'est l'enthousiasme de Sancho qui entraîne son maître au départ du dernier périple.

⁶² « Le bonhomme doit penser sans doute que nous dormons ici sur la paille ; mais qu'il nous vienne un peu tenir le pied chez le maréchal, et il verra d'où nous boitions. »

⁶³ « écuyer suiveur » ; « écuyer errant » [c'est-à-dire le digne compagnon du chevalier errant].

*la puerta falsa de un corral, salió al campo con grandísimo contento y alborozo de ver con cuanta facilidad había dado principio a su buen deseo.*⁶⁴ (DQ I, 2)

Et c'est ainsi qu'à trois jours de là (DQ II, 7), les deux compères s'engagèrent *por los caminos de Montiel* (DQ II, 8).

*Comenzó a relinchar Rocinante y a suspirar el rucio, que de entrambos, caballero y escudero, fue tenido a buena señal y por felicísimo agüero, aunque, si se ha de contar la verdad, más fueron los suspiros y rebuznos del rucio que los relinchos del rocín, de donde coligió Sancho que su ventura había de sobrepujar y ponerse encima de la de su señor.*⁶⁵

Malgré la sévère leçon d'humilité que le chevalier vient d'administrer à son écuyer en lui préférant, pour quelques instants, les services du bachelier (DQ II, 7), Sancho reprend confiance en lui : son désarroi a été à la mesure du désespoir que lui causait l'idée de ne plus pouvoir accompagner son maître, et sa joie retrouvée en est d'autant plus forte.

Sancho avait expressément formulé à sa femme les raisons qui motivaient son nouveau départ. *Yo estoy alegre porque tengo determinado de volver a servir a mi amo don Quijote (...) y yo vuelvo a salir con él, porque lo quiere así mi necesidad, junto con la esperanza, que me alegra, de pensar si podré hallar otros cien escudos.*⁶⁶ (DQ II, 5)

Il caresse d'ailleurs toujours l'espoir d'une ascension sociale que pouvait favoriser la conjoncture économique de l'époque (DQ II, 5). *¿ No te parece, animalia, que será bien dar con mi cuerpo en algún gobierno provechoso que nos saque el pie del lodo ?*⁶⁷

Aujourd'hui c'est *Mi necesidad*. Ainsi, on est passé de *la cosa más gustosa* (DQ I, 52) à la nécessité impérative du besoin.⁶⁸ Voilà pour l'essentiel. Quant à l'accessoire, ce sont les cent écus. La cerise n'est pas à la mesure du gâteau. Sancho a perçu le goût du large, l'appel vers un espace de liberté et d'accomplissement auquel on ne résiste pas.

⁶⁴ « par la fausse porte d'une basse-cour, sortit à la campagne avec un très grand contentement, et tout ému de joie de voir avec combien de facilité il avait donné commencement à son bon désir. »

⁶⁵ « Rossinante commença de hennir, et le grison de braire. Ce que le chevalier et l'écuyer prirent pour bon signe et très heureux augure. Mais, si l'on est obligé de dire la vérité, les soupirs et les braiements du baudet furent en plus grand nombre que les hennissements du coursier. Sancho en conclut que son bonheur surpasserait celui de son maître. » (DQ II, 71). Voici donc les deux montures à même de ressentir et d'interpréter les sentiments de leurs maîtres respectifs ; Cervantès fera valoir plus d'une fois ce lien entre monture et cavalier.

⁶⁶ « Je suis joyeux parce que j'ai résolu de retourner au service de mon maître don Quichotte (...) et je sortirai encore avec lui, parce que ma pauvreté le veut ainsi, jointe à l'espérance qui me réjouit à penser que je pourrai trouver cent autres écus. »

⁶⁷ « Mais ne te semble-t-il pas bon, bête que tu es, que je me mette en quelque gouvernement profitable, qui nous tire le pied de la crotte ? »

⁶⁸ « ma nécessité » ; « la chose la plus goûteuse »

À l'occasion, le bon-sens tempère l'enthousiasme du second départ. Ainsi, Sancho n'est-il pas insensible aux propos de son compagnon d'armes, *el escudero del bosque*, lorsque ce dernier lui fait valoir l'intérêt qu'ils auraient tous deux à privilégier les *hogazas* au détriment des *tortas*, afin que Dieu les retrouve chacun, le moment venu, dans leurs *chozas* respectives (*DQ* II, 13).⁶⁹ Et Sancho de conclure sagement : *Hasta que mi amo llegue a Zaragoza, le serviré ; que después, todos nos entenderemos.*⁷⁰

Pour autant que sa vie ne soit pas mise en danger. Car il y aura encore des hauts et des bas. Le châtement imposé à Sancho pour ses braiments abusifs (*DQ* II, 28) l'incitera à nouveau à menacer don Quichotte de s'en retourner chez lui. Mais, dans la durée, Sancho tiendra parole à son maître et restera à ses côtés sans faillir et sans douter de sa propre étoile, jusqu'au jour où, arrivés tous deux aux bords de l'Ebre, don Quichotte trouvera bon de monter dans une barque enchantée, au risque que les deux compagnons ne soient emportés par le courant du fleuve, et peu après, noyés et broyés par les eaux et les aubes du moulin (*DQ* II, 29).

Si dans un premier temps, l'aile du moulin à vent s'était contentée de briser la lance du chevalier, en tentant d'élever le cavalier et sa monture dans les airs (*DQ* I, 8), la plongée aquatique *en el mar dilatado* au-delà de la *línea equinocial* aurait pu conduire écuyer et chevalier à la mort.⁷¹ Don Quichotte en est conscient : *Yo no puedo más*, avoue-t-il.⁷²

Et Sancho n'est pas prêt de s'en remettre. Malgré l'affection qu'il éprouve maintenant pour son maître, l'égoïsme fondamental et salvateur de l'être humain l'interpelle sévèrement.

A Sancho bien se le alcanzaba que las acciones de su amo, todas o las más, eran disparates, y buscaba ocasión de que, sin entrar en cuentas ni en despedimientos con su señor, un día se desgarrase y se fuera a su casa (*DQ* II, 30).⁷³

Peut-être Sancho avait-il retenu les dires de son ami et voisin Tomé Cecial ? *Con todo eso, hermano y señor, si el ciego guía al ciego, ambos van a peligro de caer en el hoyo* (*DQ* II, 54).⁷⁴

Pero la fortuna ordenó las cosas muy al revés de lo que el temía (*DQ* II, 30).⁷⁵ Sancho restera fidèle à son maître jusqu'au jour de sa mort. Les motivations

⁶⁹ « l'écuyer du bois » ; « la miche de pain » ; « coups » ; « chaumières »

⁷⁰ « Pour moi je servirai mon maître jusqu'à ce que nous arrivions à Saragosse, après nous verrons. »

⁷¹ « la vaste mer » ; « la ligne de l'équinoxe »

⁷² « Je ne saurais qu'y faire. » A titre personnel, je traduirai « Je n'en puis plus. »

⁷³ « Sancho voyait bien que les actions de son maître étaient toutes, ou presque toutes, des extravagances, de sorte qu'il ne cherchait que l'occasion de décamper et de retourner chez lui, sans rendre compte ni prendre congé. »

⁷⁴ « Mais avec tout cela, dit celui du Bois, mon bon frère et seigneur, si l'aveugle se fait le conducteur d'un autre aveugle, tous deux sont en danger de tomber dans la fosse. »

⁷⁵ « Toutefois la fortune ordonna des choses tout autrement qu'il ne craignait. »

de l'écuyer ne sont plus les mêmes ; comme nous le verrons plus loin, elles font partie de son être, *como las telas de su corazón*.⁷⁶

II. DES CONSEILS DE PRUDENCE DE L'ÉCUYER *Paciencia y escarmentar*

⁷⁶ « Cette simplesse me force de l'aimer comme je fais, de tous mes petis boyaux, et toutes ces extravagances ne sont pas capables de me le faire quitter. »

Au cours des premiers jours de son périple aventureux, Sancho est, on le sait, confronté à des initiatives du chevalier que rien, aux yeux de l'écuyer, ne saurait justifier.

Avant même que le narrateur ne le charge formellement du devoir de conseiller loyalement et fidèlement son maître, Sancho, l'homme du réel, n'hésite pas un instant à prévenir don Quichotte de l'erreur qu'il commet et des risques qu'il court face au réel auquel ils sont tous deux confrontés.

Dans le cadre d'une étape introductive, Sancho s'exprime avec la prudence et le respect que lui ont donnés son sens inné de l'humain et ce terreau d'éducation familiale et populaire qui lui dicte sa conduite de la façon à la fois la plus juste et la plus naturelle.

Nous sommes en présence de moulins à vent, engins encore peu connus à l'époque car récemment installés, semble-t-il, à l'instar des Hollandais industriels, peu de temps avant la venue de nos deux compères (*DQ* I, 8). Comme il en a été de l'auberge qu'il a dûment visualisée mais a élevée au rang de château (*DQ* I, 2), l'imagination de don Quichotte conçoit et engendre *treinta o poco más desafortados gigantes*.⁷⁷

Il convient de noter, au passage, que le chevalier a pris le temps de les compter. Ce ne sera pas la dernière fois qu'il s'attardera à identifier au préalable très exactement le cadre de l'action qu'il entend mener à bien. Mais l'instant d'après, le goût de l'illusion délirante et le penchant délibéré qu'il affectionne pour les similitudes, que lui fournit sa mémoire littéraire, l'emportent vers l'image de la force et de l'entêtement mécanique des bras de ces géants, assourdissants, démesurés et malfaisants.

– ¿ *Qué gigantes ?*, s'enquiert Sancho.

– *Aquellos que aquí ves (...) de los brazos largos, que los suelen tener algunos de casi dos leguas.*

– *Mire vuestra merced (...) que aquellos que allí se parecen no son gigantes, sino molinos de viento, y lo que en ellos parecen brazos son las aspas, que, volteadas del viento, hacen andar la piedra del molino.*⁷⁸

Au lieu d'employer le verbe *ver* qui semble, d'entrée de jeu, exclure le doute, Sancho a, par deux fois, recours à la notion plus douce de *parecer* proche du *parecido*⁷⁹ – substitut de l'analogie, que Sancho décrit très exactement sans

⁷⁷ « trente ,ou quelque peu plus de démesurés géants »

⁷⁸ « – Quels géants ?

– Ceux que tu vois là (...) aux longs bras, et d'aucuns les ont quelquefois de deux lieues.

– Regardez monsieur (...) que ceux qui paraissent là ne sont pas des géants, mais des moulins à vent et ce qui semble des bras sont des ailes, lesquelles tournées par le vent, font mouvoir la pierre à moulin. »

⁷⁹ « voir » ; « paraître » ; « ressemblant »

peut-être connaître cette dernière. Ainsi les concepts voisins du paraître et de la ressemblance de ces objets récemment découverts avec l'image proposée par don Quichotte pourraient presque justifier l'erreur du chevalier. Quel tact !

En l'occurrence, Sancho se contente d'un seul *mire*. Le langage est aussi calme que limpide. Aline Schulmann traduit : « Allons donc, Monsieur, ce que l'on voit là-bas, ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent ». Toutefois, la traduction retenue donne une tournure un tant soit peu moqueuse, qui n'est pas du tout celle du registre de Sancho. L'écuyer adopte une prudence objective et une bienveillance de pédagogue à l'égard de son élève, qui le conduit jusqu'à lui préciser le rôle de ces nouveaux engins dans l'économie agricole. La traduction Oudin-Cassou, reproduite en note, nous paraît beaucoup plus exacte.

Cette absence d'a priori ne sera plus de mise par la suite. Sancho apprend vite. Déjà conscient des dégâts causés par cette première aventure, il accourt auprès de son maître et se révolte devant son entêtement.

*¿ No le dije yo (...) que no eran sino molinos de viento, y no lo podía ignorar sino quien llevase otros tales en la cabeza ?*⁸⁰

En évoquant la présence des ailes du moulin au sein même du cerveau du chevalier, Sancho nous propose l'image féconde de la pensée vaine, purement volatile, dont se nourrit don Quichotte en chevauchant dans les airs le mécanisme redoutable de l'analogie trompeuse.⁸¹

A quelques instants de là, s'approchent deux frères de l'ordre de Saint-Benoît et don Quichotte fantasma à nouveau (*DQ* I, 8). Maintenant expérimenté, Sancho ne s'embarrasse plus de précautions oratoires.

*Peor será esto que los molinos de viento (...) Mire, señor que aquellos son frailes de San Benito (...) Mire que digo que mire bien lo que hace, no sea el diablo que le engaña.*⁸²

Le ton est monté d'un cran. Nous ne sommes plus au niveau de l'observation. Ce sont maintenant trois avertissements, dont les deux derniers sont couplés d'un effet multiplicateur, émanant d'un homme mûr, capable à quelque temps de là, lorsque don Quichotte rejette la proposition de mariage de la

⁸⁰ « Ne vous ai-je pas bien dit (...) que vous regardiez bien ce que vous faisiez, que ce n'étaient pas des moulins à vent, et que personne ne le pouvait ignorer, sinon quelqu'un qui en eût de semblables en la tête ? »

⁸¹ A. Redondo rapporte à cet égard la manière dont la folie est représentée dans l'iconographie de Ripa en 1593. Homme de edad madura, revestido con negro y largo traje ; ha de estar sonriendo y montado a caballo en una caña, sosteniendo con la diestra un molonillo de viento de papel, gracioso juguete con el que se entretienen los niños, haciéndolo girar lo mejor que pueden. « Un homme d'âge mûr, revêtu d'un vêtement long et noir ; à la fois souriant et chevauchant une tige de canne à sucre, tandis qu'il tient de la main droite un petit moulin à vent fait de papier, plaisant jouet dont s'amuse les enfants en le faisant tourner de leur mieux. » [A. REDONDO, *Otra manera de leer al "Quijote"*, p. 332]

⁸² « Voici qui sera pire que les moulins à vent (...) Prenez garde, Monsieur, que ce sont là des religieux de Saint-Benoît (...) Regardez ce que je dis, regardez ce que vous faites, craignez que ce ne soit le diable qui vous leurre. »

princesse Micomicona, de faire remarquer à son maître, *y advierta que ya tengo edad para dar consejos* (*DQ* I, 31).⁸³ En la présente occasion, Sancho pointe du doigt le diable avant que son maître n'ait recours à ses cousins, les enchanteurs.

Peu de temps après, Rossinante fait montre de pulsions amoureuses auprès des juments dont il s'est approché (*DQ* I, 15). Sancho a prévenu don Quichotte du nombre de leurs gardiens, ce dont le chevalier n'a cure. Le combat est inégal et nos compères le paient cher. Et Sancho de tirer les conclusions malheureuses de l'acharnement des *arrieros gallegos*, autrement appelés *yangüeses*.⁸⁴

Après avoir constaté qu'il n'a pas eu l'occasion de faire usage de sa *tizona*, Sancho s'émerveille de constater que son âne a réchappé *sin costas donde nosotros salimos sin costillas*.⁸⁵ Il conclut :

*Señor, ya que estas desgracias son de la cosecha de la caballería, dígame vuestra merced si suceden amenudo o si tienen sus tiempos limitados en que acaecen ; porque me parece a mí que a dos cosechas quedaremos inútiles para la tercera, si Dios, por su infinita misericordia, no nos socorre.*⁸⁶

On se prend à croire que Sancho dispose de la culture des temps chevaleresques, où les conflits se trouvaient encadrés dans des campagnes délimitées dans le temps, et plus généralement, durant la belle saison.

Quant à l'humour de l'écuyer, don Quichotte est-il structuré et blindé dans son surmoi chevaleresque au point de pouvoir ignorer volontairement la *gracia* de son partenaire ? Impassible, impénétrable, imperturbable, le chevalier a réponse à tout.

Aux *dos cosechas* de son écuyer, don Quichotte relève *que la vida de los caballeros está sujeta a mil peligros y desventura*.⁸⁷ Et, si l'âne est sorti indemne du combat, c'est parce que *siempre deja la ventura una puerta abierta en las desdichas, para dar remedio a ellas*.⁸⁸ Mais l'orateur s'épuise en justifications. Panza a réponse à tout. *Panza, no me repliques más*, demande don Quichotte.⁸⁹ Il en faudra cependant davantage pour arrêter l'écuyer.

Deux troupeaux de brebis vont se rencontrer dans la plaine poussiéreuse (*DQ* I, 18). À l'initiative consciente de don Quichotte, les deux hommes se sont

⁸³ « et prenez garde que j'ai l'âge de donner conseil »

⁸⁴ « muletiers galiciens » ; « Yangois »

⁸⁵ *Tizona* : l'une des épées du Cid. Les traducteurs proposent : Durandal.

« Mais de quoi je m'étonne, c'est que mon âne ait été exempt et franc des coups là où nous autres en somme sortis sans côtes. » Le jeu de mots *costas* (dépens) / *costillas* (côtes) est impossible à rendre en français : l'âne a échappé à la condamnation aux dépens des côtes de son maître.

⁸⁶ « Monsieur, puisque ces disgrâces sont du propre cru de la chevalerie, dites-moi si elles arrivent fort souvent ou si elles ont leurs temps limités auxquels elles arrivent, parce qu'il me semble qu'en deux récoltes nous ne vaudrions plus rien pour la troisième, si Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne nous donne secours. »

⁸⁷ « que la vie des chevaliers errants est sujette à mille hasards et mésaventures »

⁸⁸ « la fortune laisse toujours une porte ouverte aux malheurs afin d'y porter remède »

⁸⁹ « Pança, ne me réplique pas davantage »

placés de façon appropriée au sommet de l'*altillo*⁹⁰ de manière à pouvoir contempler le spectacle de la rencontre annoncée. Sancho écoute don Quichotte faire l'admirable récit de l'affrontement des deux armées aux combattants innombrables, *colgado de sus palabras, sin hablar ninguna*.⁹¹ Mais sa conclusion est la suivante :

*Señor, encomiendo al diablo hombre, ni gigante, ni caballero de cuantos vuestra merced dice parece por todo esto ; a lo menos yo no los veo ; quizá todo debe ser encantamiento, como los fantasmas de anoche.*⁹²

Don Quichotte attribue à la peur la cause de la cécité de son écuyer. Et ce ne sont pas les cris de ce dernier, mais les frondes des bergers qui arrêteront le chevalier. Il est clair que les avertissements de Sancho n'ont été jusqu'ici, et ne seront jamais dans l'avenir, d'une quelconque utilité.

Pourtant, Sancho ne désespère jamais. Devant la *bacía de azofar* qui représente *el yelmo de Mambrino*, Sancho interpelle son maître :

*Mire vuestra merced bien lo que dice y mejor lo que hace (...) que no querría que fuesen otros batanes que nos acabasen de abatanar y aporrear el sentido.*⁹³ (DQ I, 21)

Mais ces avertissements n'ont pas plus d'effet que les précédents. Face aux galériens enchaînés que le chevalier se propose de secourir, l'écuyer réitère ses conseils de prudence :

*Advierta vuestra merced que la justicia que es el mismo Rey, no hace fuerza ni agravio a semejante gente, sino que los castiga en pena de sus delitos.*⁹⁴ (DQ I, 22)

Au terme de sa mésaventure, l'honnête chevalier passe aux aveux. *Si yo hubiera creído lo que me dijiste, yo hubiera escusado esta pesadumbre ; pero ya está echo ; paciencia y escarmentar para desde aquí adelante.* Et la riposte ne se fait pas attendre. *Así escarmentará vuestra merced (...) como yo soy turco.*⁹⁵ (DQ I, 23)

⁹⁰ « petit tertre »

⁹¹ « très attentif à ses paroles sans en dire une ». Nous dirions plus : Sancho était pendu à ses lèvres, buvant ses paroles.

⁹² « Monsieur, je me donne au diable si l'homme ou le géant, ou le chevalier, de tous ceux que vous dites, paraît pour tout cela, au moins je ne les vois point ; peut-être que c'est tout enchantement, comme les fantômes d'hier au soir. »

⁹³ « bassin de cuivre » ; « le casque de Mambrin » ; « Regardez bien ce que vous dites, et encore mieux ce que vous faites (...) car je ne voudrais que ce fussent d'autres foulons qui nous achevassent de fouler et marteler l'entendement. »

⁹⁴ « Prenez garde, monsieur, dit Sancho, que la justice, qui est le roi même, ne fait force ni injure à telles gens, mais qu'elle les châtie pour leurs délits. »

⁹⁵ « Si j'eusse cru ce que tu m'as dit, j'eusse éviter ce déplaisir, mais c'est fait ; patience, et soyons sage dorénavant. » ; « Vous serez sage (...) autant que je suis Turc »

Sancho a pris la mesure de son maître. En outre, il pointe du doigt le risque d'une intervention de la Santa Hermandad, laquelle n'a cure du privilège des chevaliers errants. À nouveau, Sancho se fait pédagogue.

*El retirar no es huir, ni el esperar es cordura, cuando el peligro sobrepuja a la esperanza, y de sabios es guardarse hoy para mañana, y no aventurarse todo en un día.*⁹⁶

Et, pour une fois, le chevalier va prêter attention à son écuyer. *Porque no digas que soy contumaz y que jamás hago lo que me aconsejas, por esta vez quiero tomar tu consejo y apartarme de la furia que tanto temes.*⁹⁷

Don Quichotte est trop intelligent pour ignorer le risque qui les menace et qui prendra corps, on le sait, lors du second séjour des deux compères à l'auberge de Juan Palomeque el Zurdo (DQ I, 45).

Au début de la seconde partie, le bachelier Sansón Carrasco tient à l'hidalgo des conseils de prudence similaires à ceux de son écuyer, de plus auréolés de la culture universitaire et de la gloire déjà acquise du bachelier (DQ II, 4).

Alabole ser honradísima y valentísima su determinación y advirtióle que anduviera más atentado en acometer los peligros, a causa que su vida no era suya, sino de todos aquellos que le habían de menester para que los amparase y socorriese en sus desventuras.

– *Deso es lo que reniego, señor Sansón – dijo a este punto Sancho – ; que así acomete mi señor a cien hombres armados como un muchacho goloso a media docena de badeas (...) y más que he oído decir, y creo que a mi señor mismo, si mal no me acuerdo, que en los extremos de cobarde y de temerario está el medio de la valentía.*⁹⁸

On voit que Sancho, lui-même auréolé désormais d'une consécration littéraire, ne se fait pas défaut de se joindre au bachelier pour donner des conseils. L'écuyer y avait réfléchi longtemps avant : il avait ainsi fait remarquer à son maître.

⁹⁶ « Se retirer, ce n'est pas s'enfuir, et attendre n'est sagesse quand le péril est plus grand que ce qu'on en espère : c'est affaire à des gens bien avisés de se conserver aujourd'hui pour demain et de ne pas tout hasarder en un jour. »

⁹⁷ « afin que tu ne dises pas que je suis opiniâtre et que je ne fais jamais rien de ce que tu me conseilles, je te veux croire pour ce coup et m'éloigner de la furie que tu redoutes tant. »

⁹⁸ « Et il loua sa résolution comme digne d'un homme d'honneur et valeureux, et l'avertit d'être désormais plus retenu à s'exposer aux périls, parce que sa vie n'était pas à lui, mais à tous ceux qui avaient besoin de son assistance en leurs infortunes.

– C'est ce dont je me fâche, seigneur Samson, dit là-dessus Sancho, car mon seigneur fait aussi peu de cas d'attaquer cent hommes armés qu'un jeune gourmand une demi-douzaine de melons (...) d'autant que j'ai ouï dire, et je crois à mon seigneur don Quichotte même, si j'ai bonne mémoire, qu'entre les deux extrémités de couard et de téméraire, la valeur tient le milieu. »

*Sepa que, aunque zafio y villano, todavía se me alcanza algo desto que llaman buen gobierno (DQ I, 23).*⁹⁹

Cette réflexion montre à tous ceux qui voudraient l'ignorer la culture de Sancho, dont les adeptes modernes de la bonne gouvernance ne renieront nullement aujourd'hui le bien-fondé.

Il est aisé de le constater : la fréquence des initiatives agressives auxquelles se livre don Quichotte tout au long de la première partie du roman aurait fini par lasser le lecteur si Cervantès avait continué d'user du procédé. Aussi les conseils de Carrasco et de Sancho vont-ils calmer le jeu au cours du dernier périple de don Quichotte.

Mais on peut également et aisément deviner que le sens de la mesure qui vient d'être évoqué risque de déplaire à la sensibilité de Miguel de Unamuno. Dans l'introduction à son œuvre, *El sepulcro de don Quijote*, l'auteur, déjà revêtu de l'armure du chevalier, harangue le lecteur dans ces termes :

¡ Poneos en marcha ! ¿ Qué a dónde vaís ? La estrella os lo dirá : ¡ Al sepulcro ! ¿ Qué vamos a hacer en el camino mientras marchamos ? ¿ Qué ? ¡ Luchar ! Luchar, ¿ Y cómo ?

¿ Cómo ? ¿ Tropezaís con uno que miente ?, gritarle a la cara : ¡ mentira !, y ¡ adelante ! ¿ Tropezaís con uno que roba ?, gritarle : ¡ ladrón !, y ¡ adelante ! ¿ Tropezaís con uno que dice tonterías, a quien oye toda una muchedumbre con la boca abierta ?, gritarles : ¡ estúpidos !, y ¡ adelante ! ¡ Adelante siempre !¹⁰⁰

Peut-on jamais tiédir un tant soit peu la furie combative de telles personnalités ? Dans une perspective similaire, la duègne et la nièce de don Quichotte concluront peu après à son égard que *todo era predicar en desierto y majar en frío (DQ II, 6)*.¹⁰¹

Mais, n'en déplaise à Unamuno, un don Quichotte plus sage viendra rassurer, conforter et modérer le peuple qui sait braire, pour qu'il s'abstienne de se croire offensé ou distancé par leur concurrent (*DQ II, 27*).

Au terme d'une longue prédication dont la hauteur de vue doit largement dépasser la compréhension de son auditoire, don Quichotte conclut : *Así que, mis señores, vuesas mercedes están obligados por leyes divinas y humanas a sosegar-se*.¹⁰²

⁹⁹ « Sachez-le, quoique rustre et vilain, je possède quelque peu de ce qu'on appelle bon gouvernement »

¹⁰⁰ « Mettez-vous en marche ! Et où allez-vous ? L'étoile vous le dira : au sépulcre ! Qu'allons-nous faire en chemin tandis que nous marchons ? Quoi ? Lutter ! Lutter ! Mais comment ? Comment ? Vous tombez sur un menteur ? Jetez-lui au visage : mensonge ! Et en avant ! Vous tombez sur un voleur ? Criez-lui : voleur ! Et en avant ! Vous tombez sur celui qui dit des bêtises, sur celui qu'écoute une foule abêtie ? Criez-leurs : abrutis ! Et en avant ! Toujours en avant ! »

¹⁰¹ « c'était prêcher dans le désert et battre le fer à froid. »

¹⁰² « Partant, messieurs, vous êtes obligés par les lois divines et humaines à vous apaiser. »

Le lecteur sourit. Or, le chevalier n'a pas fini de reprendre son souffle, que Sancho, toujours à l'affût pour introduire son grain de sel, *metió mano en el asunto con su puntual agudeza*.¹⁰³ Trop content de constater la venue de la prudence chez son maître, il s'empresse de corroborer : *es necedad correrse por un sólo oír un rebuzno*.¹⁰⁴

On connaît les effets, notamment maléfiques, de la répétition, d'autant que, pour faire montre de son talent et joindre l'exemple à la prédication, Sancho *comenzó a rebuznar tan reciamente, que todos los cercanos valles retumbaron*.¹⁰⁵ Cette prestation trop réussie est prise pour de la moquerie. La foule déchaînée prend derechef le prestataire pour cible et *dio con Sancho Panza en el suelo*.¹⁰⁶

Face à cette multitude exaltée, don Quichotte *volvió las riendas a Rocinante, y a todo lo que su galope pudo, se salió de entre ellos. No huye el que se retira*, répond don Quichotte aux reproches de Sancho (*DQ II, 28*).¹⁰⁷ Le chevalier s'est-il rappelé les propos similaires tenus par son écuyer après la libération des galériens (*DQ I, 23*) ?

Or, à peine l'aventure des braiments est-elle terminée que celle de la barque enchantée prend la suite (*DQ II, 29*).

Has de saber, Sancho, (...) que este barco que aquí está, derechamente y sin poder ser otra cosa en contrario, me está llamando y convidando a que entre en él, y vaya en él a dar socorro a algún caballero, o a necesitada y principal persona que debe de estar en alguna gran cuita.¹⁰⁸

On sait ce qu'il advint de « la barque absolue », comme la qualifie Pierre Brunel,¹⁰⁹ celle qui, de similitude en similitude engage le chevalier « à s'avancer à travers les chemins mixtes du monde et des livres en s'enfonçant dans le labyrinthe de ses propres représentations. »¹¹⁰

Instruit par l'expérience, Sancho formule aisément sa pensée, que conforte, en l'espèce, le proverbe *Al buen callar llaman Sancho*.¹¹¹

Pues así es (...) y vuestra merced quiere dar a cada paso en estos que no sé si los llame disparates, no hay sino obedecer y bajar la cabeza, atendiendo al refrán : haz lo que tu amo te manda, y siéntate con él a la mesa.¹¹²

¹⁰³ « s'entremet dans l'instant avec sa subtilité coutumière. »

¹⁰⁴ « c'est une grande niaiserie que de s'empoigner pour un braiement qu'on a ouï. »

¹⁰⁵ « commença à braire avec tant de force que toutes les vallées d'alentour en retentirent. »

¹⁰⁶ « Sancho Pança donna de nez à terre. »

¹⁰⁷ « fit tourner la bride à Rossinante, et au triple galop se tira d'au milieu d'eux. » ; « Qui se retire ne fuit point »

¹⁰⁸ « Il faut que tu saches, Sancho, répondit don Quichotte, que ce bateau que tu vois là, justement et sans qu'il puisse y avoir autre chose, [comme toujours, sa parole se suffit à elle-même] m'appelle et me convie d'entrer dedans, afin d'aller secourir quelque chevalier, ou quelqu'autre personne de marque qui est en nécessité, et doit être mise en quelque grande affliction. »

¹⁰⁹ P. BRUNEL, « *Don Quichotte* » et le roman malgré lui, p. 236.

¹¹⁰ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, p. 223.

¹¹¹ « Savoir se taire, voilà Sancho. »

Ce ne sont pas les conseils de Carrasco et de Sancho qui ont changé notre chevalier, pas plus que les propos lénifiants du chanoine, *movido de compasión* :

¡ Ea, señor don Quijote, duélase de sí mismo y redúzcase al gremio de la discreción (DQ I, 49).¹¹³

Ce sont les forces vitales du chevalier qui vont déclinant et le réduisent à l'effacement d'abord, puis à l'abandon. Madariaga nous explique comment Cervantès *ha graduado de modo magistral este ocaso lento y fatal cuya clave revela al principio de su último capítulo con la bella serenidad que le es peculiar* : « *Como las cosas humanas no son eternas, yendo siempre en declinación de sus principios hasta llegar a su último fin* » (DQ II,74).¹¹⁴

III. SANCHO ET LA *BLANCA PALOMA TOBOSINA*

Moza por moza, buena es Aldonza

Aunque las calzo no las ensucio

¹¹² « Puisque ainsi est (...) et que vous vous voulez vous jetez à chaque pas en ces aventures, que je ne sais si je dois appeler extravagances, il n'y a qu'à obéir et baisser la tête, suivant le proverbe : fais ce que ton maître te commande, et mets-toi à table avec lui. »

¹¹³ « mû de compassion » ; « Sus donc, seigneur don Quichotte, ayez pitié de vous-même, et vous ramenez au giron de la sagesse. »

¹¹⁴ « nous offre dans une graduation magistrale le déclin lent et fatal dont la clef nous est révélée au début du dernier chapitre du roman dans toute la beauté de la sérénité qui lui est si particulière : “Comme les choses humaines, n'étant point éternelles, vont toujours en déclinant depuis leurs principes jusqu'à leur dernière fin...” » [S. de MADARIAGA, *Guía del lector del « Quijote »*, p. 149].

C'est seulement au début de leur séjour au cœur de la Sierra Morena que Sancho entend pour la première fois don Quichotte parler de Dulcinea del Toboso.

À l'occasion des obsèques du sieur Grisóstomo, victime de la froideur de la dame Marcela, le chevalier est conduit à répondre au sieur Vivaldo, qui lui a demandé s'il était amoureux. Dans sa réponse, don Quichotte additionne les métaphores (*DQ I*, 13). G. Torrente Ballester voit là l'intention de « *desrealizar la supuesta amada* ». ¹¹⁵ Le but est atteint au regard de Sancho car, plein de respect pour son maître, l'écuyer est conduit à penser *que cuanto su amo decía era verdad*. Il doute cependant que la *linda Dulcinea del Toboso* existe, car *nunca tal nombre ni tal princesa había llegado jamás a su noticia*, alors que lui-même vivait si près du village de la bien-aimée. ¹¹⁶

Le doute fait place à l'étonnement, lorsqu'il apprend l'identité exacte de la belle (*DQ I*, 25). Il déclare d'abord bien la connaître – fait-il le malin ? –, mais ne pas l'avoir vue depuis longtemps (*DQ I*, 25) ; puis ne l'avoir jamais vue, mais seulement appréciée *a bulto* ¹¹⁷ et de loin (*DQ I*, 30), ce que confirme le narrateur (*DQ I*, 31).

Cette femme est connue sous le nom d'Aldonza Lorenzo, d'après les seuls prénoms de ses mère et père, Aldonza Nogales et Lorenzo Corchuelo. ¹¹⁸ Était-ce coutume locale ? Ou bien, faut-il penser, connaissant l'importance déterminante que Cervantès attache au choix des noms, que l'auteur a voulu priver sciemment l'intéressée de sa parenté légitime ? Pour donner l'idée d'une fille sans liens de famille, mais aussi d'une fille facile, voire d'une fille perdue, comme nous le verrons plus loin, et comme le suggère le talentueux Sancho en troquant *soberana* par *sobajada*, ¹¹⁹ lorsqu'il rapporte au barbier le contenu de la lettre amoureuse de don Quichotte ?

Devant tant d'incertitudes et de contradictions, à quoi faut-il s'en tenir ? Sur la foi de quel témoignage s'appuyer ? Puisqu'en cet instant, celui de Sancho semble être davantage celui d'un plaisantin gouailleur que la manifestation crédible d'un témoin qui aurait côtoyé l'intéressée dans la durée, il convient d'être prudent. En outre, *testis unus, testis nullus* [Un seul témoin, aucun témoin].

¹¹⁵ « déréaliser l'amante supposée ». G. TORRENTE BALLESTER, *El « Quijote » como juego*, p. 73.

¹¹⁶ « que tout ce que son maître disait était vrai, sachant qui il était » ; « mais ce qui le tenait un peu en doute était cette histoire de la belle Dulcinée du Toboso, parce que jamais tel nom et telle princesse n'étaient venus à sa connaissance. »

¹¹⁷ « en gros »

¹¹⁸ Dans une étude onomastique, A. Redondo, note que corchuelo incite à penser à l'alcornouque (chêne-liège), arbre rustique dont l'écorce de corcho (liège) est employée pour la fabrication des ruches. Il y aurait donc une allusion au miel, dont la douceur se répand dans le nom d'Aldonza et le choix de Dulcinea, villageoise du Tob-Oso, en renversement d'oso colmenero (ours apiculteur). Le prénom Lorenzo, par contre, suscite l'image d'un campagnard robuste, poilu, au teint bronzé, viril à souhait, sous-entendu qui n'est pas sans rapport avec le portrait de femme phallique que Sancho dressera de celle qu'il ne connaît malgré tout que de loin. On peut ajouter qu'entre le noyer et le liège, la campagne est à l'honneur [A. REDONDO, *Otra manera de leer al « Quijote »*, p. 231 et suivantes].

¹¹⁹ « souveraine » ; « souterraine », ou plutôt « rabaissée, ravalée »

Car dans l'entourage des protagonistes, il n'y aura personne pour appaorter un autre témoignage. Dulcinée reste l'ombre fugitive du poète inspiré.

Cela étant, dès que la nouvelle lui est connue, Sancho s'esclaffe et, sans aucun ménagement, dresse à son maître le portrait que l'on connaît et qui ressort, pour l'essentiel, à la caricature d'une paysanne rustique.

Sancho s'en donne à cœur joie, autant amusé que satisfait d'apprendre que Dulcinée, destituée de son statut de princesse, appartient en fait à la même classe sociale que lui, même s'il n'est pas sûr de la connaître ! Mais il en fait tant, par exemple, quand il l'imagine juchée au sommet du clocher du village, les traits burinés par le soleil, appelant les siens éloignés de plus d'une demi-lieue, qu'on est tenté de croire qu'il l'a connaît fort bien. Sentant toutefois qu'il en a fait de trop, il se reprend : *Ha muchos días que no la veo.*¹²⁰

Gonzalo Torrente Ballester explique cette attitude : *A Sancho, la realidad le deja turulato, y no era para menos ; pero en su estupor, además de sorpresa, hay un ingrediente de satisfacción porque las cosas descienden del Empíreo a que don Quijote acostumbra a elevarlas. En este terreno ? Sancho pisa firme.*¹²¹

Mais la gouaille de l'écuyer mérite réponse. Celle-ci ne se fait pas attendre, et don Quichotte tranche (DQ I, 25) :

*por lo que yo quiero a Dulcinea del Toboso, tanto vale como la más alta princesa de la tierra.*¹²²

Qu'en pense le porte-parole de l'amour chevaleresque ? Miguel de Unamuno bondit : il souffre pour don Quichotte. *¡ Pobre caballero, y cómo tuviste que callar y sepultar en lo más escondido de tu seno que a no haberte atado la vergüenza del demasiado amor que se te prendió en el otoño de tus años, para otra cosa que para invocarla por los caminos bajo el nombre de Dulcinea habrías querido a la hermosa hija de Lorenzo Corchuelo y de Aldonza Nogales !*¹²³

Toutefois, est-il bien raisonnable de penser que don Quichotte a souhaité cacher à Sancho la passion que lui attribue Unamuno ? Faut-il vraiment croire que la longue explication du chevalier recèle d'autres sentiments que la volonté orthodoxe de se conformer aux lois de la chevalerie ?

¹²⁰ « Il y a longtemps que je ne l'ai vue. »

¹²¹ « Sancho en reste bouche bée ; et il y a de quoi ; la stupeur et la surprise passées, Sancho perçoit un élément de satisfaction, car les choses vont descendre de l'Empyrée où don Quichotte les élève communément. Sur ce nouveau terrain, Sancho a le pied ferme. » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 73).

¹²² « Donc, Sancho, pour l'amour dont j'aime Dulcinée du Toboso, elle vaut autant que la plus grande princesse de la terre. »

¹²³ « Pauvre chevalier ! Combien tu fus obligé de taire et d'ensevelir au plus profond de ton sein la honte de ce trop-plein d'amour qui t'emportât à l'automne de ta vie vers la fille éblouissante de Lorenzo Corchuelo et d'Aldonza Nogales, à seule fin de pouvoir, sur ton chemin, l'honorer du nom de Dulcinée. »

Nous nous rangerons à l'opinion de Gonzalo Torrente Ballester et saurons gré à cet auteur de ne pas s'en être tenu à l'hypothèse avancée par Unamuno, concoctée sous le coup de l'émotion et influencée par ses préférences personnelles. Cette lecture est, en tout état de cause, bien loin de l'image proposée par Cervantès.

En effet, au moment même où le chevalier avoue avec détachement chérir son égérie depuis douze ans, il affirme ne pas l'avoir vue plus de quatre fois – et il se pourrait bien aussi que leurs regards ne se soient pas croisés plus d'une fois (*DQ I, 25*) ; En une autre occasion, il jure qu'il ne l'a jamais vue (*DQ II, 9*).

Mais, qu'importe la vue ? On se rappelle l'épisode au cours duquel don Quichotte arrêta de la voix des commerçants, qui de Tolède, se rendaient à Murcie pour y acheter de la soie (*DQ I, 4*). Il leur enjoignit de déclarer que *no hay en el mundo doncella más hermosa que la emperatriz de la Mancha la sin par Dulcinea del Toboso*.¹²⁴

La logique et le sens commun conduisent ces commerçants à prier don Quichotte de la leur montrer ou, à défaut, de leur fournir une preuve de sa beauté. On connaît la réponse, dont la formulation nous paraît illustrer l'esprit du héros dès le commencement du roman. Tel est le cadre psychologique essentiel dans lequel Dulcinée s'insère, ici pour la première fois.

*Si os la mostrara - replicó don Quijote -, ¿ qué hicierades vosotros en confesar una verdad tan notoria ? La importancia está en que sin verla lo habéis de creer, confesar, afirmar, jurar y defender*¹²⁵

Tel est l'honneur, le défi et le destin du chevalier servant. Or, que devient cette passion dans les faits ?

Don Quichotte et Sancho se trouvent au Toboso, en pleine nuit noire, au pied du mur, en l'espèce celui de l'église, élevé depuis, de manière ô combien erronée, en mythe politique et social (*DQ II, 9*). L'écuyer cherche la demeure de Dulcinée et se désespère tout de go :

¿ Con qué paciencia podré llevar que quiera vuestra merced que de sola una vez que vi la casa de nuestra ama, la haya de saber siempre, y hallarla a media noche, no hallándola vuestra merced, que la debe de haber visto millares de veces ?

– Tú me harás desesperar, Sancho – (...) -. Ven acá, hereje : ¿ No te he dicho mil veces que en todos los días de mi vida, no he visto a la sin par Dulcinea ni jamás atravesé los umbrales de su palacio, y que sólo estoy enamorado de oídas de la gran fama que tiene de hermosa y de discreta ?

¹²⁴ « Que tout le monde s'arrête, si tout le monde ne confesse qu'il n'y a pas en tout l'univers plus belle demoiselle que l'impératrice de la Manche, la non pareille Dulcinée du Toboso. »

¹²⁵ « Si je ne vous l'avais montrée, répliqua don Quichotte, que feriez-vous en confessant une vérité si évidente ? Le fin de l'histoire est que, sans la voir, vous le devez croire, confesser, affirmer, jurer et défendre »

– *Ahora lo oigo – (...) - y digo que pues vuestra merced no la ha visto, ni yo tampoco.*¹²⁶

Ainsi, au terme de toutes ces déclarations contradictoires, on doit conclure que ni don Quichotte, ni Sancho n'ont vu Dulcinée. Nous voilà enfin sûrs du fait. Il était temps ! Que d'adresse dans ce long suspense ! On remarquera en outre celle de l'écuyer, lequel fait en sorte que le chevalier confesse lui-même son ignorance.

Et bien que la duchesse n'ait pas pu prendre connaissance des événements relatés dans la seconde partie du roman, elle n'en formule pas moins un diagnostic qui recouvre très exactement l'impression que l'on tire des échanges intervenus entre don Quichotte et Sancho et reproduits ci-dessus.

Devant la duchesse, le chevalier vient de conclure (*DQ II, 32*) : *el caballero andante sin dama es como un árbol sin hojas, el edificio sin cimiento, y la sombra sin cuerpo de quien se cause.*¹²⁷

– *No hay más que decir – dijo la duquesa - ; pero sin con todo eso, hemos de dar crédito a la historia que del señor don Quijote de pocos días a esta parte ha salido a la luz del mundo, con general aplauso de las gentes, della se colige, si mal no me acuerdo, que nunca vuestra merced ha visto a la señora Dulcinea, y que esta tal señora no es en el mundo, sino que es dama fantástica, que vuestra merced engendró y parió de su entendimiento y la pintó con todas aquellas gracias y perfecciones que quiso.*¹²⁸

No es en el mundo. De l'usage du verbe *ser* et non du verbe *estar*. La duchesse est aussi habile et perspicace que Dorotea.

Reprenons le cours de événements relatés dans la première partie du roman. Fort étonné d'apprendre le choix qu'a fait don Quichotte d'Aldonza Lorenzo comme dame de son cœur, l'écuyer apprend les raisons de ce choix (*DQ I, 25*), au nombre desquelles figure l'imitation des grands chevaliers *que las más se la*

¹²⁶ « mais avec quelle patience puis-je supporter que vous croyiez que, pour une seule fois que j'ai vu la maison de votre maîtresse, je la doive toujours savoir et la trouver à minuit, tandis que vous-même ne la trouvez pas, qui l'avez peut-être vue plus de mille fois ?

– Tu me feras désespérer, Sancho dit don Quichotte ; viens çà hérétique, ne t'ai-je pas dit mille fois que jamais de toute ma vie je n'ai vu la sans pareille Dulcinée, et que jamais je n'ai franchi les portes de son palais, mais que seulement j'en suis amoureux par le récit qu'on m'a fait de sa beauté et de sa sagesse ?

– C'est à présent que je l'entends et l'apprends, répliqua Sancho. Et si dis-je que, puisque vous ne l'avez point vue, moi non plus. »

¹²⁷ « le chevalier errant sans dame est comme l'arbre sans feuilles, comme un édifice sans fondement, et l'ombre sans corps qui la cause. »

¹²⁸ « Il n'y a rien à ajouter, dit la duchesse ; toutefois, si avec tout cela nous devons ajouter foi à l'histoire qui depuis peu de temps en çà a été mise en lumière sur les faits d'armes du seigneur don Quichotte, à l'applaudissement général des gens, on en peut conclure, si j'ai bonne mémoire, que Votre Grâce n'a jamais vu sa dame Dulcinée ; que ce n'est point une dame faisant partie du monde, mais une dame fantastique que Votre Grâce a conçue et engendrée dans son entendement, et qu'elle a gratifiée de toutes les grâces et perfections qu'elle a voulu. »

*fingen*¹²⁹ ; la beauté, l'honnêteté et la qualité de l'intéressée suffisent et, pour couronner le tout.

*Yo imagino que todo lo que digo es así, sin que sobre ni que falte nada, y pinto en mi imaginación como la deseo, así en belleza como en principalidad.*¹³⁰

Cette déclaration essentielle noue le destin de don Quichotte, et pareillement, celui de Sancho. Car à hauteur du premier roman, on peut encore croire, diffusément, qu'Aldonza Lorenzo est censée exister.

Ainsi, quoi donc de plus naturel que de lui témoigner par écrit les sentiments dont on peut l'entourer, tout en évitant d'approcher l'être imparfaitement identifié. C'est à Sancho qu'il appartiendra de remettre la missive à l'intéressée (*DQ I*, 25).

À la demande de Sancho, toujours intéressé par les histoires d'amour, don Quichotte lui donne lecture de la lettre. Intimement mêlées, l'admiration et l'ironie la plus joyeuse célèbrent leur auteur. Le chevalier agrée modestement ; mais « oublie » de lui remettre le message, comme il l'avouera plus tard (*DQ I*, 30).

Pourquoi avoir oublié de donner à Sancho le message de soumission amoureuse destiné à Dulcinée ? Un homme épris aurait-il commis pareille méprise ? Torrente Ballester ne semble pas s'être interrogé sur ce que certains appelleront un acte manqué, et qui, à notre avis, n'en est pas un.

On sait en effet que le narrateur a fourni à don Quichotte *el libro o librito de memoria*¹³¹ trouvé dans la besace de Cardenio (*DQ I*, 23), pour que le chevalier puisse transcrire le texte de son message. Sancho recommande à don Quichotte de le reproduire deux ou trois fois sur le livret. Est-ce pour en détacher un exemplaire à l'intention de la bien-aimée ? Mais don Quichotte ne le veut pas.

Car on trouve un peu plus loin confirmation de sa décision, bien dissimulée en *DQ I*, 26, lorsque Sancho, sur le chemin du Toboso, s'arrête auprès de l'auberge de Juan Palomeque. L'écuyer constate horrifié l'absence du *librito*, promu au mythe de son seul *brillo*. Que nous dit-on ?

*No le halló, ni le podía hallar si le buscara hasta ahora, porque se había quedado don Quijote con él, y no se lo había dado (sic), ni a él se le acordó de pedirsele.*¹³²

¹²⁹ « la plupart le feignent »

¹³⁰ « je m'imagine que tout ce que je dis est ainsi sans qu'il y ait rien de trop ni de moins. Je me la représente en mon imagination telle que je la désire, tant en la beauté comme en la qualité »

¹³¹ « livre ou tablettes richement reliées »

¹³² « mais il ne les trouva point, ni ne les eût pas pu trouver encore qu'il les eût cherchées jusqu'à cette heure, parce qu'elles étaient demeurées avec don Quichotte, qui ne les lui avait pas baillées, ni lui ne s'était souvenu de les lui demander. »

Si en effet, dans un premier temps on nous explique que don Quichotte avait conservé le support du message écrit par devers lui, était-il besoin de réitérer que *no se le había dado* ? Il nous semble que la volonté délibérée de don Quichotte se cache sous la formulation anonyme du narrateur.

Car à qui le chevalier adresserait-il son message d'amour ? À la création de son esprit, Dulcinée ? Aldonza ne s'y reconnaîtrait pas. À Aldonza Lorenzo ? Mais ce serait nier la qualité à laquelle l'intéressée a été élevée. Le rêve du roman chevaleresque au sommet duquel le héros s'est installé, depuis qu'en entrant dans le cadre idéalisé de la Sierra Morena, il a décidé d'être un nouvel Amadis, se serait irrémédiablement brisé.

Le message écrit ne sera pas remis à Sancho. Dulcinée et don Quichotte ne sauraient et ne pourront jamais se confondre avec Aldonza et Alonso. Ni se rencontrer. En n'ayant lu que la seule première partie du roman, le duc de Mantua a tout compris.

Et, par le génie de Cervantès, le dilemme posé à don Quichotte incline à le rapprocher de celui de l'identité du signataire de la lettre de change octroyée à Sancho en dédommagement de la perte de son âne. La signature de don Quichotte serait sans valeur, puisque telle n'est pas son identité juridique ; celle d'Alonso Quijano briserait le cristal de la pureté poétique énoncé ci-dessus. Et l'on sait que don Quichotte et Alonso Quijano ont tous deux prêté leur main, en maugréant, pour donner satisfaction à Sancho, en apposant un maigre paraphe sur la lettre de change.

Sur le chemin du Toboso, Sancho s'arrête devant les murs de l'auberge où s'est déroulé peu avant le *manteo* douloureux. Venus à la recherche de don Quichotte, le curé et le barbier apprennent de la bouche de Sancho la retraite du chevalier. Après un moment d'émotion où notre écuyer constate, désarçonné, l'absence de l'écrit destiné à la belle, mais en distille quelques fragments à son auditoire, le curé et le barbier, dûment recouverts de leur déguisement, demandent à Sancho de les guider vers le cœur de la Sierra (*DQ I, 26*).

En ayant fait le choix, malgré moi, de résumer brièvement des faits bien connus de tous, nous avons souhaité montrer que la mission confiée à Sancho par don Quichotte, privée au départ de son objet essentiel, bientôt morcelée et défigurée dans les propos amphigouriques qu'annonce notre écuyer aux intéressés, va se dissoudre définitivement dans les entrelacs d'une conversation où l'être désiré se sera dédoublé sous la forme conjuguée d'une princesse bien odorante et d'une paysanne odorante.

Ainsi, la pensée du chevalier, privée au départ de son support physique, s'est donc déplacée jusqu'à l'auberge dans le souvenir tronqué de l'écuyer, sans avoir été transcrite par un *escribano* et, sans poursuivre sa route jusqu'au Toboso, s'en est revenue aux côtés de don Quichotte, complétée, enrichie et transfigurée par la formulation autant créative que récréative de notre bon Sancho. En tout état de cause, hors des faits survenus.

Arrêtons-nous un instant, au moment où Sancho rend compte à son maître du port de la lettre qui ne lui a pas été remise (*DQ* I, 30). Tous deux sont d'accord sur le fait de cette omission : pour une fois la vérité est sauve. Mieux encore, plus encore, cette vérité fonde et certifie la base de cette réalité concrète, sur laquelle va se déployer le jeu de la pure créativité, ainsi dûment délestée des faits entérinés par les acteurs, devenus libres d'exercer chacun leur capacité créative respective. Or don Quichotte n'en fait-il pas trop et ne veut-il pas donner à croire lorsqu'il indique que cet oubli *le causó grandísima pena*¹³³ ? Mais n'est-ce pas le narrateur qui s'emploie à tromper le lecteur ?

Il semble que, comme en d'autres occasions, Sancho tient la clef de l'énigme. Réuni avec un sacristain qu'il n'a jamais rencontré, Sancho déclare à don Quichotte lui avoir transmis le souvenir qu'il avait de la lettre. Le sacristain est un orfèvre ; mieux, c'est un voyant, un visionnaire, un extralucide, puisque Sancho assure

*que me la trasladó del entendimiento tan punto por punto, que dijo que en todos los días de su vida, aunque había leído muchas cartas de descomunió, no había visto ni leído tan linda carta como aquella.*¹³⁴

N'est-il pas un magicien, puisqu'il est capable de retrouver au travers de la vision vacillante et vaporeuse que Sancho a conservé de la missive de son maître, le message amphigourique du chevalier ?

Mais il y a mieux, car c'est à Sancho et non pas au sacristain qu'il n'a pas vu, que nous devons celle, parmi d'autres de ces fulgurances, qui le conduit à définir par le terme de *descomunió* la relation fondamentale qui réunit Dulcinée et don Quichotte et qui évoque en un seul terme la plénitude d'un souhait inaccessible, la réalité d'une rencontre impossible et le rêve écrit de la non-existence.

Revenons maintenant au parcours de Sancho et de son message. Est-il séant de relier cette arabesque plus aérienne que terrienne, plus virtuelle que réelle, plus intellectuelle que factuelle, à l'art baroque ? Ou, comme dit don Quichotte

*El toque está en desatinar sin ocasión y dar a entender a mi dama que, si en seco hago esto, ¿ qué haría en mojado ?*¹³⁵

Sancho est un homme de vérité. Car, une fois encore, il prévient don Quichotte de ce qu'il y a lieu de penser de Dulcinée, au risque de provoquer, une

¹³³ « de quoi je fus en grande peine »

¹³⁴ « qui la transcrivit de ma mémoire au papier, si bien de point en point qu'il me dit qu'en jour de sa vie, encore qu'il eût lu plusieurs lettres d'excommunication, il n'en avait point vu ni lu de si jolie. » Il est dommage que la langue française ne connaisse pas le terme d'excommunion, le mieux adapté, semble-t-il, à la nature des rapports de don Quichotte et de Dulcinée.

¹³⁵ « Le joli est de radoter sans occasion et de donner à entendre à ma maîtresse que, si je le fais à sec, que ne ferai-je à l'eau ! »

fois encore, son ire. Souhaitant que don Quichotte ne soit pas *tan vengativo*¹³⁶ (DQ I, 30), il se réfère à

*mi señora Dulcinea, a quien amo y reverencio como una reliquia, aunque en ella no lo haya, sólo por ser cosa de vuestra merced.*¹³⁷

Dévastateur, incorrigible et incorruptible Sancho ! Or c'est de vérités que le mandataire doit rendre compte à son mandant . Sancho lui a-t-il été fidèle ou non ? Les deux perspectives s'excluent-elles ?

Infidèle et menteur de bout en bout, puisqu'on sait que Sancho ne connaît pas Dulcinée ; puisqu'on a vu que Sancho ne se rend pas au Toboso et n'a pas rencontré la paysanne, à laquelle il n'a donc pas adressé une seule parole.

Mais fidèle à son maître autant qu'à la vérité, car si don Quichotte lui a demandé de lui décrire en détail les circonstances de sa rencontre avec Dulcinée et l'accueil que l'on a réservé à son message, Sancho se refuse de lui donner l'image tant attendue d'une princesse dont la beauté et la pudeur le disputeraient à la délicatesse, et se cantonne délibérément et exclusivement dans le registre de la description d'une paysanne vouée aux travaux de son état. Et telle aurait été la réalité même de ce que Sancho aurait découvert s'il s'était rendu au Toboso et s'il y avait trouvé Aldonza Lorenzo.

Gonzalo Torrente Ballester s'esclaffe. *Sancho no cesa en su degradación sistemática de cuanto don Quijote inventa hasta que a éste no le queda ya nada que poetizar. ¡ Es para darle de bofetadas ! ¡ Aún si dijese verdad !*¹³⁸

Certes le jeu est cruel, comme le sont les désillusions. Mais si le moralisateur s'en mêlait, ce que Cervantes ne fait pas, il approuverait le mandataire. Nous y reviendrons.

Le narrateur ajoute enfin (DQ I, 31) : *Detívose don Quijote, con no poco gusto de Sancho, que ya estaba cansado de mentir tanto y temía que no le cogiese su amo a sus palabras ; porque, puesto que él sabía que Dulcinea era una labradora del Toboso, no la había visto en toda su vida.*¹³⁹

Dans le cas présent, on constatera que le narrateur ne trompe pas le lecteur. Car il n'est pas exclu en effet que Sancho ait craint d'être pris en faute. A moins que Sancho, déjà conscient du jeu développé par don Quichotte, estime dès à présent que son maître souhaite se cantonner au sein de cette même stratégie, en

¹³⁶ « vindicatif »

¹³⁷ « madame Dulcinée, laquelle j'aime et révère comme une relique, encore qu'il n'y est pas de sujet en elle, mais seulement pour ce qu'elle vous appartient. »

¹³⁸ « Sancho ne cesse de rabaisser systématiquement tout ce que don Quichotte invente, jusqu'à épuiser toute occasion d'idéaliser ; il y a de quoi lui envoyer une paire de claques ! Et encore, s'il disait la vérité ! » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 124).

¹³⁹ « Don Quichotte s'arrêta, au grand contentement de Sancho, qui était déjà fatigué de tant mentir, et craignait que son maître ne le prît en défaut : car encore qu'il sût que Dulcinée était une paysanne du Toboso, il ne l'avait jamais vue de sa vie. »

faisant comme si. Dans cette perspective, don Quichotte et Sancho se seraient joués tout à la fois du narrateur et du lecteur. Ce que nous avons lieu de croire.

Ainsi le mensonge est vérité ; par la grâce du génie de Cervantès : l'avers et l'envers de la médaille. La parfaite réversibilité dont nous parle Maurice Molho (*op. cit.* 2, p. 273).

Deux observations nous viennent à l'esprit. Admirez la volonté inébranlable dont fait preuve le chevalier : don Quichotte ne se départit à aucun moment du rôle auquel il a consacré sa vie ; et ce malgré la dialectique diabolique du réel dont la portée destructrice devrait avoir raison de la plus solide des forteresses.

Admirez la persévérance et le talent de Sancho, qui inscrit sa stratégie dans les propos que lui a tenus don Quichotte : Dulcinée, a-t-il dit, *tanto vale como la más alta princesa de la tierra*¹⁴⁰ (DQ I, 25) ; et donc Sancho se fait un plaisir de contrer chacune des avancées du chevalier sur le terrain de la poésie qu'il s'est choisi.

Mais, n'est-ce qu'un jeu comme le propose Torrente Ballester ? Qu'on nous permette de formuler l'hypothèse suivante.

Nous avons examiné plus haut les différentes motivations, qui au fil des semaines, ont nourri la pensée et les projets de Sancho. Pour cet homme de bon sens et de prudence calculée, les fantaisies à risque dont le chevalier a fait son choix quotidien, ne doivent pas, à l'évidence, être du goût de l'écuyer. Or si Sancho qualifie son maître de fou, il sait également combien cette folie est spécifique et ne retire rien à l'attrait irrésistible de sa personnalité.

Non pas une folie quelconque, comme celle que reflète les visages saisissants des aliénés internés à l'hôpital de la Salpêtrière que peint Théodore Géricault au soir de sa vie. Mais une folie spécifique que Salvador de Madariaga ramasse dans une formule saisissante : *un loco por engaño de sí mismo*.¹⁴¹ Puis-je me permettre *un engaño voluntario*¹⁴² ?

Sancho a déjà tenté, on l'a vu notamment avec le *yelmo de Mambrino*, et tenté sèchement, de ramener son maître sur le sentier de la raison. Il fait mieux que les « bienveillants » esprits de son village, qui ne pensent qu'à l'y enfermer pour le réduire à repentance (DQ I, 49) : *Ea, señor don Quijote, duélase de sí mismo y redúzcase al gremio de la discreción*.¹⁴³

¹⁴⁰ « vaut autant que la plus grande princesse de la terre. »

¹⁴¹ « Un fou, car il s'est pris lui-même à son propre jeu. » (S. de MADARIAGA, *op.cit.*, p. 83).

¹⁴² Une tromperie assumée.

¹⁴³ « Sus donc, seigneur don Quichotte, ayez pitié de vous-même, et vous ramener au giron de la sagesse »

Aux yeux de l'écuyer, le jeu ne serait-il pas une meilleure thérapie ? *Enseñar deleitando*¹⁴⁴, même aux dépens du bénéficiaire ? Mais, y a-t-il seulement pensé ? L'instinct le plus profond lui dicte sa conduite.

Au terme de l'interrogatoire auquel don Quichotte vient de soumettre Sancho, le chevalier ne souhaite pas se livrer. On sait même qu'il adresse à Sancho le bénéfice de l'absolution par le biais de l'enchanteur qui a permis à l'écuyer de parcourir en un temps minimum et peu vraisemblable la distance qui le séparait du Toboso. Don Quichotte montre là bien clairement à son mandataire qu'il n'est pas dupe de son témoignage, car il éclaire derechef sa réflexion d'une large panoplie de miracles beaucoup moins convaincants qu'étonnants (*DQ I*, 31) ; en bref, parfaitement irréalistes, à l'image de leur dernière conversation.

Or, on verra plus tard qu'entre Montesinos et Clavileño, le chevalier offrira à son écuyer le plus sûr clin d'œil de compréhension et de complicité. Peut-on conclure que le jeu a été bénéfique ?

Si l'on croit Sancho, Dulcinée veut voir don Quichotte. Suggestion logique d'un esprit concret, au regard d'êtres humains sur la voie d'une relation amoureuse. L'enfermement dont le chevalier est la victime l'empêchera, avant d'être de retour chez lui, d'honorer le souhait ainsi formulé. Mais sachant que l'écuyer n'a pas vu Dulcinée, quelle est la valeur que le chevalier doit accorder à ce désir ?

Pourquoi don Quichotte souhaite-t-il voir Dulcinée ? La question a-t-elle une réponse ? Dulcinée n'est-elle pas la création de son esprit ? Pour mieux préserver son rêve, le chevalier n'a-t-il pas choisi au départ le support d'une lettre, qu'il s'est refusé de remettre à son messager, pour éviter, au moins dans un premier temps, tout contact physique avec la bien-aimée, sa présence, son profil, sa voix, son sourire, son parfum, sa chair ? Lui qui s'est révélé l'observateur le plus raffiné des gestes et des réactions de l'amour et des amoureux ? Est-il lui-même fait de verre ? Comme le rêve peut être de cristal et se briser à la première rencontre ? Pas de rencontre : pas d'éclat ; la pensée, la pureté sauvegardées.

Avançons jusqu'au jour où les « bienveillants » voisins de don Quichotte décident de le ramener chez lui entre les barreaux d'une cage (*DQ I*, 46) placée sur une charrette, véhiculée *al paso tardo de los bueyes*.¹⁴⁵ (*DQ I*, 47).

On se rappelle qu'au moment de l'enfermement du chevalier, une voix craintive lui prédit ses noces avec *la blanca paloma tobosina*, et la naissance de *los bravos cachorros que imitarán las rampantes garras del valeroso padre*.¹⁴⁶

Le tout dans moins des deux années à venir. (*DQ I*, 46). La voix se tourne ensuite vers Sancho pour le rassurer sur le sort qu'il voit réservé à son maître et

¹⁴⁴ Enseigner dans la joie.

¹⁴⁵ « au pas tardif des bœufs. »

¹⁴⁶ « La blanche colombe tobosine » ; « les braves lionceaux, qui imiteront les serres rampantes de leur valeureux père. »

lui dire que *si el plasmador del mundo le place, te verás tan alto y tan sublimado que no te conozcas*.¹⁴⁷

Sancho se rappellera du qualificatif. À supposer qu'ils y croient, les deux compères se sentent comblés par ces prophéties. Ainsi les tenants du rêve ont marqué un point significatif contre Sancho, l'homme du réel. Car le narrateur nous informe que le baume thérapeutique a fait son effet :

*Quedó don quijote consolado con la escuchada profecía, porque luego coligió de todo en todo la significación de ella.*¹⁴⁸

À supposer que le narrateur ne trompe pas le lecteur. Et comment ne pas ressentir, à la lecture des propos du narrateur que nous venons de rapporter, la fragilité des sentiments dont se nourrit don Quichotte ? Comment ne pas apercevoir ce besoin pathétique d'être consolé, réconforté par des propos, qui, du fait même de leur provenance, relèvent de la magie et satisfont son besoin de rêve ?

On est enclin à rapprocher cette séquence de celle où don Quichotte ressent auprès du duc et de la duchesse le bonheur, autant réel que fictif, d'être traité comme le chevalier dont il avait donné à Sancho l'image sublime que l'on sait (*DQ I*, 21).

Dès lors, dès le commencement de la seconde partie du roman, et dès la sortie du village, la première étape de don Quichotte le conduit au Toboso. Le rêve d'hier doit aujourd'hui déboucher sur l'action. Nul doute : l'homme est courageux, même téméraire ou volontairement inconscient ? En cet instant la réponse nous échappe.

Celle que nous propose Miguel de Unamuno, n'est pas du goût de Torrente Ballester. Il s'en explique clairement : *Creer que don Quijote ama a Dulcinea es una de las mayores falsedades interpretativas a que su historia dio lugar. Son ganas de negar lo evidente, de olvidar el proceso de invención de Dulcinea y lo que a su respecto, en un momento de sinceridad, don Quijote dice.*¹⁴⁹

Mais alors, en se rendant au Toboso, *¿ qué busca realmente don Quijote con este viaje ? Porque él sabe que Dulcinea no existe y que la presencia de Aldonza Lorenzo, caso de llegar a ella, bastaría para desbaratar cualquier ficción como la suya, por bien fundamentada que estuviere.*¹⁵⁰

¹⁴⁷ « s'il plaît au Créateur du monde, tu te verras bientôt si haut et si élevé que tu ne te reconnaîtras plus »

¹⁴⁸ « Don Quichotte fut fort consolé de la prophétie qu'il avait entendue, car il comprit incontinent de tout en tout la signification. »

¹⁴⁹ « Croire que don Quichotte aime Dulcinée est l'une des plus grosses erreurs d'interprétation auxquelles son histoire a donné lieu. Autant nier l'évidence ; autant nier le processus créateur auquel se livre don Quichotte et qu'il explicite clairement dans un moment de sincérité. » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 71)

¹⁵⁰ « Que cherche réellement don Quichotte dans ce voyage ? Car il sait que Dulcinée n'existe pas et que la présence d'Aldonza Lorenzo, dans l'hypothèse où il pourrait rencontrer l'intéressée,

On se demande comment les enchanteurs vont pouvoir résoudre, *en ocasión tan solemne y decisiva la falta de coincidencia entre ficción y realidad*.¹⁵¹

Dès lors que don Quichotte se souvient que Sancho lui a menti en lui faisant croire au récit de sa première rencontre avec Dulcinée, Torrente Ballester conclut *lo que don Quijote se propone es devolver la burla a Sancho : ya que me has mentido, a ver ¿ cómo sales ahora del aprieto ?*¹⁵²

On sait que don Quichotte a choisi d'entrer de nuit au Toboso, pour plus de discrétion au regard des tiers, semble-t-il, et pour mieux circonscrire *la burla y la contraburla* (la farce et la contrefarce) aux seuls deux protagonistes que sont lui-même et son écuyer.

Mais tout dort au village. On sait que dans la nuit noire, les deux compères s'approchent à pas mesurés, presque à tâtons, vers l'*alcázar* de Dulcinée. Le mur de l'église les arrête, tandis que Sancho révise le choix du chevalier et déclare :

Si mal no me acuerdo, que la casa de esta señora ha de estar en una callejuela sin salida.¹⁵³

Sacré Sancho ! Encore une fulgurance : *sin salida*, sauf pour les enchanteurs.

Face à l'insoluble difficulté que présente la recherche de Dulcinée, don Quichotte applaudit des deux mains lorsqu'il apprend, de la bouche de Sancho, que ce dernier assume personnellement l'initiative de venir chercher le lendemain au village celle qui leur est inconnue à tous deux ! A toi de jouer, doit jubiler don Quichotte, sans se douter de ce que les lumières de Sancho et la lumière du jour à venir vont lui réserver.

Car don Quichotte et le lecteur non encore averti pensent probablement qu'il reviendra au chevalier d'avoir, une fois encore, recours aux enchanteurs. Mais c'est de cette même ressource sans égale dont Sancho, lui, va faire usage avec le succès le plus total que l'on sait, même si, en cet instant, l'écuyer ignore et le choix de sa stratégie et l'issue favorable de la confrontation annoncée.

Retournement magistral.

En cet instant crucial, ne sommes-nous pas en droit de confronter à nouveau l'une à l'autre les deux conduites suivantes : celle de Sancho, qui tire parti du jeu

suffirait à détruire toute fiction comme la sienne, quelle que soit sa solidité. » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 165)

¹⁵¹ « dans cette occasion aussi solennelle que décisive l'impossible coïncidence entre la fiction et la réalité. »

¹⁵² « ce que don Quichotte se propose, c'est de rendre à Sancho la monnaie de sa pièce : puisque tu m'as menti, voyons comment tu vas t'en sortir. (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 166)

¹⁵³ « si j'ai bonne mémoire, (...) la maison de cette dame doit se trouver en une ruelle qui n'a point d'issue. »

de la vie concrète pour tenter d'arrimer don Quichotte au réel ; et celle du curé et du barbier qui l'ancrent dans le rêve au sein de la prison de sa demeure chevaleresque, au risque très probable de l'y incruster pour la vie. A chacun de faire son choix.

Car don Quichotte reste et restera ancré sur la base du jeu de son rêve : que l'on relise seulement l'admirable pédagogie qu'il développe devant Sancho sur l'approche de l'être aimé et les signes d'amour que l'amant peut y déceler (*DQ II*, 10). Dommage ! Sancho ne s'y attarde pas. Le réel l'emporte derechef vers l'action : *yo iré y volveré pronto*.¹⁵⁴

Mais notons au passage que Sancho propose quelques proverbes, dont le dernier nous annonce le dénouement du roman (*DQ II*, 10) : *donde no piensa, salta la liebre*.¹⁵⁵

Celle-là même qu'au terme de leur périple, Sancho remettra entre les mains de don Quichotte (*DQ II*, 73).

La solution proposée par Sancho ayant été agréée, on sait que c'est au terme d'une réflexion dont chaque terme vaut son pesant d'or (*DQ II*, 10), que Sancho conclut que *No será muy difícil hacerle creer que una labradora, la primera que topare por aquí es la señora Dulcinea*.¹⁵⁶

Quoi de plus logique ? Puisque don Quichotte voit ce qu'il veut voir, qu'importe ce qu'on lui montre. Ayons la conscience tranquille.

Mais Sancho pouvait-il s'attendre à un échec ? Maurice Molho nous explique que le chevalier de 1615 n'est plus celui de 1605¹⁵⁷. Victime au départ d'une *ilusión delirante*, don Quichotte se « contente » maintenant d'une *ilusión paradójica*,¹⁵⁸ comme celle ressentie, par exemple, à la vue de la barque enchantée immobilisée sur le rivage de l'Ebre. L'écart entre Aldonza et Dulcinée se révèle trop grand ; mais si le traitement est trop rude, Sancho aura recours aux enchanteurs. L'échec annoncé par Maurice Molho est donc tout relatif, car Sancho avait prévu la nécessité de recourir à leurs services.

Ainsi Sancho se serait parfaitement entendu avec Michel Foucault, lorsque ce dernier évoque le mode de pensée du chevalier : « Tout son chemin est une quête aux similitudes : les moindres analogies sont sollicitées comme des signes assoupis qu'on doit réveiller pour qu'ils se mettent à nouveau à parler. Les troupeaux, les servantes, les auberges redeviennent le langage des livres dans la mesure imperceptible où ils ressemblent aux châteaux, aux dames et aux armées. Ressemblance toujours déçue qui transforme la preuve cherchée en dérision et laisse indéfiniment creuser la parole des livres. Mais la non similitude elle-même

¹⁵⁴ « J'irai et reviendrai promptement »

¹⁵⁵ « le lièvre saute où on pense le moins. »

¹⁵⁶ « il ne sera pas fort malaisé de lui faire croire que la première paysanne qui passera par ici est madame Dulcinée. »

¹⁵⁷ M. MOHLO, *op.cit.*, p. 473.

¹⁵⁸ Illusion délirante ; illusion paradoxale.

a son modèle qu'elle imite servilement : elle le trouve dans la métamorphose des enchanteurs. »¹⁵⁹

Donc, au retour de la mission que Sancho est censé avoir remplie au Toboso et peu avant la rencontre projetée, l'écuyer est interrogé : don Quichotte doit-il marquer ce jour d'une pierre blanche ou d'une pierre noire ? Sancho répond (*DQ II*, 10) : *con almagre, como rótulo de cátedras, porque les echen bien de ver los que lo vieren.*¹⁶⁰

Deux allusions : la couleur de la passion et le verbe voir deux fois utilisé à l'intention de don Quichotte. Vous allez voir ce que vous allez voir. Connaissant le farceur impénitent, don Quichotte craint un subterfuge

– *Mira no me engañes, ni quieras con falsas alegrías alegrar mis verdaderas tristezas.*

– *¿ Qué sacaría yo de engañar vuestra merced – respondió Sancho -, y más estando tan cerca de descubrir **mi** verdad ?*¹⁶¹

Ma vérité, car puisque mon maître s'autorise à fantasmer, pourquoi ne serais-je pas moi, en droit de faire de même ? En outre, n'a-t-il pas appris, pourrait dire Sancho, *que todas la cosas de los caballeros andantes parecen quimeras, necedades y desatinos, y que todas son hechas al revés* » ?(...) *y así, eso que te parece bacía de barbero, me parece a mí yelmo de Mambrino, y a otro le parecerá otra cosa*¹⁶² (*DQ I*, 25).

Le scalpel de l'élève-chirurgien ne saurait être plus précis. La réponse de Sancho fait partie de ces fulgurances dont il a le secret ; nous en verrons d'autres.

Après la thérapie du récit, de la parole, voici venir à nous, les ressources de la vue, de la présence, de la voix, de l'odorat, du contact. Et de surcroît, celle de l'exemple. Car Sancho, comme on le sait, se jette aux pieds de la monture de la première des trois cavalières et engage don Quichotte à en faire de même, en s'exprimant comme suit :

¹⁵⁹ M. FOUCAULT, *op.cit.*, p. 61. La puissance de cet élan irrésistible en faveur du retour aux temps médiévaux de la chevalerie errante nous est donnée au chapitre *DQ I*, 20, à l'approche des batanes. Don Quichotte condense son désir : Yo nací, por querer del cielo, en ésta nuestra edad de hierro, para resucitar en ella la de oro. (« Je suis né, par la volonté du ciel, en ce présent âge de fer, afin d'y faire revivre celui d'or ») Et il ajoute à l'intention de l'écuyer : Pues todo esto que yo te pinto – don Quichotte est le metteur en scène conscient de son choix – son incentivos y despertadores de mi ánimo, que ya hace que el corazón me reviente en el pecho, con el deseo que tiene de acometer esta aventura, por más que se muestra. (« Or, tout ceci que je te peins, ce sont des amorces et des aiguillons à mon âme, et déjà le cœur m'éclate en la poitrine du désir qu'il a d'entreprendre cette aventure, quelque dangeureuse qu'elle paraisse. ») Peut-on être plus explicite ? On conçoit donc aisément qu'au sein de cette nuit noire, la symphonie des sons évoquée plus haut par Cervantès puisse provoquer dans le cœur de notre héros le degré d'exaltation auquel il accède en cet instant.

¹⁶⁰ « de vermillon, de même que sont les écriteaux des chaires de collège »

¹⁶¹ « Prends garde à ne me point tromper, et crains de soulager par de fausses allégresses mes tristesses véritables. »

¹⁶² « que toutes les choses des chevaliers errants semblent des chimères, des sottises et des rêveries, et qu'elles sont toutes faites à rebours ? (...) et ainsi, ce qui te semble un bassin de barbier me semble l'armet de Mambrin, et à un autre il lui semblera autre chose. »

*¡ Oh princesa y señora universal del Toboso ! ¿ Cómo vuestro magnánimo corazón no se entenece viendo arrodillado ante vuestra sublimada presencia a la columna y sustento de la andante caballería ?*¹⁶³

Ainsi Sancho a bien mémorisé le terme de sublimation dont lui a fait don le barbier (*DQ* I, 46). Plus appropriée et combien plus exacte que celle dont ce dernier a fait usage, l'application que fait Sancho de ce concept pour qualifier aux yeux de don Quichotte l'image de l'essence même de la paysanne, constitue à nouveau l'un de ses traits fulgurants dont l'écuyer dispose dans son carquois.

De la brutalité de cette rencontre avec le réel, don Quichotte pourra-t-il se remettre ? La sublimation était-elle à sa portée ? Plus d'un lecteur, et parmi eux les moins prévenus du jeu de Cervantès, répondrait par la négative.

Acceptons dans un premier temps, comme la plus crédible, l'interprétation, mieux l'explication, que nous donne Gonzalo Torrente Ballester sur la raison qui a conduit don Quichotte à se rendre au Toboso. Dans cette hypothèse, nous devons constater que le chevalier doit être sorti pratiquement indemne de la confrontation à laquelle il a donné son consentement.

Plus précisément, ce n'est pas son cœur nourri de passion qui a été blessé lors de la rencontre, puisque la dame de son choix répond au seul besoin de la norme chevaleresque ; c'est peut-être son amour-propre qui a dû souffrir d'avoir été vaincu par la hardiesse de la stratégie mise en œuvre par Sancho. Car dans le cadre des rapports hiérarchiques auxquels tient don Quichotte, *después de los padres, a los amos se ha de respetar como si lo fuesen*, est-il permis *al hijo afirmarse no ya como listo, sino más listo que el padre, lo que constituye el más profundo desquite que puede tomar el hijo ?*¹⁶⁴

*Por primera y única vez, la burla pasa a manos de Sancho, que, al objetivar el mito y manipularlo como si fuera cosa tan consubstancialmente suya como de don Quijote, castiga al amo, imponiéndole de momento su autoridad, o, mejor dicho, su superioridad de vidente (...) el tonto listo alcanza el colmo del desquite, pues, si hasta aquí los sueños del señor han regido los del escudero, ahora es el escudero el que edifica y gobierna el sueño del señor.*¹⁶⁵

Élève devenu maître, pour se voir bientôt confirmé dans la position de compagnon et d'ami.

¹⁶³ « Ô princesse et dame universelle du Toboso, comment votre cœur magnanime ne s'amolir pas, voyant ici en votre sublime présence la colonne et le soutien de l'errante chevalerie ? »

¹⁶⁴ « après les parents, les maîtres doivent être respectés comme s'ils l'étaient eux-mêmes » ; « au fils de s'affirmer non seulement comme doué d'intelligence, mais encore plus malin que le père, ce qui constitue la plus éclatante revanche que peut prendre le fils » (M. MOLHO, *op.cit.* 2, p. 296).

¹⁶⁵ « Pour la première et seule fois, la farce est aux mains de Sancho, lequel, en objectivant le mythe et en le manipulant comme si la chose était consubstantiellement sienne comme il en est pour don Quichotte, punit son maître, en lui imposant un moment son autorité, ou, pour mieux dire, sa supériorité de voyant (...) le niais intelligent atteint le comble de la revanche, car si, jusqu'à ce jour, les rêves du maître ont régi ceux de l'écuyer, c'est maintenant l'écuyer qui édifie et gouverne le rêve du maître. (M MOLHO, *op.cit.* 2, p. 330)

Autocrédité par son succès, Sancho manque de peu d'en faire trop (DQ II, 10). Ainsi, lorsque don Quichotte s'est empressé auprès de Dulcinée pour l'aider à remonter sur sa haquenée, le chevalier confesse *que le dio un olor de ajos crudos, que le encalabrinó y atosigó el alma.*

– ¡ Oh canalla ! – gritó a esta sazón Sancho -. ¡ Oh encantadores aciagos y mal intencionados.¹⁶⁶

Et l'écuyer de décrire la « belle » avec un tel réalisme, qu'il se voit forcé de se reprendre : *aunque, por decir verdad, nunca yo vi su fealdad, sino su hermosura.*¹⁶⁷

Deuxième perspective : le lecteur romantique, représenté par Unamuno, doit-il croire le rêveur idéaliste frappé au cœur et sombrant dans la détresse ? Possibilité que nous examinerons dans un instant.

Troisième et dernière hypothèse, que nous retrouverons à la fin du roman : don Quichotte a-t-il pu croire un moment à l'éventualité d'un miracle ? Le livre devenu réalité ?

Mais, revenons au récit de Cervantès. Avant que Sancho ne parte en mission, le narrateur nous a dépeint le chevalier *descansando sobre los estribos y sobre el arrimo de su lanza, lleno de tristes y confusas imaginaciones.*¹⁶⁸ (DQ II, 10)

Equilibre parfait entre la courtoisie chevaleresque et le véritable sentimental : l'amoureux modèle. La confrontation passée, le chevalier nous apparaît victime de son *embelesamiento* (ravisement). Encore une fois : le cœur a-t-il été blessé ? Ou le joueur est-il stupéfait du coup de l'écuyer ? En tout état de cause on le serait à moins.

L'habile narrateur redresse aussitôt la barre. Comme on vient de l'observer, Sancho n'a pas fini de vanter la beauté de l'image retenue, qu'il relève une exception en détaillant le grain poilu de beauté posé sur la lèvre droite de l'intéressée : *a manera de bigote, con siete u ocho cabellos rubios como hebras de oro y largos de más de un palmo.*¹⁶⁹

On se rappelle que la princesse Micomicona était parfaitement au courant, grâce à la prédiction paternelle, de l'anatomie de don Quichotte (DQ I, 30) :

¹⁶⁶ « qu'elle m'a jeté une odeur d'ail cru qui m'a soulevé et empesté le cœur. – Ô canailles ! s'écria alors Sancho. Ô maudits et pervers enchanteurs ! »

¹⁶⁷ « quoique à la vérité je puisse dire que je ne vis jamais sa laideur, mais sa beauté »

¹⁶⁸ « demeura à cheval à se reposer sur les étriers et sur le gros bout de sa lance, rempli qu'il était de tristes et de confuses imaginations. »

¹⁶⁹ « en manière de moustache, où l'on voyait sept ou huit poils rouges comme des fils d'or et longs de plus d'un pied. »

*Dijo más : que había de ser alto de cuerpo, seco de rostro, y que en lado derecho debajo del hombro izquierdo, o por allí junto, había de tener un lunar pardo con ciertos cabellos a manera de cerdas.*¹⁷⁰

Caractéristique commune aux deux amants platoniques placés sous le spectre d'une puissance lunaire et chevelue, *la luminaria de las tres caras*¹⁷¹ ? (DQ I, 43). Le chevalier nous l'explique.

*A ese lunar - dijo don Quijote -, según la correspondencia que tienen entre sí los del rostro con los del cuerpo, ha de tener otro Dulcinea en la tabla del muslo que corresponde al lado donde tiene el del rostro, pero muy luengos para lunares son pelos de la grandeza que has significado.*¹⁷²

Peut-on croire un seul instant, qu'un amant qui vient d'être ainsi bafoué, puisse s'exprimer aussi calmement sur une telle correspondance anatomique ? Au cas où le lecteur sentimental n'aurait pas été sensible à la portée réelle des propos du chevalier, le narrateur va prendre le relais. Sancho a-t-il proféré quelque incongruité ?

*Calla, Sancho - respondió don Quijote con voz no muy desmayada -. Calla, digo, y no digas blasfemias contra aquella encantada señora.*¹⁷³

La voz no muy desmayada, voilà qui en dit long et le verbe est sobre : une simple affirmation, sous la forme d'un ordre : celui de la hiérarchie intimé et souligné - *digo* -, au subordonné. Le chevalier a repris son souffle ; il a de la distance et de la ressource. Il n'a que faire de sublimation.

Même si le lecteur idéaliste à l'instar de Miguel de Unamuno, don Quichotte saura, tout au long du parcours à venir, tirer parti des ressources du jeu. Voyons-le dès à présent.

Comme l'avait prévu Sancho, don Quichotte aura recours aux enchanteurs. Dulcinée a été enchantée. Sancho perçoit la beauté de Dulcinée ; don Quichotte, l'être enchanté, ignominieusement déformé. Mais *quid* des autres ?

Torrente Ballester estime que Sancho *es un trabajador que descubre el juego y se apasiona por él.*¹⁷⁴ C'est aussi un dialecticien redoutable. En approfondissant la notion et les modalités de l'enchantement, Sancho perçoit la nécessité de différencier son regard du regard des autres. N'a-t-il pas déjà individualisé la vérité ?

¹⁷⁰ « Il dit de plus qu'il serait haut de stature, maigre de visage, et qu'au côté droit, sous l'épaule gauche, ou là auprès, il aurait un signe gris, avec certains poils ressemblant à du crin. »

¹⁷¹ Luminaria aux trois faces.

¹⁷² « Selon, dit don Quichotte, la correspondance qu'ont ces signes de la face avec ceux du corps, Dulcinée en doit avoir un autre à la fesse, du côté qu'est celui du visage. Toutefois, pour de tels grains de beauté, les poils que tu viens de dire sont bien grands. »

¹⁷³ « Tais-toi Sancho, dit don Quichotte d'une voix assez ferme ; tais-toi dis-je, ne prophète pas de blasphèmes contre cette dame enchantée. »

¹⁷⁴ « est un travailleur qui découvre puis se passionne pour le jeu. » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 60).

Serais-je le seul à pouvoir apprécier la beauté de Dulcinée, s'interroge Sancho ? Dans ce cas, comment la reconnaîtra ce pauvre géant ou le misérable chevalier que vous, don Quichotte, aurez vaincu et enjoint d'aller se présenter devant la belle ? Tous deux erront comme des *bausanés* (benêts) et autres fantômes, sans savoir où donner de la tête.

Remis de son « émotion », don Quichotte apprécie l'hypothèse et propose de retenir l'expérience à venir : nous enverrons le premier d'entre ceux que j'aurai vaincu se présenter devant Dulcinée ; de retour, il nous tiendra dûment informés de sa propre vision. (On rappellera au passage que peu après, Sansón Carrasco ne tiendra pas la promesse qu'il a faite de se rendre devant Dulcinée et lui rendre compte de la victoire du chevalier).

Sancho poursuit son raisonnement : *Si es que ella a sólo vuestra merced se encubre, la desgracia más será de vuestra merced que suya ; pero como la señora Dulcinea tenga salud y contento, nosotros por acá nos avendremos y lo pasaremos lo mejor que pudiéramos, buscando nuevas aventuras y dejando al tiempo que haga de las suyas ; que es el mejor médico destas y de otras enfermedades.*¹⁷⁵

Observons le pluriel d'égalité *nos*, émanant d'un homme conforté par le succès de son entreprise. Car la maladie de don Quichotte n'est pas la pire. Et Sancho n'est pas moins bon médecin que le temps : il clôt le débat et annonce la fin du roman. L'élève n'est-il pas sur la voie d'être un maître ?

Ainsi, à défaut de sublimation et à supposer qu'il en ait jamais eu besoin, don Quichotte pourrait-il se trouver quelque apaisement à l'idée que Dulcinée vit heureuse parce que belle aux yeux de tous, et qu'il est, lui, le seul à se voir privé de ce droit ? Peut-on concevoir un don aussi total ? Etrange inversion : l'amoureux transi ne trouve-t-il pas toujours sa belle plus belle que tout un chacun ?

Avançons quelque peu. Le chevalier du Bosque, qui n'est pas encore celui des Espejos, est venu dans la nuit à la rencontre de don Quichotte (*DQ* II, 12). Tous deux évoquent bientôt les dames qu'ils honorent. Soudain et sans qu'il y soit le moins du monde invité, Sancho offre son opinion sur la personnalité de Dulcinée : *es mi señora, como una borrega mansa ; es más blanda que una manteca.*¹⁷⁶

Est-il possible qu'Unamuno n'ait pas visualisé la nature et plus encore le ton de cette affirmation ? *Es para darle de bofetadas a Sancho*, pourrait dire à nouveau Torrente Ballester.

¹⁷⁵ « Et, si tant est que sa beauté ne soit couverte qu'à vos yeux, la disgrâce en sera plutôt vôtre que sienne. Mais, pourvu que la dame Dulcinée soit en joie et bonne santé, nous irons le grand chemin et vivrons le mieux que pourrons, cherchant nos aventures et laissant au temps faire les siennes, puisqu'il est le meilleur médecin de ces maladies et de plus grandes encore. »

¹⁷⁶ « madame ressemble à une douce ânesse, et elle plus douce que du beurre. » Pourquoi avoir transformé l'agnelle en ânesse et la tendresse en douceur ?

Et comment le même Unamuno n'a-t-il pas constaté le silence assourdissant de don Quichotte ? Les deux joueurs d'échecs sont pleinement maîtres de leur jeu. Sansón sait ne pas se laisser distraire par l'incursion roublarde de l'écuyer au regard de la mission qu'il s'est fixé. Don Quichotte reste impassible aux propos impudiques de Sancho ; et ce, pour deux raisons, nous semble-t-il : la première, déjà évoquée, consiste à préserver le jeu que Sancho déploie de bon cœur depuis qu'il a été mandaté « auprès » de Dulcinée (*DQ I*, 31) ; et quant à la seconde, la réalité palpable d'un *borrega mansa* et d'une *manteca blanda* se trouve à cent lieues de l'univers conceptuel du chevalier ; ces propos ne peuvent que le laisser indifférent.

Resté ainsi silencieux, don Quichotte a peut-être offert à ses interlocuteurs le visage étonné, sinon amusé, par l'image proposée par Sancho, aussi éloignée de la perfection chevaleresque que de la campagnarde *más ligera que un alcotán*¹⁷⁷ (*DQ II*, 10), que Sancho présentera à nouveau au duc (*DQ II*, 31).

Les deux chevaliers vont donc s'affronter *al romper el día*. *Don Quijote miró a su contenedor y hallóle ya puesta y calada la celada, de modo que no le pudo ver el rostro, pero notó que era hombre membrudo y no muy alto de cuerpo*.¹⁷⁸ (*DQ II*, 14).

Et voici qu'une pâle lumière, celle d'une aube encore lunaire et déjà un peu solaire, vient à se refléter au travers des feuillages sur les innombrables petits miroirs qui ornent avec élégance le somptueux vêtement du Caballero del Bosque, devenu, dans l'instant qui suit, le Caballero de los Espejos. Car don Quichotte a tout compris, avant même d'avoir découvert son visage. *Todo lo miró y todo lo notó*¹⁷⁹ : son adversaire n'est autre que son voisin.

Foin des miroirs et des mirages : je suis le maître de mes illusions, pourrait-il nous dire. Admirons l'adresse du narrateur qui se substitue à l'acteur silencieux en voilant sa capacité cognitive et se révèle, dans le cas présent, honnête à l'égard du lecteur.

Que penser du récit de la Cueva de Montesinos ? On est en droit, tout d'abord, de s'étonner de la façon dont Sancho perçoit au seul premier degré le récit des événements que livre don Quichotte au sortir de la caverne, alors qu'il y a peu, lui, Sancho, a été l'auteur de l'*achaque* de Dulcinée. En outre, la brutalité des propos qu'il tient au chevalier engage le narrateur à rapporter les sentiments du *primo* (cousin) (*DQ II*, 24) : *Espantóse el primo así del atrevimiento de Sancho Panza como de la paciencia de su amo*.¹⁸⁰ La patience de celui qui privilégie le jeu.

¹⁷⁷ « notre maîtresse saute mieux qu'un daim ! »

¹⁷⁸ « Au lever du jour » ; « Don Quichotte jeta aussi les yeux sur son adversaire, et vit qu'il avait le casque en tête, de sorte qu'il ne put lui voir le visage. Toutefois il remarqua que c'était un homme bien membré et de petite taille. » Ce détail est déjà mentionné en *DQ II*, 13 (no muy grande de cuerpo - « pas de grande taille »)

¹⁷⁹ « Il considéra le tout et en prit bonne note. »

¹⁸⁰ « Le cousin fut tout étonné, tant de l'audace de Sancho Pança que de la patience de son maître. »

L'écuyer est encore loin d'avoir saisi toutes les ressources du jeu que lui propose le chevalier. Et peut-être froissé de voir que son maître lui a rendu la monnaie de sa pièce, Sancho, dépassé par l'adresse de son partenaire, n'a rien trouvé de mieux que de recourir à la négation.

Mais, la maturité venant, allant de pair avec l'imagination créative, l'aventure de Clavileño donnera des ailes à notre cavalier, qui, bien qu'en croupe, fera la joie du duc et de la duchesse (*DQ* II, 41), autant qu'il leur damnera le pion et permettra à don Quichotte de proposer la transaction que l'on sait.

Ceux-ci n'ayant pas lu la Seconde partie du roman, don Quichotte se doit d'informer ses hôtes de l'enchantement de son égérie (*DQ* II, 31) qui se trouve *vuelta en la más fea labradora que imaginarse puede*.¹⁸¹

Sancho intervient alors à deux reprises. À son initiative d'abord, puisque depuis le début de son second périple, rien ne l'arrête au regard des préséances : *No sé - dijo Sancho Panza - : a mí me parece la más hermosa creatura del mundo ; a lo menos en la ligereza y en el brinco bien sé yo que no dará ella la ventaja a un volteador*.¹⁸²

La neutralité : *no sé*. La vérité : *La ligereza y el brinco*. Or, le duc l'interroge, soucieux de confronter deux témoignages :

– ¿ *Habéisla visto vos encantada, Sancho ?*

– *Y ¿ Cómo si la he visto ! (...) Pues ¿ Quién diablos sino yo fue el primero que cayó en el achaque del encantorio ? ; Tan encantada está como mi padre !*¹⁸³

La première formulation exclamative semble affirmative, puisqu'il donne raison au duc, mais se voit aussitôt privée de la clef de l'enchantement, lequel n'est pas mentionné. Donc, coup nul.

L'enthousiasme initial annonce l'autosatisfaction justifiée d'avoir été l'inventeur *del achaque del encantorio*. Mais veut-il dire qu'il a seulement vu le défaut de beauté mis en œuvre par les enchanteurs, ou prétend-t-il être l'auteur du subterfuge de l'enchantement ? *Caer* est-ce voir ou découvrir ce que l'on a mis au jour ? La formulation préserve le doute et souligne l'habileté et la modestie de l'écuyer.

Aline Schulmann englobe *achaque* dans la formulation suivante : « Mais qui diable, si ce n'est moi, a été le premier à découvrir ce que les enchanteurs avaient machiné ? » La traductrice a su préserver l'option : trouver soi-même ou révéler l'invention d'autrui. Sancho ne serait-il qu'un témoin ou doit-on douter du talent des enchanteurs ?

¹⁸¹ « elle est enchantée et changée en la plus laide paysanne qui se puisse imaginer. »

¹⁸² « Je ne sais, dit Sancho, mais je la trouve la plus belle créature du monde, ou pour le moins la plus leste, et je sais bien que pour sauter, elle n'en doit rien à un voltigeur. »

¹⁸³ « Comment ! Si je l'ai vue ? répondit Sancho, et qui diable fut donc celui, si ce n'est moi, qui donna le premier dans cette affaire enchantoire ? Elle est tout aussi enchantée que mon père ! »

Enfin sur le mode à nouveau exclamatoire, les derniers mots de Sancho semblent écarter le doute. Qui peut affirmer en effet que le père de Sancho *no esté en su ser* (ne soit en son être) ? À moins que son auditoire ne retienne l'ironie, la moquerie et le goût du paradoxe.

Enfin on pourra rapprocher ces propos de ceux que tient Sancho lorsqu'il s'efforce, de retour au village (*DQ I*, 47), de convaincre don Quichotte que son enfermement n'est pas le fruit des enchanteurs, mais bien celui de la collusion des malicieux. Le cri du cœur ne souffre aucun doute : *Así va encantado mi señor don Quijote como mi madre.*¹⁸⁴

Le duc a-t-il pu tirer quelque certitude de cette flambée sonore ? Bien malin qui pourra le dire. Même si la duchesse cherchera à lui faire croire, par jeu, la réalité de Dulcinée. Mais le duc et la duchesse vont tirer parti de l'*encantorio*.

Or, pour que l'écuyer et le mage Merlin puissent entrer en jeu, il faut d'abord convaincre Sancho de la réalité de la transformation de Dulcinée. Cette stratégie va être particulièrement difficile à mettre en œuvre, parce que le défenseur de l'*achaque* est solidement retranché dans sa conviction (*DQ II*, 33) : *lo del encanto de mi señora Dulcinea, que he dado a entender que está encantada, no siendo más verdad que por los cerros de Ubeda.*¹⁸⁵

La mission auprès de Sancho sera confiée à la duchesse. Un choix on ne peut plus heureux.

En effet, dès sa rencontre avec l'intéressé, on le sait, la duchesse a été littéralement conquise par la personnalité de l'écuyer, tandis que ce dernier s'estime particulièrement honoré de se trouver, à tout instant, placé à ses côtés ; Aldonza Lorenzo s'était retrouvée à son niveau ; Sancho va se coltiner aux côtés de la duchesse. Encore ce dernier verbe est-il à proscrire pour décrire ces rapports humains ; car hier probablement et aujourd'hui encore, les rapports qu'entretiennent en Espagne, et peut-être plus encore en Aragon, les personnes n'appartenant pas à la même classe sociale, sont, le plus souvent à mon avis, des rapports simples sans condescendance ni obséquiosité, alors même que les protagonistes savent d'entrée de jeu que leurs rangs sociaux ne sauraient être confondus.

Et ce choix paraît d'autant plus judicieux, que la duchesse, comme Dorotea, est douée d'une faculté d'empathie qui lui ouvre tous les cœurs. Ainsi Teresa Panza, ayant reçu la lettre de la duchesse (*DQ II*, 50), s'écriera *Ay, y ¡ qué buena y qué llana y qué humilde señora !*, avant de conclure *Sepan vuestras mercedes que las señoras de Aragón, aunque son tan principales, no son tan puntuosas y levantadas como las señoras castellanas.*¹⁸⁶

¹⁸⁴ « monseigneur don Quichotte est autant enchanté comme ma mère »

¹⁸⁵ « l'histoire de l'enchantement de madame Dulcinée, ce qui n'est pas plus vrai que si je lui contais mes courses par les montagnes d'Ubeda. »

¹⁸⁶ « Ah ! quelle bonne, quelle franche, et quelle humble dame ! » ; « C'est pourquoi il faut que vous sachiez que les dames d'Aragon, encore qu'elles soient de grande qualité, n'y regardent pas

Voilà qui ne saurait déplaire à notre écuyer, lequel supporte mal toute forme d'affectation. On en a un exemple dans la réponse que donne Sancho à la demande que formule la *dueña dolorida* (DQ II, 38) à l'intention de l'*acendradísimo don Quijote de la Manchísima, y su escuridísimo Panza*.

– *Panza - (...) -, aquí está ; y el don Quijotísimo asimismo.*¹⁸⁷

La duchesse est habile. Il y a peu, on l'a vu, elle a bouté le chevalier dans ses retranchements en lui déclarant que Dulcinée n'était finalement que la création de son esprit (DQ II, 32). Or, avec Sancho, qui accepte de renoncer à sa sieste de quatre ou cinq heures, la duchesse, qui doit craindre le bon sens de l'écuyer, va choisir de développer une argumentation toute différente et basée sur le principe d'autorité (DQ II, 33).

Après avoir fait savoir à Sancho qu'il était aussi fou que son maître, puisqu'il acceptait d'être à son service, ce que l'écuyer accepte sans la moindre hésitation, la duchesse va lui déclarer son fait en trois temps. Elle nous dit :

*Tengo por cosa cierta y más que averiguada que aquella imaginación que Sancho tuvo de burlar a su señor, y darle a entender que la labradora era Dulcinea y que su señor no la conocía, debía de ser por estar encantada, toda fue invención de alguno de los encantadores que al señor don Quijote persiguen.*¹⁸⁸

Voilà donc Sancho privé de son talent d'inventeur. Et voici le second temps.

*Porque real y verdaderamente yo sé de buena parte que la villana que dió el brinco sobre la pollina era y es Dulcinea del Toboso.*¹⁸⁹

D'où la conséquence : *y que el buen Sancho, pensando ser el engañador, es el engañado.* Et cette vérité doit figurer au rang des questions de foi puisque *no hay poner más duda en esta verdad que en las cosas que nunca vimos.*¹⁹⁰

La duchesse s'approche dangereusement des questions de la foi. La magie ne saurait en faire partie. On pourra s'étonner également qu'elle juge nécessaire d'avoir recours à la hiérarchie des enchanteurs, pour pouvoir placer ceux qui sont au service de leur maison à un rang supérieur à ceux qui entourent don Quichotte : du fait de leur honnêteté, les leurs agissent au château *sin enredos ni máquinas.*¹⁹¹

d'aussi près, ni ne sont aussi orgueilleuses que les dames de Castille ; elles traitent les gens avec plus de simplicité. »

¹⁸⁷ « le purissime chevalier don Quichotte de la Manchissime, et son écuyerissime Pança. »

¹⁸⁸ « je tiens pour chose certaine et plus qu'avérée que cette idée que Sancho eut de tromper son maître et de lui donner à entendre que la paysanne était Dulcinée, et que, si son maître ne la reconnaissait pas, ce devait être parce qu'elle était enchantée, tout cela ce fut une invention de quelqu'un des enchanteurs qui persécutent le seigneur don Quichotte. »

¹⁸⁹ « parce que, en toute vérité, je sais de bonne part que la villageaise qui fit un si beau saut sur l'ânesse était Dulcinée du Toboso »

¹⁹⁰ « et que le bon Sancho, qui croit être le trompeur, est le trompé » ; « il n'y a non plus à douter de cette vérité que des choses que nous n'avons jamais vues. »

¹⁹¹ « purement, simplement et sans aucun artifice. »

La haute noblesse est donc mieux lotie que la petite noblesse. Et dans un dernier temps, la duchesse enfonce le clou :

*Créame Sancho, que la villana brincadora era y es Dulcinea del Toboso, que está encantada como la madre que la parió ; y cuando menos nos pensemos, la habemos de ver en su propia figura, y entonces saldrá Sancho del engaño en que vive.*¹⁹²

Ainsi, Sancho se trouve confronté au tribunal de l’Autorité. L’homme du concret, l’homme de la vérité trouvera-t-il une issue ? Mis en examen, Sancho, comme la duchesse, va dérouler sa plaidoirie en trois temps, le rythme du dialecticien.

Bien puede ser todo esto, consent-il de bon gré, pour apaiser son adversaire d’entrée de jeu,¹⁹³ comme il le fera un peu plus loin – eso digo yo – en approuvant le témoignage de la duchesse sur le comportement des enchanteurs. Mais, et c’est là l’essentiel, Sancho ajoute :

*Y agora quiero creer lo que mi amo cuenta de lo que vio en la cueva de Montesinos, donde dice que vio a la señora Dulcinea del Toboso en el mismo traje y hábito que yo dije que la había visto cuando la encanté por sólo mi gusto.*¹⁹⁴

Agora, en cet instant. J’ajouterai, en cet instant seulement, car la vérité ne peut-elle changer dans le temps ?

Second point, *quiero creer* et non pas *creo*. Car, en cet instant, je veux bien croire – puisque vous me le demandez –, quand bien même je serais le seul auteur du subterfuge. Sancho n’en démords pas.

Troisième affirmation, Sancho croit ce qu’a raconté don Quichotte au fond de la grotte ; l’écuyer se range aux côtés de son maître. Or, le chevalier l’a vue telle que l’écuyer l’a vue au sortir du Toboso. Où est donc la contestation ?

*No por esto será bien que vuestra merced me tenga por malévolo pues no está obligado un porro como yo a taladrar los pensamientos y malicias de los pésimos encantadores ; yo fingí aquello por escaparme de la riñas de mi señor don Quijote, y no con intención de ofenderle ; y si ha salido al revés, Dios está en el cielo, que juzga los corazones.*¹⁹⁵

¹⁹² « Oui, Sancho peut m’en croire, cette paysanne sauteuse était et est Dulcinée du Toboso, enchantée comme la mère qui l’enfanta. Lorsque moins nous y penserons, nous la verrons en sa propre figure ; et à ce moment-là Sancho sortira de l’erreur où il vit. »

¹⁹³ « C’est possible »

¹⁹⁴ « Et je crois maintenant ce que mon maître raconte avoir vu dans la caverne de Montésinos. Il y vit, ce dit-il, Madame Dulcinée du Toboso avec le même équipage et habit que je dis l’avoir vue, quand je l’enchantai rien que pour mon plaisir. »

¹⁹⁵ « Néanmoins, Madame, il ne serait pas bon que pour ce sujet votre bonté m’estimât malicieux, puisqu’un butor comme moi n’est pas obligé de pénétrer les pensées et les malices des pires enchanteurs. J’inventai cette bourde, pour échapper aux importunités de mon seigneur don

Voici les causes de l'acte, voici l'aveu : j'ai fait semblant.

Deuxième temps : que m'importe à moi Dulcinée ?

*Que mi señora Dulcinea del Toboso esté encantada, su daño ; que no me tengo de tomar yo, con los enemigos de mi amo, (...) la que vi fue una labradora, y por labradora la tuve, y por tal la juzgué ; y si aquella era Dulcinea, no ha de estar a mi cuenta, ni a correr por mí, o sobre ello, morena (...) así no hay para que nadie se tome conmigo, pues tengo buena fama.*¹⁹⁶

En bref, je n'ai vu qu'une paysanne, et merci de bien vouloir me laisser en dehors de cette affaire. La duchesse lui donne raison.

Sancho poursuit, *En verdad, señora, (...) que en mi vida he bebido malicia (...) bebo cuando tengo gana (...) y cuando me lo dan, por no parecer o melindroso o malcriado ; que a un brindis de una amigo, ¿ qué corazón ha de haber tan de mármol, que no haga la razón ?* Mais il conclut, *Pero cuando las calzo, no las ensucio.*¹⁹⁷

Le tour est joué : vous avez souhaité que je croie en la vérité de Dulcinée enchantée. N'ayez crainte, laisse entendre Sancho, je viens de vous dire que je vous donne mon accord pour faire croire que je crois. Mais je tairai que personne ne me fera croire que mes sens m'ont trompé.

Sancho aurait pu se dire en secret ; *A mí nadie me empreña !* Et son succès est d'autant plus complet que la duchesse est dès lors parfaitement convaincue de l'avoir dupé en lui faisant croire à la réalité de l'*encantorio*, dont, de surcroît il n'a pas été l'auteur.

Ajoutons que le narrateur se fait son allié, lorsqu'à l'annonce de l'arrivée de Montesinos, il rapporte, *Renovóse la admiración en todos especialmente en Sancho y en don Quijote : en Sancho, en ver que, a despecho de la verdad, querían que estuviere encantada Dulcinea ; en don Quijote, por no poder asegurarse si era verdad o no lo que había pasado en la cueva de Montesinos (DQ II, 34).*¹⁹⁸

Quichotte, et non dans l'intention de l'offenser, et si le contraire en est résulté, Dieu est au ciel, qui juge les cœurs. »

¹⁹⁶ « que si madame Dulcinée du Toboso est enchantée, à son dam ! (...) Supposons vrai que celle que je vis était une paysanne, et pour paysanne je la pris, et pour telle je la jugeai. Si c'était là Dulcinée, cela ne doit point entrer à mon compte, ni m'être reproché, ou sinon au diable ! (...) C'est pourquoi nul ne s'en doit prendre à moi, puisque je suis homme de bonne renommée. »

¹⁹⁷ « En vérité, madame, (...) je n'ai bu par malice de tout le cours de ma vie (...) il pourrait que ce fût par soif (...) et lorsqu'on me l'offre, afin de ne point faire le dédaigneux ou le mal élevé : car lorsqu'il est question de répondre à la santé d'un ami, y a-t-il un cœur de marbre assez dur pour ne pas lui faire raison ? » ; « quoique je chausse ce qu'on m'offre, je ne le gâte pas pour autant. »

¹⁹⁸ « Chacun fut plus étonné qu'auparavant, et principalement Sancho et don Quichotte : Sancho, à voir qu'en dépit de la vérité on voulait que Dulcinée fut enchantée, et don Quichotte, pour ne se pouvoir bien assurer si ce qui s'était passé en la caverne de Montésinos était ou non la vérité. »

La *verdad* est deux fois mentionnée – *verdad* du réel et *verdad* du rêve – pour être deux fois mise en cause. D’où il découle, estime Sancho, que personne n’a lieu de se croire en droit de toucher à ma liberté de penser. Son voisin et ami Ricote illustre bien cette pensée lorsqu’il précise, au sujet des citoyens d’Allemagne parmi lesquels il a vécu, que *cada uno vive como quiere, porque en la mayor parte della, se vive con libertad de conciencia*. (DQ II, 54).¹⁹⁹

Revenons à l’enchantement de Dulcinée et aux coups de fouet nécessaires à son désenchantement. La pensée de l’écuyer est claire à ce sujet

Si va a decir verdad, yo no me puedo persuadir que los azotes de mis posaderas tengan que ver con los desencantos de los encantados, que es como si dijésemos : si os duele la cabeza, unteos las rodillas. (DQ II, 67).²⁰⁰

Le bon sens lui fait suivre la même voie lorsqu’il s’agit de redonner vie à Altisidora.

*¡ Cuerpo de mí ! ¿ Qué tiene que ver manosearme el rostro con la resurrección desta doncella ?*²⁰¹

Toutefois, au terme de ces protestations sonores, la bienveillance naturelle de l’écuyer l’entraîne à consentir aux quelques misères qui lui sont promises, aux mains de duègues maudites.

Ya estaban las dueñas cerca de Sancho, cuando él, más blando y más persuadido, poniéndose bien en la silla, dio rostro y barba a la primera, la cual la hizo una mamona muy bien sellada (DQ II, 69).²⁰²

Il en avait été de même lorsque Sancho avait consenti, après bien des prières, à se donner les 3300 coups de fouet nécessaires au désenchantement de Dulcinée (DQ II, 35), de même qu’il avait finalement accepté de s’élever à cheval en compagnie de don Quichotte sur le solide Clavileño, jusqu’à hauteur de la *alteza y sublimidad* des cieux (DQ II, 41).²⁰³

Juan Carlos Rodriguez interprète différemment l’attitude de Sancho. Pour lui, le duc et la duchesse sont les représentants d’une féodalité aux motivations politiques dominatrices auxquelles se soumet bien volontiers Sancho [J.C. RODRIGUEZ, *El escritor que compró su propio libro. Para leer al Quijote*, p. 334 et suivantes].

¹⁹⁹ « chacun y vit comme bon lui semble, parce qu’en la plupart des provinces d’Allemagne toute liberté de conscience est permise. »

²⁰⁰ « s’il faut dire la vérité, je ne me puis persuader que les coups infligés à mes fesses aient rien à voir avec les enchantements des enchantés. C’est comme si nous disions : si vous avez mal à la tête, frottez-vous les genoux. »

²⁰¹ « Tête-bleue ! Et qu’ont à voir mes nasardes avec la résurrection de cette damoiselle ? »

²⁰² « Déjà les duègues étaient autour de Sancho, lorsque lui, plus doux et plus traitable, se remettant en sa chaire, tendit le visage et la barbe à la première, laquelle lui donna une nasarde bien serrée et après, lui fit une grande révérence. »

²⁰³ « la hauteur du chemin » me semble une pauvre traduction. Je suggérerais « l’élévation et la sublimité de la traversée ».

Cette acceptation des demandes qui lui sont formulées avec gentillesse, n'est pas faiblesse, car Sancho sait se faire respecter. Il l'a fait savoir, en son temps, au barbier, qui se moquait de la crédulité de l'écuyer concernant le projet de sa *ínsula*, alors envolé avec la disparition de la princesse Micomicona (*DQ* I, 47). Les propos vulgaires et malséants du barbier avaient heurté l'honneur de Sancho, dont la réponse avait jailli en clair :

*Yo no estoy preñado de nadie (...) ni soy hombre que me dejaría empreñar del Rey que fuese, y aunque pobre, soy cristiano viejo (...) Vuestra merced mire cómo habla, señor barbero ; que no es todo hacer barbas, y algo va de Pedro a Pedro.*²⁰⁴

Respect de soi et bienveillance pour autrui, prudence et circonspection. Cet heureux mélange le conduit à ne pas se mêler de ce qui pourrait le contraindre à dépasser d'une juste mesure d'opportunité. Dans cette perspective, on comprend que Sancho n'ait pas eu la moindre envie de se retrouver impliqué dans le problème que représente Dulcinée.

Cette même distance, prudemment calculée, dont l'écuyer s'entoure au bénéfice de sa propre sécurité, s'applique lors de deux rencontres avec Ricote, son voisin et ami.

Comme on le sait, ce dernier lui propose de partir avec lui à la recherche du trésor qu'il a laissé enfoui en lieu sûr. Sancho refuse tout net, *por parecerme haría traición a mi Rey en dar favor a sus enemigos.*²⁰⁵ (*DQ* II, 54)

De retour à Barcelone, Ricote retrouve sa fille Ana Félix, à bord du navire de retour de Berbérie, qu'ont arraisonné les autorités (*DQ* II, 63). Sancho témoigne :

*Bien conozco a Ricote, (...) y sé que es verdad lo que dice en cuanto a ser Ana Félix su hija ; que en esotras zarandajas de ir y venir, tener buena o mala intención, no me entremeto.*²⁰⁶

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Mais celle de Dulcinée est, à ses yeux, incontournable, d'autant plus qu'avec don Quichotte, Sancho n'est que vérité. Sancho écoute donc le récit que fait le chevalier de la visite chez Montesinos et de sa rencontre avec les trois paysannes, *cuando conocí ser una la sin par Dulcinea del Toboso.*²⁰⁷ (*DQ* II, 23)

²⁰⁴ « Je ne suis gros de personne (...) ni ne suis homme à me laisser engrosser quand ce serait du roi même , et, encore que je sois pauvre, je suis vieux chrétien (...) Que Votre Grâce regarde comment elle parle, Monsieur le Barbier : car ce n'est pas tout que de tondre les barbes, et il y a quelque différence de Pierre à Paul. »

²⁰⁵ « il me semble que je trahirais mon roi en favorisant ses ennemis »

²⁰⁶ « Je connais bien Ricote (...) et sais que ce qu'il dit est véritable, quand il assure qu'Anna-Félix est sa fille ; pour ce qui est de toutes ces circonstances, ces allées et venues, de cette bonne ou mauvaise intention, je ne m'en mêle pas. »

²⁰⁷ « lorsque je reconnus que l'une d'elles était la sans-pareille Dulcinée du Toboso. »

Mais, *cuando Sancho Panza oyó decir esto a su amo, pensó perder el juicio, o morirse de risa ; que como él sabía la verdad del fingido encanto de Dulcinea de quien él había sido el encantador y levantador de tal testimonio, acabo de conocer indubitadamente que su señor estaba fuera de juicio y loco de todo punto.*²⁰⁸ Car, pour lui, le doute n'est pas possible : Dulcinée est une paysanne en tous points.

Mais celui qui a créé la belle pour les besoins de sa renommée a-t-il jamais renoncé au miracle qui aurait pu être accordé au chevalier ? Malgré tous les efforts déployés par Sancho pour ramener son maître à la réalité, lorsque la hase vient de se réfugier auprès d'eux, le cœur de don Quichotte se contracte encore d'angoisse et de douleur en s'attribuant le noir présage de l'enfance innocente. *No te cances, Periquillo, que no la has de ver en todos los días de tu vida.*²⁰⁹ (DQ II, 73)

IV. DES INTÉRÊTS FINANCIERS

A merced o a salario. Zuecos o chapines.

Dès son départ, Sancho montre qu'il a les pieds sur terre, en rappelant succinctement au chevalier :

*Mire vuestra merced, señor caballero andante, que no se le olvide lo que de la ínsula me tiene prometido; que yo la sabre gobernar, por grande que sea.*²¹⁰ (DQ I, 7)

Sancho le fera plus d'une fois. Son sens des affaires le conduit à ne négliger aucune des opportunités qui s'offrent à lui. Ainsi, même si Sancho doute de la rationalité de son maître au regard de sa quête chevaleresque, il sait mettre soigneusement de côté l'intérêt concret, pratique, pragmatique de la *ínsula* ; car si ce site, plus mythique qu'insulaire ou continental, comme la *ínsula firme* de l'écuyer d'Amadis, lui a peut-être paru au départ plus ou moins crédible, Sancho ne le perdra jamais de vue, et le jour venu, pourra dire au duc :

*Esto no es por codicia que yo tenga de salir de mis casillas ni de levantarme a mayores, sino por el deseo que tengo de probar a que sabe el ser gobernador.*²¹¹ (DQ II, 42)

²⁰⁸ « Lorsque Sancho ouït dire cela à son maître, il pensa perdre le jugement ou mourir de rire. Car lui, qui savait la vérité du faux enchantement de Dulcinée et qui en avait été l'enchanteur et en avait rendu témoignage, acheva de connaître indubitablement que son maître était hors de sens et tout à fait fou. »

²⁰⁹ « Periquillo, ne te mets pas en nage, tu ne la reverras pas de toute ta vie. »

²¹⁰ « Votre Grâce, seigneur chevalier errant, prenne garde à ne pas oublier ce qu'elle m'a promis touchant l'île, car je la saurai bien gouverner, quelque grande qu'elle soit. »

²¹¹ « et ce n'est pas par convoitise de sortir de ma cabane, ni de m'élever plus haut, mais pour le désir de savoir le goût du gouvernement. »

Une sensibilité marxiste pourra découvrir dans cette attitude un désir de revanche, de *desquite*, de la part d'un représentant du prolétariat campagnard ; sans écarter ce motif, nous préférons rattacher la motivation de Sancho à son goût de l'aventure, de la recherche et de la découverte ; de la capacité qu'il a, nous dirions aujourd'hui, à découvrir ses aptitudes encore cachées, du besoin légitime et hautement humain qu'il a de se réaliser pleinement.

Peu après que le Biscayen ait blessé douloureusement le chevalier à l'oreille, ce dernier révèle à Sancho l'efficacité du baume de Fierabras dont il possède la recette. Don Quichotte ajoute que ce baume fait merveille dans les circonstances les plus dramatiques : celui par exemple, d'un corps tranché en deux parties, qu'il suffit de recoller soigneusement ensemble *bonitamente* (joliment), en faisant usage du baume. Il précise que le coût de fabrication n'en est pas élevé. Enthousiasmé derechef par l'appât du gain, Sancho, souhaite l'acquérir, et bon prince, offre en contrepartie à don Quichotte de renoncer à la promesse de la *ínsula* (*DQ* I, 10).

La princesse Micomicona s'est vue dépouillée de son royaume par le géant Pandafilando de la Fosca Vista (*DQ* I, 30). Le royaume se trouve aux alentours de la grande lagune Meótides, ou mer d'Azof (*DQ* I, 29). Le curé estime qu'il faut neuf ans pour rejoindre les lieux ; pleine de bon sens, Dorotea réduit ce délai à hauteur de deux années.

*Sólo le daba pesadumbre (a Sancho) el pensar que aquel reino era en tierra de negros y que la gente que por sus vasallos le diesen habían de ser todos negros.*²¹²

Mais Sancho réfléchit : *¿ Qué se me da a mí que mis vasallos sean negros ? ¿ Habrá más que cargar con ellos y traerlos a España, donde los podré vender, adonde me los pagaran de contado, de cuyo dinero podré comprar algún título o algún oficio con que vivir descansado todos los días de mi vida ? ¿ (...) y que, por negros que sean, los he de volver blancos o amarillos ! ¿ Llegaos, que me mamo el dedo !*²¹³

L'idée tient au cœur de Sancho au point qu'il revient à nouveau, en souhaitant que le royaume évoqué soit proche de la mer : dès lors que ce dernier ne lui conviendrait pas, il n'en déplacerait pas moins ses vassaux noirs pour les convertir en or (*DQ* I, 31).

Nul ne met en doute la générosité de don Quichotte et le souhait formulé maintes fois de favoriser son écuyer. De retour en son village, sous la surveillance

²¹² « une seule chose le fâchait, qui était que ce royaume était en terre de Nègres, et que les gens qu'on lui donnerait pour ses vassaux devraient être tous noirs »

²¹³ « Que me fait à moi que mes vassaux soient nègres ? Y aura-t-il autre chose à faire que d'en charger des navires et les amener en Espagne où je les pourrai vendre, et là où on me les payera tout comptant, et, de l'argent que j'en tirerai, je pourrai acheter quelque titre ou office, de quoi vivre sans fatigue tout le reste de ma vie ; (...) et quelque noirs qu'ils soient, je les convertirai en blanc ou en jaunes ! Venez tous çà, je me suce le doigt ! »

du curé et du barbier (*DQ I*, 50), don Quichotte rappelle à Sancho, en présence de chanoine qui les accompagne, *querría darle un condado que le tengo muchos días ha prometido, sino que temo que no ha de tener habilidad para gobernar su estado.*²¹⁴

*Trabaje vuestra merced, señor don Quijote, en darme ese condado tan prometido de vuestra merced, como de mí esperado ; que yo le prometo que no me falte a mí habilidad para gobernarle ; y cuando me faltare, yo he oído decir que hay hombres en el mundo que toman en arrendamiento los estados de los señores y les dan un tanto cada año, y ellos se tienen cuidado del gobierno, y el señor se tiene a pierna tendida, gozando de la renta que le dan, sin cuidarse de otra cosa ; y así haré yo, y no repararé en tanto más cuanto, sino que luego me desistiré de todo, y me gozaré mi renta como un duque, y allá se lo hayan.*²¹⁵

Comment résumer de façon plus évocatrice les courants de la pensée sociale et économique de l'époque ? L'attrait de l'économie moderne, le commerce des esclaves, l'enrichissement du campagnard et le souhait d'une ascension sociale apte à le faire vivre de ses rentes sans avoir à travailler. Voilà du pain à moudre pour les *arbitristas* et, parmi eux, Martín Gonzalez de Cellorigo, Pedro de Valencia, Sancho de Moncada, dans cette Espagne qu'inondent à son détriment les métaux précieux venus d'Amérique. Et don Quichotte, fort peu versé en matière d'économie moderne puisque tourné vers le passé, n'aperçoit peut-être pas le rôle utile du Caballero del Verde Gabán, lequel vit sur ses terres, au bénéfice de ses dernières et de son entourage, à l'inverse des courtisans qui, à Valladolid comme à Madrid, s'honorent d'oisiveté et font querelle de préséances.

Les deux hommes se sont enfoncés dans la Sierra Morena (*DQ I*, 23). Sur le chemin, ils découvrent une valise en fort mauvais état, qui contient des effets personnels de qualité et plus de cent écus d'or . Sancho est transporté de joie, car don Quichotte lui en fait cadeau.

*Dio por bien empleados los vuelos de la manta, el vomitar del brebaje, las bendiciones de las estacas, las puñadas del harriero, la falta de las alforjas, el robo del gabán y toda la hambre, sed y cansancio que había pasado en servicio de su buen señor.*²¹⁶

²¹⁴ « je voudrais lui donner un comté que je lui ai promis il y a longtemps, si ce n'était que je crains qu'il ne soit pas assez habile pour gouverner ses terres. »

²¹⁵ « Seigneur don Quichotte, que Votre Grâce travaille seulement à me donner de comté tant promis par vous, comme par moi espéré, et je vous promets qu'il ne me manquera pas d'habileté pour le gouverner, et, quand j'aurais faute, j'ai ouï dit qu'il y a des hommes au monde qui prennent à ferme les terres des seigneurs, et leur en donnent tant par an, et se chargent de les bien gouverner, pendant que le seigneur se paie du bon temps, dépensant la rente qu'on lui fait sans avoir soin d'autre chose ; pour moi, j'en ferai autant, et ne m'arrêterai pas au plus ni moins, mais je me désintéresserai de tout, et jouirai de mes rentes comme un duc, et pour le reste, qu'ils en fassent des choux et des raves. » L'auteur parle d'une república de hombres encantados (*sic*) que viven fuera del orden natural (une république d'hommes enchantés qui vivent hors de l'ordre naturel). (Augustín REDONDO, *op.cit.*, p. 59 et 125). Ce dernier ajoute (p. 80) qu'il s'agit de el apego a la renta, el desapego al trabajo (l'attachement à la rente, la fuite face au travail).

²¹⁶ « il tint pour bien employés les tours de la couverture, le vomissement du breuvage, les bénédictions des pieux, les coups de poing du muletier, la perte du bissac, le larcin de son caban,

Peu de temps après, les deux hommes tombent sur la mule morte dont on apprendra qu'elle appartenait à Cardenio, comme la sacoche précitée.

Pour l'heure, ils n'ont vu qu'un homme hirsute et barbu, à moitié couvert de guenilles et sautant de rocher en rocher. Don Quichotte propose de se porter à sa recherche, puisqu'il doit être le propriétaire de la trouvaille ; mais Sancho s'y oppose et préférerait *poseerlo yo con buena fe (sic) ; hasta que, por otra vía menos curiosa y diligente, pareciera su verdadero señor ; y quizá fuera a tiempo que lo hubiera gastado, y entonces el rey me hacía franco.*²¹⁷

Sancho ne manque pas d'audace. Maurice Molho nous explique que *Sancho entiende - poseer con buena fe - un dinero que no le pertenece, cosa que sólo es posible si no sabe o presume quién sea su dueño. Pero sabiéndolo, como es el caso, no tiene más salida que persuadirse que lo ignora, actitud tan absurda como el niño que se tapa los ojos para abolir el universo circundante.*²¹⁸

Don Quichotte tense le pécheur trop rusé et précise qu'ils sont tous deux dans l'obligation de rendre à son propriétaire ce qui lui appartient. Et Maurice Molho d'ajouter qu'il s'agit du *discurso culpabilizante como conviene a un padre, cuya misión es sacar al hijo de la infancia, edificando en él las instancias represivas.*²¹⁹

Un chevrier qui les a observés de loin, les approche et leur décrit la personnalité du propriétaire, après les avoir assurés qu'il s'était abstenu de toucher au sac, de crainte d'être accusé de vol.

Sans attendre que don Quichotte puisse se manifester, Sancho intervient : *también la hallé yo, y no quise llegar a ella con un tiro de piedra : allí la deje, allí se queda como estaba ; que no quiero perro con cencerro.*²²⁰ (DQ I, 23)

Silence de don Quichotte : mensonge, vol et complicité de vol. Et lorsque Sancho rapporte au curé et au barbier les aventures partagées avec don Quichotte au sein de la Sierra (DQ I, 27) et notamment la rencontre de Cardenio, l'écuyer se

et toute la faim, la soif et la lassitude qu'il avait endurées au service de son bon maître, lui étant avis qu'il était plus que bien payé par le don qui lui avait été fait de la trouvaille. »

²¹⁷ « que je le possédasse de bonne foi, jusqu'à ce que , par une voie moins curieuse et moins diligente, son vrai maître parût, et peut-être que cela arriverait en un temps que je l'aurais dépensé, et lors le roi me tiendrait quitte. »

²¹⁸ « Sancho entend posséder de bonne foi un argent qui ne lui appartient pas, chose qui n'est possible que s'il ignore ou ne peut présumer l'identité exacte de son propriétaire. Or en le sachant, car tel est le cas, il ne peut s'en sortir qu'en se persuadant qu'il l'ignore, attitude aussi absurde que celle de l'enfant qui ferme les yeux pour faire disparaître le monde qui l'entoure. » L'empire de la convoitise et la mauvaise foi font bon ménage. (M. MOLHO, *op.cit.* 2, p. 286).

²¹⁹ « Discours culpabilisant, comme il sied à un père qui a pour mission d'extraire le fils de l'enfance en structurant ses instances répressives. »

²²⁰ « car je l'ai aussi trouvée, mais je n'en ai pas voulu en approcher à un jet de pierre près ; je l'ai laissée là tout comme elle était, car je ne veux pas de chien qui ait de sonnette au cou. »

garde bien de mentionner *el hallazgo de la maleta y de cuanto en ella venía ; que maguer que tonto, era un poco codicioso el mancebo.*²²¹

Infractions d'autant plus graves au plan moral, que le chevrier va confirmer la qualité du détenteur, et que Sancho et don Quichotte vont, peu de temps après, faire la connaissance de Cardenio et vivent à ses côtés pendant un long moment. Étonnant laxisme de la part du chevalier au regard des préceptes de la chevalerie et des propos qu'il a tenus peu avant. Faut-il y voir de sa part le refus de tout contact avec l'argent ? Le désir de ne pas s'immiscer dans les affaires de son écuyer ? La décision réfléchie d'accorder au démuné le bénéfice d'un butin de guerre abandonné par son détenteur ?

Toujours est-il que la découverte du *talego lleno de doblones*²²² va laisser des traces profondes dans l'esprit de Sancho. Il s'en confesse à Teresa en lui annonçant son intention de repartir avec le chevalier (*DQ II, 5*). Ainsi également, lorsqu'il devise dans la nuit avec l'écuyer du chevalier *de los Espejos* (*DQ II, 13*), la conversation va tomber sur l'épouse et les enfants de Sancho. Son absence du domicile familial pour cause de convoitise le taraude, au point qu'il s'en confesse comme suit :

*y para volverlos a ver ruego a Dios me saque de pecado mortal, que lo mismo será si me saca deste peligroso oficio de escudero, en el cual he incurrido segunda vez, cebado y engañado de una bolsa con cien ducados que me hallé un día en el corazón de la Sierra Morena, y el diablo me pone ante los ojos aquí, allí, acá no, sino acullá, un talego de doblones que me parece que a cada paso le toco con la mano.*²²³

Argent et pouvoir motivent alors notre écuyer. Ne dira-t-il pas plus tard que *el mejor cimiento y zanja del mundo es el dinero.*²²⁴ (*DQ II, 20*)

Et l'homme du peuple confronté aux nouvelles données économiques enfonce le clou au soir des noces de Camacho : la richesse n'est-elle pas la cousine de l'abondance alimentaire ?

*Bien sé que nunca de las ollas de Basilio sacaré tan elegante espuma como esta que he sacado de las de Camacho.*²²⁵

Et pour mieux se faire entendre, il ajoute. *¡ A la barba de la habilidades de Basilio ! ; que tanto vales cuanto tienes, y tanto tienes cuanto vales. Dos linajes*

²²¹ « la trouvaille de la malette et de ce qui était dedans ; car, bien que lourdaud, il était un peu avare le jeune homme. »

²²² La malette aux doublons.

²²³ « Mais, pour les revoir et retourner à mon village, Dieu me tire de péché mortel, et ce sera la même chose que me tirer de ce dangeureux métier d'écuyer, où je suis tombé pour la seconde fois, alléché par l'amorce d'une bourse de cent ducats, que j'ai trouvée au cœur de la Sierra Morena ! Depuis, le diable me met toujours devant les yeux, tantôt ici, tantôt là, un sac plein de pistoles, et il me semble, à chaque pas, le toucher de la main »

²²⁴ « le meilleur fondement du monde est l'argent. » Le mot « tranchée » n'a pas été traduit.

²²⁵ « Tant il y a que je ne tirerai jamais des marmites de Basile une aussi bonne écume que celle que j'ai tirée de celles de Gamache. »

*solos hay en el mundo, como decía una abuela mía, que es el tener y el no tener.*²²⁶

Dès lors, en effet, que la *ínsula* promise au départ se fait attendre, Sancho, une fois encore, veille sur ses intérêts. Au matin de la nuit d'épouvante passée auprès des *batanes* (DQ I, 20), Sancho se permet de rafraîchir la mémoire de son maître :

– *querría yo saber (por si acaso no llegase el tiempo de las mercedes, y fuere necesario acudir al de los salarios) cuánto ganaba un escudero de un caballero andante en aquellos tiempos y si se concertaban por meses o por días, como peones de albañir.*

– *No creo yo - respondió don Quijote - que jamás los tales escuderos estuvieron a salario, sino a merced.*²²⁷

Sancho ne laissera pas tomber la question en jachère. Fort de la confiance qu'il a acquise en lui au retour de sa première sortie, mais soucieux de s'appuyer sur l'opinion d'autrui, l'écuyer rapporte à son maître les propos de sa compagne (DQ II, 7).

*Teresa dice que ate bien mi dedo con vuestra merced, y que hablen cartas y callen barbas, porque quien destaja no baraja, pues vale más un toma que dos te daré.*²²⁸

Et la rhétorique de Sancho suit le cours sinueux de ses adages jusqu'au point où il accepte d'avance d'imputer le montant de ses salaires sur la valeur de la *ínsula*. Il conclut, satisfait,

– *pues vuestra merced me ha entendido.*

– *Y tan entendido, que he penetrado lo último de tus pensamientos, y sé al blanco a que tiras con las innumerables saetas de tus refranes. Pero (...) no me acuerdo haber leído que ningún caballero andante haya señalado conocido salario a su escudero. Sólo sé que todos servían a merced.*²²⁹

²²⁶ « À la barbe des mérites de Basile ! Tu vaux autant que tu possèdes, et possèdes autant que tu vaux. Il n'y a que deux races au monde, ainsi que disait une mienne aïeule, à savoir : le tenir et le non tenir. »

²²⁷ « mais je voudrais savoir si d'aventure le temps des récompenses n'arrivait et qu'il fût nécessaire d'avoir recours à celui des salaires, combien gagnait un écuyer d'un chevalier errant en ces temps là, et s'ils faisaient leur marché par mois ou par jour, comme les aides à maçons.

– Je ne crois pas (...) que jamais ces écuyers-là fussent à gages, mais seulement servaient au bon plaisir du chevalier. »

²²⁸ « Thérèse dit que j'attache bien mon doigt avec le vôtre, et que le papier parle, et que la langue se taise, d'autant qu'avant de conclure, il est bon de s'expliquer et qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras »

²²⁹ « Votre Seigneurie m'a entendu. – Et si bien entendu que j'ai pénétré le fonds de tes pensées, et je sais le but où tu vises avec les mille flèches de tes proverbes. Mais (...) il ne me souvient nullement d'y avoir vu qu'aucun chevalier errant ait fixé un salaire à son écuyer ; je sais seulement qu'ils servaient tous à merci. »

On sait que l'arrivée de Sansón Carrasco sur les lieux et l'éventualité de son entrée en service auprès du chevalier en qualité d'écuyer, à la place de Sancho, mettent un terme brutal aux sollicitations des époux Panza.

Mais la question n'en restera pas là. L'aventure des braiments s'est très mal terminée (*DQ II, 27*). Plus soucieux de sa sécurité que du sort de son écuyer, le chevalier *puso pies en polvorosa*²³⁰ et l'abandonne sans regrets (*DQ II, 28*). Sancho a pris des coups ; il est amer ; à quelques exceptions près, les constantes épreuves et l'inconfort permanent de cette pérégrination sans but l'ont conduit à penser qu'il ferait bien mieux de s'en retourner chez lui.

Don Quichotte ne saurait le retenir : qu'il s'en aille de bon gré, en prélevant sur la somme d'argent qu'il détient sur lui pour le compte de son maître, le salaire mensuel dont il déterminera le montant.

Considérant cette offre, Sancho prend pour base la rémunération que lui accordait Tomé Carrasco, le père de Sansón. Et, à titre de compensation à raison du manque à gagner du fait de la perte de l'éventualité de la *ínsula*, Sancho propose d'arrondir sa paye à hauteur de trente réaux par mois.

Don Quichotte accepte bien volontiers les bases de ce calcul qu'il y aura lieu de rapporter aux vingt cinq jours qui se sont écoulés depuis leur départ. Sancho s'insurge (*DQ II, 28*) : le point de départ doit être celui où vous m'avez promis le bénéfice de la *ínsula*, *debe de haber más de veinte años, tres días más o menos*.²³¹

On peut observer que le premier *más* ne s'accorde pas avec *tres días más o menos*. L'impudence de Sancho débouche sur une pure escroquerie. Cette commercialisation du temps virtuel est hors du domaine de la chevalerie. On peut penser à la condamnation médiévale du prêt à intérêts dans un monde qui reste celui de la Contre-Réforme. L'acte de consommation auquel s'adressait majoritairement cette institution, n'était pas producteur de richesse comme peut l'être le prêt à la production, et se trouvait être condamnable par lui-même.

La réponse de don Quichotte est tranchante : *A trueco de verme sin tan mal escudero, holgaréme de quedarme pobre y sin blanca*.

C'est un affront à la personne de don Quichotte, qui poursuit : *Vuelve las riendas, o el cabestro, al rucio, y vuélvete a tu casa, porque un solo paso desde aquí no has de pasar más adelante conmigo*.²³² On sait que Sancho en a les larmes aux yeux et qu'il fait amende honorable.

Altisidora n'a pas remis à Sancho les six chemises qu'elle lui avait promises pour prix de sa résurrection. (*DQ II, 69*). Sancho en est marri, car il observe *que el*

²³⁰ « au triple galop se tira du milieu d'eux »

²³¹ « Si j'ai bonne mémoire, il ya plus de vingt ans et trois jours, plus au moins. »

²³² « J'aime mieux demeurer pauvre et sans un denier que de me voir avec un si méchant écuyer. » « Tourne les rênes ou le licou à ton grison, et retourne chez toi : car dorénavant tu ne feras pas un pas de plus avec moi. »

*abad donde canta, yanta.*²³³ (DQ II, 71). Don Quichotte s'en émeut, dès lors qu'il constate *que tu virtud es gratis data.*²³⁴

Et, pour écourter le désenchantement de Dulcinée, la logique le conduit à proposer de rémunérer les coups de fouet programmés par le mage Merlin : *págate de contado y de tu propia mano, pues tienes dineros míos, au risque assumé que impidiere el premio a la medecina.*²³⁵

Veut-on une preuve de plus pour montrer que don Quichotte n'est pas dupe de toute cette supercherie ? Et n'est-ce pas là le souhait d'accélérer le rythme du jeu pour qu'il aboutisse plus vite, alors que lui-même sent venir sa fin ?

Reste la question du tarif (DQ II, 71). *Si yo te hubiera de pagar, Sancho (...) conforme lo que merece la grandeza y calidad deste remedio, el tesoro de Venecia, las minas de Potosí fueran poco para pagarte ; toma tú el tiento a lo que llevas mío, y pon precio a cada azote.*²³⁶

Sancho propose alors le rapport : un *cuartillo* pour un coup de fouet. Le tout donne 825 réaux. À titre de prime pour une exécution diligente, don Quichotte ajoute 100 réaux, puis double la mise. L'écuyer conclue : *Entraré en mi casa rico y contento, aunque bien azotado.*²³⁷ Car en quittant le duc et la duchesse, le premier s'est comporté généreusement avec Sancho, en lui remettant, lors de son départ, *un bolsico con doscientos escudos de oro.*²³⁸ (DQ II, 57).

Et, dès son retour en sa demeure, l'époux se confesse à sa femme : *Dineros traigo, que es lo que importa, ganados por mi industria, sin daño de nadie.*²³⁹ (DQ II, 73).

En effet, il semble que seuls des arbres ont gardé quelque trace du prix payé pour le désenchantement de Dulcinée (DQ II, 71). *Sin daño de nadie.* Sancho se souvient-il du bien dérobé à Cardenio ?

²³³ « car l'abbé dîne où il chante »

²³⁴ « que la vertu que tu possèdes soit gratis data »

²³⁵ « et te paye comptant et de ta propre main, puisque tu as mon argent. » « que la récompense fit tort à la médecine. »

²³⁶ « Si j'avais à te payer, Sancho (...) suivant ce que méritent la grandeur et la qualité de ce remède, le trésor de Venise et les mines du Pérou (le Potosí) n'y suffiraient pas. Fais toi-même le compte de ce que tu as à moi, et mets le prix à chaque coup. »

²³⁷ « je rentrerai chez moi riche et content, quoique bien fouetté »

²³⁸ « une bourse avec deux cents écus d'or »

²³⁹ « Tant il y a que j'ai de l'argent, ce qui est le plus important, et je l'ai gagné par mon industrie sans faire de tort à personne. »

V. DES ABÎMES

Cueva y sima.

De retour de son gouvernement, Sancho vient de quitter Ricote (*DQ II*, 55). Le jour tombe et l'écuyer décide de reporter au lendemain son arrivée chez le duc et la duchesse. Il cherche un abri pour la nuit et, pour son malheur, tombe avec son âne dans une fosse profonde.

Au cours d'une longue nuit sans lune, Sancho va devoir méditer sur son sort malheureux et se rappeler, à son propre détriment, l'aventure vécue par don Quichotte au fond de la *cueva de Montesinos*. (*DQ II*, 22 et 23).

Par le biais des pensées de notre écuyer, Cervantès nous engage à rapprocher les deux événements : leurs correspondances nous ont paru multiples. Suivons donc nos deux héros pas à pas.

Tandis que Sancho est la victime de son destin, alors qu'il cherchait la protection de la nature pour y passer la nuit, la visite qu'entreprend le chevalier découle d'un acte volitif, médité, projeté et délibéré. Ne s'est-il pas muni d'une corde de *cien brazas*, soit environ 175 mètres de longueur ? Ne regrette-t-il pas l'oubli d'une clochette qui lui aurait permis de signaler sa position à ses compagnons durant le déroulement de l'opération ?

L'entrée de la *cueva*, spacieuse et large, est obstruée de *cambroneras*, *cabrahigos*, *zarzas* y *malezas*²⁴⁰ qui requièrent l'usage de l'épée et l'intervention musclée de don Quichotte. L'homme doit libérer l'entrée de la caverne de ses obstacles naturels, au moment où une nuée compacte de corbeaux, de corneilles et

²⁴⁰ « buissons et épines »

de chauves-souris s'échappe bruyamment de ces lieux, restés paisibles jusqu'alors.

Tout est là : l'abîme inquiétant que protègent des ronciers aux pointes acérées et les sombres augures de la gent volatile. Le courage du chevalier est à la hauteur du défi et du destin dans lequel il s'est inscrit.

En pénétrant dans la caverne et dans son mystère, don Quichotte veut savoir, veut acquérir la connaissance.

À l'inverse, dès sa chute, Sancho sait. Privé de la vue, Sancho est tombé dans un monde clos, borné par des murs de cinq mètres de hauteur environ, apparemment sans issue. Il est privé de la liberté, comme lorsque les deux grandes pavois l'enfermaient et le ligotaient étroitement, lors de l'attaque de la *ínsula Barataria* programmée par le pouvoir ducal.

Privé de lumière – et donc de lumières – l'homme ne peut que palper des parois : mais *todas las halló rasas y sin asidero alguno*²⁴¹, ce qui lui interdit d'en sortir ou de s'extraire par le haut en s'agrippant aux interstices qui auraient pu exister entre les pierres du parement.

L'être humain, selon l'image que propose Sancho lui-même, est donc prisonnier de l'univers réel, concret, dont il ne saurait s'extraire, même par le haut, puisque tous les personnages de l'échiquier *en acabándose el juego, todas se mezclan, juntan y barajan, y dan con ellas en una bolsa, que es como dar con la vida en la sepultura* (DQ II, 12).²⁴²

Don Quichotte, de son côté, est descendu à 22 mètres en dessous du niveau de l'ouverture de la caverne, soit environ 13 *estados*. Il conserve donc près de 80 mètres de mou de sa corde, qu'il emploie pour s'avancer dans la *concauidad y espacio* qu'il vient de distinguer au sein de la semi-obscurité qui émane de *una pequeña luz por unos resquicios o agujeros, que lejos le responden, abiertos en la superficie de la tierra* (DQ II, 23).²⁴³

À peine moins que le jeu des ombres projetées dans la caverne de Platon ; à peine plus que le sein d'un utérus humain comme transposé dans notre terre nourricière.

Usant du mou de la corde, il enroule ce cordon ombilical sur le sol, en s'abstenant de s'en défaire, afin d'assurer sa retraite et son retour sur terre, et l'utilise comme une sorte de siège. Bénéficiant ainsi pendant ce long moment d'une vie déjà post-utérine mais encore prénatale, don Quichotte va se reposer dans le monde clair-obscur du rêve éveillé, d'un nouvel éden, où vont se mêler les fruits de sa culture, de son imagination, de sa souffrance et de ses désirs. C'est la

²⁴¹ « il trouva toutes rases et sans aucune aspérité. »

²⁴² « quand le jeu est fini, toutes se mêlent, se brouillent ensemble, et on les met dans un sachet justement comme ceux que l'on jette dans le sépulcre. »

²⁴³ « une concavité et un espace » ; « une petite lumière par de petites fentes et des trous qui lui répondent de loin et qui sont ouverts à la surface de la terre. »

passivité de l'homme d'action au sein d'un *suntuoso palacio*²⁴⁴ au bénéfice de sa liberté de pensée. Recueilli au centre d'un monde dont il a fait sa passion, le chevalier écoute les soupirs de Durandarte, comme l'enfant au sein de sa mère perçoit les échos lointains du monde qui l'entoure.

Les plaintes de l'âne de Sancho font écho aux soupirs de Durandarte. Le jour venu, l'écuyer finit par découvrir une ouverture. Celle-ci se trouve placée à sa hauteur, à la hauteur de la condition humaine qu'il a toujours revendiquée pour lui-même, quand bien même les grandeurs de la *ínsula* et de son gouvernement ont pu, un temps, troubler son esprit.

Au moyen d'une pierre, tirée de la même ouverture, Sancho travaille et réussit à agrandir le trou au point de pouvoir y faire passer son âne, l'emmener avec lui, et ainsi *caminar por aquella gruta adelante, por ver si hallaba alguna salida por otra parte.*²⁴⁵

L'écuyer cherche sa voie à tâtons, tandis que don Quichotte s'installe dans l'ambiance virtuelle d'une vie qui, parce que souterraine, s'apparente à une existence extraterrestre. Et, tandis qu'au terme de son périple, Sancho appelle à grands cris – tel le nouveau-né – et demande l'aide qui lui est nécessaire pour se voir extraire de son long souterrain, c'est Montesinos qui déconseille à don Quichotte de poursuivre Dulcinée en pure perte, *porque sería en balde* et suggère au chevalier de s'en retourner d'où il vient, *porque se llegaba la hora donde me convenía volver a salir de la sima.*²⁴⁶

De quelle heure s'agit-il ? Celle à laquelle il arriverait à don Quichotte, de *reducirse al gremio de la discreción (DQ I, 49) ?*²⁴⁷ Mais comment renoncer quand on est don Quichotte ? Le chevalier de la Manche ne saurait écouter *el francés Montesinos*. Seule la vie peut se charger de lui apprendre cette leçon.

²⁴⁴ « un alcazar ou palais royal et somptueux »

²⁴⁵ « cheminer plus avant par cette grotte pour voir s'il ne trouverait point quelque endroit par où il pût sortir. »

²⁴⁶ « parce que ce serait en vain » ; « parce que l'heure était proche où il convenait que je remonte de l'abîme. »

²⁴⁷ « revenir au giron de la sagesse »

VI. LE COMPAGON DE DON QUICHOTTE

De buena gana y con buen talante.

« *Decíale, entre otras cosas, don Quijote, que se dispusiese a ir con él de buena gana, porque tal vez le podía suceder aventura que ganase, en quítame allá esas pajas, alguna ínsula, ...* » (I,7).

« *De buena gana.* »²⁴⁸

Il est raisonnable de penser qu'au départ de ce périple en commun, don Quichotte ait souhaité s'attacher la personne de son écuyer sans avoir à le contraindre. Car le chevalier sait combien un enthousiasme de bon aloi est seul à même de motiver et de soutenir une aventure en commun d'une semblable nature.

Or on sait que Sancho, désireux de revoir son maître après leur retour au village (II,2), se fait durement agresser par la duègne et par la nièce du chevalier, au motif qu'elles l'estiment responsable du malheureux périple de leur maître et oncle. La réponse est sonore :

« *Ama de Satanás, el sonsacado, y el distraído, y el llevado por esos andurriales, soy yo que no tu amo ; él me llevo por esos mundos, ... ; él me saco de mi casa con engañifas, prometiéndome una ínsula, que hasta ahora la espero.* »²⁴⁹

Don Quichotte s'émeut des propos qu'il vient d'entendre.

« *- Mucho me pesa, Sancho, que hayas dicho y digas que yo fui el que te saqué de tus casillas (sic), ... ; juntos salimos, juntos fuimos y junto*

²⁴⁸ « Don Quichotte lui disait entre autres choses qu'il se disposât d'aller en sa compagnie de bonne grâce, parce qu'il lui pourrait quelquefois arriver telle aventure qu'il gagnerait, en moins d'un tour de main, quelque île, et qu'il l'en ferait gouverneur. » (I,110)

²⁴⁹ « - Gouvernante du diable, ... , le séduit et le débauché, celui que l'on mène par les déserts, c'est moi, et non pas ton maître. C'est lui qui me fait courir à travers ce vaste monde, ... c'est lui qui m'a tiré, avec de belles et abusives paroles, de ma maison, en me promettant une île, que j'attends, et qui n'est pas encore venue. » (II,29)

peregrinamos ; una misma fortuna y una misma suerte ha corrido por los dos ... »²⁵⁰

Ainsi don Quichotte souhaite instaurer au départ avec Sancho un compagnonnage désintéressé, un partenariat fraternel, une fratrie quasi fusionnelle. La solitude du célibat lui a-t-elle pesé au point de vouloir y mettre fin pour de bon ?

Comment va donc fonctionner ce binôme ? Sur quelles bases ? Selon quelles modalités ?

Nous commencerons par examiner celles que vient de proposer don Quichotte et ce qu'en pense Sancho. Puis en fonction et à l'occasion de la rencontre avec Dorotea, nous nous intéresserons aux conflits récurrents auxquels donneront lieu le projet de mariage de la princesse Micomicona.

Dans la seconde partie du roman, la confiance acquise par Sancho renforce les capacités du bavard impénitent, lesquelles se déploient notamment lors du séjour effectué par les deux hommes auprès du duc et de la duchesse, au grand dam du chevalier, soucieux de bienséance ducale.

* * * *

Lorsque les chevriers accueillent don Quichotte et Sancho comme des frères, en leur offrant la nourriture et la boisson qu'ils partagent, le chevalier, assis sur une auge renversée, tient à son écuyer, resté debout pour le servir, les propos suivants (I,11) :

« Porque veas, Sancho, el bien que en sí encierra la andante caballería, y cuán a pique están los que en cualquier ministerio de ella se ejercitan de venir brevemente a ser honrados y estimados del mundo, quiero que aquí a mi lado y en compañía de esta buena gente te sientes, y que seas una misma cosa conmigo, que soy tu amo y natural señor ; que comas en mi plato y bebas por donde yo bebiere : porque de la caballería andante se puede decir lo mismo que del amor : que todas las cosas iguala. »²⁵¹

La réponse est immédiate :

²⁵⁰ « Il me fâche fort, Sancho, que tu aies dit et que tu dises que c'est moi qui t'ai fait sortir de ta cabane, Nous sortîmes de compagnie, et nous allâmes de compagnie, et de compagnie nous avons voyagé. Nous avons couru une même fortune et éprouvé un même sort. » (II,31) « Salir uno de sus casillas » se traduit par sortir de ses gonds ; don Quichotte fait-il de l'humour à ses dépendants ?

²⁵¹ « Afin que tu voies, Sancho, le bien que comprend en soi la chevalerie errante, et comme ceux qui s'exercent en quelque ministère d'icelle, sont à point d'être honorés et estimés du monde, je veux que tu t'assoies ici à côté de moi, et en la compagnie de ces bonnes gens, et que tu ne sois qu'un avec moi, qui suis ton maître et naturel seigneur, que tu manges en mon plat et boives au même vaisseau que je boirai ; de la chevalerie errante, il se peut dire la même chose que de l'amour : elles rend toutes choses égales. » (I,134)

« - ¡ Gran merced ! -...- ; pero sé decir a vuestra merced que como yo tuviese bien de comer, tan bien y mejor me lo comería en pie y a mis solas como sentado a par de un emperador. ... que estas [honras], aunque las doy por bien recibidas, las renuncio para desde aquí al fin del mundo. »²⁵²

Pas de doute, tel est son moi profond.

On sait dès maintenant et on saura à nouveau par la suite que Sancho saura préserver sa liberté. Comme on l'a vu plus haut, il déclarera très clairement au barbier (I,47) :

« - Yo no soy preñado de nadie, ni soy hombre que me dejaría empreñar, del rey que fuese ; ... »²⁵³

On a pu observer en outre que, dans la déclaration que don Quichotte formule à l'intention de son écuyer, l'assimilation proposée « *una misma cosa conmigo* », est néanmoins sujette à restriction dès lors que le chevalier ajoute « *que soy tu amo y natural señor.* » Comment doser harmonieusement égalité et hiérarchie ? Don Quichotte souhaite préserver l'équivoque à son profit.

D'autant que la liaison entre maître et écuyer est fortement structurée. Ainsi l'entend don Quichotte (II,2) :

« *Cuando la cabeza duele, todos los miembros duelen, y así, siendo yo tu amo y señor, soy tu cabeza, y tú mi parte, pues eres mi criado, y por esta razón el mal que a mí me toca, o tocare, a tí te ha de doler, y a mí el tuyo.* »²⁵⁴

Sancho a tout compris en l'instant ; et, nouvelle fulgurance lancée au passé douloureux du « manteo » (I,17), l'écuyer répond à son maître et à son inacceptable passivité :

« *Cuando a mí me manteaban como a miembro, mi cabeza detrás de las bardas, mirándome volar por los aires, sin sentir dolor ninguno,....* »²⁵⁵

La nuit des « batanes » s'approche (I,20). Comment Gustave Doré n'aurait-il pas été inspiré par cette admirable description ? Et Chateaubriand aurait-il pu la renier ?

²⁵² « - Grand merci, monsieur, dit Sancho, mais je vous peux bien avouer que, pourvu que j'aie bien à manger, je le mangerai aussi bien et mieux étant debout et tout seul que si j'étais assis près d'un empereur ; ... parce que celles-ci (ces honneurs), encore que je les tiens pour reçues, je les renonce jusqu'à la fin du monde. » (I,134)

²⁵³ « - Je ne suis gros de personne, ... , ni ne suis homme à me laisser engrosser quand ce serait du roi même ... » (I,565)

²⁵⁴ « ... quand la tête est malade, tout les autres membres le sont. Ainsi, étant comme je suis ton maître et seigneur, je suis la tête et tu es une de mes parties, étant mon serviteur. C'est pourquoi le mal qui me touche, ou me touchera, tu dois t'en ressentir, de même que moi du tien. » (II,31)

²⁵⁵ « ... quand on me bernait comme membre, ma tête se tenait derrière les grilles, et, sans ressentir aucune douleur, me regardait voler par les airs ; ... » (II,31)

« No hubieron andado dos cientos pasos cuando llegó a sus oídos un gran ruido de agua, como que de algunos grandes y levantados riscos se despeñaba. Alegróles el ruido de gran manera ; y parándose a

escuchar hacia qué parte sonaba, oyeron a deshora otro estruendo que les agüó el contento del agua, especialmente a Sancho ... Digo que oyeron que daban unos golpes a compás, con cierto crujir de hierros y cadenas, que acompañados del furioso estruendo del agua, pusieran pavor a cualquier otro corazón que no fuera el de don Quijote.

Era la noche, como se ha dicho, oscura, y ellos acertaron a entrar entre unos árboles altos, cuyas hojas, movidas del blando viento, hacían un temeroso y manso ruido ; de manera que la soledad, el sitio, la oscuridad, el ruido del agua con el susurro de las hojas, ... »²⁵⁶

Privé de toute vue au bénéfice de son imagination, seul en face de cet univers impalpable, sonore et inquiétant, comment le chevalier, emporté par le souffle de l'épopée, ne se serait-il pas vu en la personne du héros inscrit dans le cours de l'histoire pour promouvoir le retour de l'humanité vers un âge d'or dont, peu avant, il avait vanté les mérites aux chevaliers ? (I,11).

L'aventure ne souffre donc aucun délai.

Sancho proteste ; don Quichotte refuse d'attendre ; ultime ressource, Sancho entrave les pieds de Rocinante : premier acte de rébellion à l'autorité.

Or, pour se concilier la mauvaise humeur du maître, l'écuyer propose de lui raconter una « conseja »²⁵⁷, de celles qui aident les enfants à « conciliar el sueño »²⁵⁸ (11). Ironie attentatoire à la chevalerie, puisque don Quichotte conserve toujours l'arme au pied. Passons outre : Sancho développe le conte de la Torralba.

« Erase que se era, el bien que viniere para todos sea, y el mal, para quien lo fuera a buscar ... »²⁵⁹

La tradition ne peut mieux tomber dans le cas présent, ajoute Sancho, face au danger de l'inconnu de leur propre nuit, « sentencia »²⁶⁰ qu'il rapporte à la sagesse de Catón Zonzorino.

²⁵⁶ « ... mais ils n'eurent pas cheminé deux cents pas qu'un grand bruit d'eau, comme de celle qui tombe du haut de quelque rocher ou précipice, parvint à leurs oreilles. Ce bruit les réjouit grandement, et, s'arrêtant pour écouter de quel côté il venait, ils en ouïrent à l'improviste un autre plus retentissant qui leur tempéra le contentement du premier, spécialement à Sancho, lequel était naturellement craintif et de peu de courage. Je dis qu'ils ouïrent que l'on donnait des coups en cadence avec un certain cliquetis de fers et de chaînes, lesquels, accompagnés du furieux bruit de l'eau, eussent pu inspirer de la frayeur à tout autre cœur qu'à celui de don Quichotte. La nuit était obscure, comme on l'a dit, et eux se trouvaient parmi des arbres très hauts, dont les feuilles, mues d'un petit vent, faisaient un bruit tout ensemble doux et effrayant ; tellement que la solitude, l'assiette du lieu, l'obscurité, le bruit de l'eau, avec le murmure des feuilles, ... » (I,215)

²⁵⁷ Comptine.

²⁵⁸ Trouver le sommeil.

²⁵⁹ « Il y avait une fois, le bien qui viendra soit pour tous, et le mal pour qui le va chercher, ... » (I,219)

²⁶⁰ Sentence.

Catón, oui ; mais Zonzorino ? Maurice Molho nous explique (*op. cit.* 2 p. 240) que Sancho le « prevaricador del buen lenguaje »²⁶¹, a modulé en sa faveur notre Catón Censorino au profit de Catón Zonzorino²⁶². Sous le couvert de l'ignorance assumée, puisque « zonzorino » peut donner « zonzo », puis « sonso » et enfin Sancho. Le « tonto-listo » se moque du savoir docte : « Catón vilipendiado²⁶³. »

Et l'écuyer se moque une nouvelle fois de son maître en le prenant au piège du comptage exact des chèvres qui ont franchi le Guadiana : dans le cadre des « consejas », le procédé est réservé aux mamans désireuses d'endormir leur enfant ; nouvelle ironie de l'usage du conte au regard de son prétendu bénéficiaire.

On connaît l'issue finale de l'aventure des « batanes »²⁶⁴, où chevalier et écuyer conviennent de leur erreur dans la confusion la plus totale (I,20). Aussi don Quichotte ressent-il le besoin de réaffirmer son autorité mise à mal par le rire et la moquerie « *desatados* »²⁶⁵ de Sancho au vu de la démesure observée entre les propos introductifs du chevalier et les événements auxquels tous deux ont été confrontés.

Don Quichotte estime ainsi devoir faire le point. Il demande à Sancho (I,20) :

*« que te abstengas y reportes en el hablar demasiado conmigo ; que en cuantos libros de caballería he leído, que son infinitos, jamás he hallado que ningún escudero hablara tanto con su señor como tú con el tuyo. Y en verdad que lo tengo en gran falta, tuya y mía : tuya, en que me estimas en poco ; mía en que no me dejes estimar en más. ... De todo lo que he dicho has de inferir, Sancho, que es menester hacer diferencia de amo a mozo, de señor a criado y de caballero a escudero. Así que, desde hoy en adelante, nos hemos de tratar con más respeto, sin darnos cordelejo, porque, de cualquier manera que yo me enoje con vos, ha de ser mal para el cántaro. »*²⁶⁶

Aline Schulmann traduit « *cordelejo* » par : « cessons de nous chercher querelle ». L'image de la cordelette donne plutôt à penser à un excès de laisser-aller, à une forme de laxisme propre à nuire aux bonnes manières et à la distance

²⁶¹ Prévaricateur du bon langage.

²⁶² « Caton censeur, Caton danseur. »(I,219)

²⁶³ « Le benet – malin » ; Caton vilipendé

²⁶⁴ Moulins à foulons.

²⁶⁵ Déchaînés.

²⁶⁶ « ... (afin que tu t'abstiennes, et sois un peu plus retenu avec moi). En tous les livres de chevalerie que j'ai lus, qui sont infinis, jamais je n'ai trouvé qu'aucun écuyer parlât tant avec son maître que tu fais avec le tien. Et en vérité je trouve que c'est une grande faute à toi et à moi ; à toi en ce que tu fais peu de cas de moi, et à moi en ce que je ne me fais pas estimer davantage. ... De tout ce que je t'ai dit, Sancho, tu dois inférer qu'il faut faire une distinction de maître à valet, de seigneur à serviteur et de chevalier à écuyer ; de sorte que dorénavant il nous faut traiter avec retenue et sans badinage : car de quelque façon que je me fâche contre vous, monsieur, il en prendra mal à la cruche. » (I,228)

respectueuse que le chevalier souhaite préserver d'avec Sancho. On s'est écarté du souhait : « *una misma cosa conmigo.* »²⁶⁷

Sancho l'a bien senti et se repent : « *Que yo confieso que he andado algo risueño en demasía* »²⁶⁸. Mais nous lui accorderons bien volontiers que la situation s'y prêtait. Jamais don Quichotte n'avait atteint et n'atteindra ce degré d'exaltation. Et Sancho se soumet facilement.

Ce qui ne l'empêchera jamais, au cours de son périple, d'offrir l'image éclatante de la spontanéité à laquelle doit faire front le chevalier ; car le bon sens de l'écuyer ne saurait s'arrêter face aux règles de la préséance et moins encore devant les fantaisies de son maître. D'où il résulte que les deux compères, placés tous deux sur le plan de la plus parfaite égalité, n'en déplaise à don Quichotte, vont se livrer, à la moindre occasion, à des discussions et à des empoignades où le sens commun et l'intelligence de chacun sera mis plus bas que terre. Et, dans plus d'un cas, la colère du chevalier le conduira à châtier physiquement son écuyer.

Nous sommes en pleine Sierra Morena, lorsque don Quichotte s'avise de lui demander s'il a pris soin du heaume de Mambrino que Sancho tient pour un plat à barbe. (I,25) :

« ¿ *Que ha de pensar sino que quien tal dice y afirma debe de tener huero el juicio ? ...* »²⁶⁹

« - *Mira, Sancho, ...te juro ... que tienes el más corto entendimiento que tiene ni tuvo escudero en el mundo. ...Y así, eso que a tí te parece bacía de barbero, me parece a mí yelmo de Mambrino, y a otro le parecerá otra cosa.* »²⁷⁰

Peut-on faire montre dans le domaine des représentations d'une subjectivité plus totale ?

Même si des qualificatifs dévastateurs peuvent heurter la sensibilité de chacun, les qualifications intellectuelles n'engagent pas sur la voie des violences physiques.

Il n'en va pas de même lorsque les échanges verbaux concernent Dulcinée. Tandis que don Quichotte poursuit ses pénitences chevaleresques au sein de la Sierra Morena, Sancho s'en est retourné auprès de son maître. Durant l'absence de l'écuyer, Dorotea a fait son apparition, bientôt convertie en princesse Micomicona. En sorte que l'ecclésiastique peut la présenter comme telle à

²⁶⁷ « ... que tu ne sois qu'un avec moi. »

²⁶⁸ « Je confesse d'avoir un peu trop gaussé. » (I,227)

²⁶⁹ « ... que pensera-t-il autre chose, sinon que celui qui le dit et affirmera doit avoir la cervelle à l'envers ? ... »

²⁷⁰ - Ecoute, Sancho, par le même Dieu que tu as pris à témoin, je te jure, ... , que tu as le plus pauvre entendement qu'ait ni jamais ait eu écuyer au monde. ... par ainsi, ce qui te semble un bassin de barbier me semble l'armet de Mambrin, et à un autre il lui semblera autre chose. » (I,284)

« ... que si ce chevalier de la prophétie, après avoir coupé la gorge au géant, voulait se marier avec moi, que je lui octroyasse incontinent sans aucune réplique d'être sa légitime épouse et lui donasse la possession de mon royaume, ensemble celle de ma personne. » (I,360)

Sancho ; l'écuyer entre ainsi de plain-pied et sans le savoir dans le jeu de l'illusion théâtrale ; voilà qui est plus réussi que le retable de Maese Pedro.

Et comme la fille du roi Tinacrio el Sabidor et de la reine Jaramilla joue son rôle à merveille, on peut comprendre que Sancho ait pu se sentir directement concerné par l'avenir qu'annoncent les propos échangés entre son maître et celle qui s'offre à lui en qualité d'épouse (I,29). Car la princesse (I,30), vient de déclarer que son père lui a révélé en son temps :

*« que si este caballero ..., después de haber degollado al gigante, quisiera casarse conmigo, que yo me otorgase luego sin réplica alguna por su legítima esposa, y le diese posesión de mi reino, junto con la de mi persona. »*²⁷¹

Dorotea n'a pas froid aux yeux ; on sent le bénéfice de l'expérience acquise au soir de ses noces, autant conquises que consenties, dans les bras de don Fernando (I,28). Augustin Redondo (*op. cit. p. 370*) s'amuse à la pensée carnavalesque, qui, soit dit en passant, inspire tout son ouvrage, de l'union annoncée entre le « cuaresmal Caballero de la Triste Figura » avec la « desenfadada, sensual y disfrazada Micomicona »²⁷², fille du roi Micomicón, doublement singe, d'où surgit l'image lubrique et réjouissante d'un singe géant.

A l'instant, don Quichotte se projette dans l'avenir. Il lance à Sancho :

*« Mira si tenemos ya reino que mandar y reina con quien casar. »*²⁷³

Comment Unamuno aurait-il interprété cette bévue ? Emporté par le jeu de la chevalerie militante, don Quichotte en a oublié jusqu'à l'existence de Dulcinée. Et ce n'est qu'après que la fille de l'empereur Micomicón ait pris le temps de clore paisiblement le récit tragique de ses épreuves, que le souvenir de sa promesse « amoureuse » revient à l'esprit du chevalier ; on conçoit son désarroi ; la pensée de Dulcinée lui interdit le mariage avec la princesse (II,30).

*« ... No es posible que yo arrostre, ni por pienso, el casarme aunque fuese con el ave Fénix. »*²⁷⁴

Sancho s'enflamme d'autant plus violemment que la réalité de Dorotea lui ayant été oblitérée d'entrée de jeu, l'écuyer est autorisé à croire dur comme fer au projet chevaleresque :

*« - Voto a mí, y juro a mí que no tiene vuestra merced, señor don Quijote, cabal juicio. »*²⁷⁵

²⁷¹ « ... que si ce chevalier de la prophétie, après avoir coupé la gorge au géant, voulait se marier avec moi, que je lui octroyasse incontinent sans aucune réplique d'être sa légitime épouse et lui donasse la possession de mon royaume, ensemble celle de ma personne. » (I,360)

²⁷² « ... le chevalier à face de carême et celle qui n'est autre que la princesse désinvolte, sensuelle et travestie Micomicona. »

²⁷³ « Regarde si nous avons déjà royaume où commander, et reine à épouser. » (I,360)

²⁷⁴ « ... il n'est pas possible que j'envisage, non pas même en pensée, l'idée de me marier, serait-ce avec l'oiseau phénix. » (I,361)

On connaît la suite ; don Quichotte, hors de lui, assène deux coups de sa lance sur le dos de son écuyer. Parole d'écuyer respectueux des formes, certes non ; mais parole de Sancho destinée à son égal dans le cours du destin auquel ils se sont tous deux associés ? Certes oui. Et où l'écuyer, de par son indéfectible loyauté, ne se départ jamais de la conduite que lui dicte son sens inné du réel.

Mais don Quichotte se lasse :

« - ¿ Pensáis - ...-, villano ruin que ha de haber lugar siempre para ponerme la mano en la horcajada y que todo ha de ser errar vos y perdonaros yo ? »²⁷⁶

Et comme la personne de Dulcinée a été mise en cause, les injures continuent de fuser sur la tête de Sancho, lequel ne se déstabilise pas pour autant. Bien au contraire ; le refus du mariage le désespère : c'est évident, il en va de son gouvernement et de ses vassaux. Il revient à l'attaque (I,31) :

« - ¡ Ay ..., y cómo está vuestra merced lastimada de esos cascos ! ... y dejar pasar y perder un tan rico y tan principal casamiento como éste ... y advierta que ya tengo edad para dar consejos, ... »²⁷⁷

Conjugaison étonnante du respect le plus total à la personne, lié notamment à l'usage permanent de « *vuestra merced* », et du diagnostic le plus cruel attribué à la pensée de son auteur.

Ainsi, à titre de contrepoids à tous les qualificatifs que don Quichotte lui a destinés, Sancho s'autorise à s'accorder lui-même l'autorité qui ne lui est pas reconnue. Pas plus par don Quichotte que par le narrateur facétieux.

Mais revenons un instant en arrière (I,30), où Sancho à peine remis de l'avalanche des reproches que vient de lui adresser don Quichotte, trouve à propos de lui suggérer la solution de l' « *amancebamiento*. »²⁷⁸

« - Dígame, señor : si vuestra merced tiene determinado de no casarse con esta gran princesa, claro está que no será el reino suyo, y no siéndolo, ¿ qué mercedes me puede hacer ? Esto es de lo que me quejo ; cásese vuestra merced una por una con esta reina, ahora que la tenemos aquí como llovida del cielo, y

²⁷⁵ « Par la morbleue, je jure que vous n'avez pas la cervelle bien faite, seigneur don Quichotte ! » (I,361)

²⁷⁶ « Pensez-vous, ... , que j'endure toujours vos sottises, ni que vous allez continuer à me mettre la main dans l'enfourchure et que nous n'ayons autre chose à faire que vous à faillir, et moi à vous pardonner ? » (I,362)

²⁷⁷ « Ah ! ... que vous avez la cervelle en piteux état ! ... et laisser passer et perdre un si riche et si avantageux mariage, comme est celui-ci ... et prenez garde que j'ai l'âge de donner conseil , ... » (I,371)

²⁷⁸ « Concubinage »

*después puede volverse con mi señora Dulcinea ; que reyes debe de haber habido en el mundo que hayan sido amancebados. »*²⁷⁹

En d'autres termes, nous explique Maurice Molho (*op.cit.* 2 p. 292), si don Quichotte peut « amancebarse con la señora Dulcinea, [ello] implica que Dulcinea es Aldonza, y que todas las Aldonzas son todas moza por moza, buena es Aldonza. »²⁸⁰

Etonnant arrangement, scandaleuse proposition plus outrageante encore, semble-t-il, pour l'honneur de la bien-aimée, dont l'oblitération est le souhait même de l'écuyer, pour qui le seul but désirable est l'octroi de la « insula » : rêve d'enfant que le « père » chevalier semble compromettre par une fidélité de principe hors de propos.

Mais don Quichotte ne s'arrête par longtemps sur ces termes offensants. Il vient d'apprendre de la bouche de Sancho, que celui-ci n'a jamais vu Dulcinée et ne peut en apprécier la beauté ; puis se rétracte en disant, pour se tirer d'affaire : « ...*así a bulto, me parece bien.* »²⁸¹

A l'instant, don Quichotte se fait repentant ; ne l'a-t-il pas vue non plus lui-même ? Vaut-il la peine d'en faire encore davantage ?

« - *Ahora te disculpo - ...-, y perdóname el enojo que te he dado ; que los primeros movimientos no son en manos de los hombres.* »²⁸²

Est-ce là le fruit exclusif d'une pure vertu chrétienne ? Ou ne serait-ce pas plutôt que la part du jeu ne mérite plus la poursuite d'une telle empoignade ? Touché par le geste de son maître, Sancho reconnaît volontiers ses travers. Grâce à la médiation de Dorotea, Sancho vient solliciter le pardon du chevalier :

« *Fue Sancho cabiz bajo y pidió la mano a su señor, y él se la dio con reposado continente ; y después que se la hubo besado, le echó la bendición,...* »²⁸³

Peu avant, notre écuyer avait conclu (I,30) :

²⁷⁹ « Dites-moi, monsieur, si vous êtes résolu de ne point vous marier avec cette grande princesse, il est tout certain que le royaume ne sera pas vôtre ; et, ne l'étant pas, quelle grâce pouvez-vous me faire ? C'est là ce dont je me plains ; mariez-vous une bonne fois avec cette reine, à cette heure que nous l'avons ici, comme tombée du ciel, et puis après, vous vous en pourrez retourner avec madame Dulcinée, car il y doit avoir eu des rois au monde qui ont vécu en concubinage. » (I,362)

²⁸⁰ « Si don Quichotte consent à vivre en concubinage avec la dame Dulcinée, cela implique que Dulcinée est Aldonza, et que si toutes les Aldonzas sont toutes fille pour fille, Aldonza peut faire l'affaire. »

²⁸¹ « ... mais tout en gros elle me semble assez bien. » (I,363)

²⁸² « - Maintenant je t'excuse, ... , pardonne-moi le déplaisir que je t'ai fait, parce que les premiers mouvements ne sont pas en la puissance des hommes. » (I,363)

²⁸³ « Sancho y alla tête basse, et demanda la main à son maître, qui la lui bailla gravement, et, après qu'il lui eut baisée, il lui donna sa bénédiction, ... » (I,363)

« - *Yo lo veo - ...-, y así, en mí la gana de hablar siempre es primer movimiento, y yo no puedo dejar de decir, por una vez siquiera, lo que me viene a la lengua.* »²⁸⁴

On l'avait constaté peu avant (I,30), lorsque Sancho n'avait pu s'empêcher de dénoncer la libération des galériens. Et de telles occasions ne manqueront pas.

Toujours plein de l'espoir qu'a nourri en lui l'avenir glorieux du mariage princier, Sancho repose maintenant aux côtés de son maître dans l'obscurité tamisée du grenier de l'auberge de Juan Palomeque. On sait que ce même espace enchanté a vécu dans un passé récent les aventures troublées de Maritornes et du charretier, toujours présentes dans la mémoire de Sancho. Au rez-de-chaussée, une heureuse société goûte la lecture du *Curioso Impertinente*, tandis que don Quichotte, porté par son rêve chevaleresque, revêt le bonnet symbolique dont Torrente Ballester a souligné le rôle clef (op. cit. p.126).

Victime de son illusion, don Quichotte s'acharne alors contre Pandafile de la Fosca Vista - la trouvaille du nom revient à la fille de l'intéressé - ; à moitié réveillé, Sancho a dû percevoir la tête du monstre tranchée par l'épée du chevalier dans l'enthousiasme du combat ; mais le vin des outres transpercées cache maintenant le trophée de la lutte exemplaire. Sancho se confesse (I,35) :

« *Sólo sé que vendré a ser tan desdichado, que, por no hallar esta cabeza, se me ha de deshacer mi condado, como la sal en el agua.* »²⁸⁵

Et le narrateur de conclure :

« *Estaba peor Sancho despierto que su amo durmiendo.* »²⁸⁶

Il est vrai. Victime au départ, comme on l'a dit, de la façon dont la princesse Micomicona a parfaitement oblitéré Dorotea, Sancho s'y est réellement cru. Mais constatons qu'au cours de ce long périple, c'est en cette unique occasion que l'écuyer aura perdu pied d'avec la réalité, victime, lui aussi, d'une illusion paradoxale.

La conduite de Dorotea et les dénonciations réitérées de Sancho quant à l'identité réelle de la princesse Micomicona (I,37 et 46) vont alors provoquer la colère récurrente du chevalier.

Au cours d'une première tentative contournée avec talent par Dorotea, don Quichotte s'en prend à son écuyer :

²⁸⁴ « - Je le vois bien, ... , c'est ainsi que l'envie de parler est toujours en moi le premier mouvement, et que je ne peux me garder de dire, au moins une fois, ce qui me vient à la bouche. » (I,363)

²⁸⁵ « ... trop bien sais-je que je serai si malheureux que, faute de trouver cette tête, mon comté se défera comme le sel dans l'eau. »

²⁸⁶ « Sancho était encore plus malade, éveillé, que son maître endormi ... » (I,429)

« - *Ahora te digo, Sanchuelo, que eres el mayor bellacuelo que hay en España. Dime ladrón vagabundo, ¿ no me acabaste de decir ahora que esta princesa se había vuelto en una doncella que se llamaba Dorotea ... ?* »²⁸⁷

Le ton est badin ; les tournures affectueuses.

Restés respectueux en cette première occasion, les propos de Sancho s'élèvent d'un cran lorsqu'il se rend compte que Dorotea s'offre avec grâce à l'approche amoureuse de don Fernando. Et, sous le couvert de l'obligation du conseiller loyal, Sancho, usant du langage d'un témoin assermenté, ne se fait pas prier (I,46) :

« *Tengo por cierto y averiguado que esta señora que se dice ser reina del gran reino Micomicón no lo es más que mi madre, porque a ser lo que ella dice, no se anduviera hociendo con alguno de los que están en la rueda, a vuelta de cabeza y a cada traspuesta.* »²⁸⁸

Et Sancho conclut :

« *...será mejor que nos estemos quedos, y cada puta hile, y comamos.* »²⁸⁹

Le premier, le narrateur élève très haut la voix du mémorialiste, pour célébrer, haussé sur le socle de l'historien, la juste colère du chevalier outragé, pour, solennellement et le moment venu, lui céder la parole :

« - *¡ Oh bellaco villano, mal mirado, descompuesto, ignorante, infacundo, deslenguado, atrevido, murmurador y maldiciente !* »²⁹⁰

Observons que nous sommes passés du « *Sanchuelo bellacuelo* » au « *bellaco villano* » radical et sa suite. Et ce n'est pas fini. Don Quichotte poursuit sa route :

« *¡ Vete de mi presencia, monstruo de la naturaleza, depositario de mentiras, almario de embustes, silo de bellaquerías, inventor de maldades, publicador de sandeces, enemigo del decoro que se debe a las reales personas ! ¡ Vete, no parezcas delante de mí, so pena de mi ira !* »²⁹¹

²⁸⁷ « Maintenant je te déclare, mon petit Sancho, que tu es le plus grand coquin qu'il y ait en Espagne : dis-moi larron, vagabond, ne viens-tu pas tout à cette heure de me dire que cette princesse s'était changée en une damoiselle nommée Dorothée ? » (I,452)

²⁸⁸ « Je tiens pour certain et vérifié que cette dame, qui se dit reine du grand royaume de Micomicon, ne l'est pas plus que ma mère, parce qu'étant ce qu'elle dit, elle n'irait pas ainsi se baisotant avec un de ceux-là, dès qu'on tourne la tête et dans tous les coins. » (I,552)

²⁸⁹ « ... il sera meilleur que nous nous tenions au repos, et que chaque putain file sa quenouille, et allons dîner. » (I,553)

²⁹⁰ « Ô méchant vilain, inconsidéré, déraisonnable, ignorant, méchant bavard, méchante langue, impudent, murmurateur et médisant ! » (I,553)

²⁹¹ « Ôte-toi de devant moi, monstre de la nature, dépositaire de mensonges, armoire de fourberie, puits de scélératesses, inventeur de malices, publicateur de folies, ennemi de l'honneur que l'on doit aux personnes royales ! . »

Est-on en droit de se demander, devant un tel répertoire et un enchaînement aussi remarquable de qualificatifs et de substantifs, si don Quichotte ne joue pas des ressources de sa mémoire et de son éloquence au bénéfice principal et peut-être exclusif du jeu d'une tragédie théâtrale ? Ne fait-il pas aussi bien que la sculpture baroque et l'art churriguéresque au sommet de leur gloire ?

Mieux encore qu'en (I,30), l'occasion paraît optimale, puisque Sancho a osé mettre en doute au profit de la crudité du réel la perspective chevaleresque à laquelle la princesse Micomicona a convié le chevalier. Crime de lèse-chevalerie.

Charmante autant qu'émouvante, « *el oírla es delicia de la mente* » nous rapporte Salvador de Madariaga en nous parlant de « *Dorotea o la listeza* »²⁹² (op. cit. p.55), Dorotea sauvera Sancho de la honte en usant des ressources de l'enchantement et des enchanteurs qui hantent cet espace castral depuis l'arrivée de don Quichotte. Et Sancho acceptera cette hypothèse de bonne grâce, étant exclu néanmoins que ces derniers soient jamais intervenus lors du malheureux « *manteo*. »

Il n'est pas exclu, semble-t-il, que Cervantès ait voulu suspendre le cycle trop récurrent des imprécations du chevalier contre son écuyer par le feu d'artifice que nous venons d'examiner. Car, dans la seconde partie du roman, en effet, don Quichotte contient bien davantage ses pulsions coléreuses. Celles-ci cèdent la place à des exclamations de mélancolie et, sauf les exceptions que nous retiendrons, le tempérament belliqueux du chevalier en ses débuts, fait place à un comportement plus posé.

* * * *

Ce qui n'a pas changé Sancho pour autant, lequel reste le bavard impénitent que l'on sait. Le compte rendu de la visite de la Cueva de Montesinos que don Quichotte propose à ses compagnons (II,23 et 24) provoque chez Sancho la stupéfaction et l'incrédulité la plus totale. Il n'en cache rien.

« *Espantóse el primo así del atrevimiento de Sancho Panza como de la paciencia de su amo, ...* »²⁹³

Depuis que Sancho a commencé son second périple, il ne craint plus ni Dieu ni diable.

²⁹² Dorothee ou l'intelligence.

²⁹³ « Le cousin fut tout étonné, tant de l'audace de Sancho Pança que de la patience de son maître. » (I,209)

Dès l'arrivée de nos deux compères chez le duc et la duchesse, don Quichotte est invité à déjeuner. Il suggère à ses hôtes « *que manden echar de aquí a este tonto, que dirá mil patochadas.* »²⁹⁴ Le discours n'est pas coléreux, et l'on peut même y déceler un ton d'ironie souriante.

Mais la duchesse ne saurait l'accepter (II,31). Peu avant, elle avait en effet demandé à Sancho de rester avec eux (II,30). Sancho ne s'est pas fait prier :

« *Entretejióse entre los tres, e hizo cuarto en la conversación.* »²⁹⁵

Et un peu plus loin (II,31) :

« *Desamparado el rucio, se cosió con la duquesa y se entró en el castillo, ...* »²⁹⁶

Lorsque la duchesse, l'ecclésiastique, don Quichotte et le duc vont s'asseoir à table, on sait que ce dernier fait assaut de prévenances pour que le chevalier s'asseille à la place d'honneur ; malgré ses protestations, le duc réussit à la lui faire accepter. Il n'en fallait pas plus pour que Sancho place dans la durée le récit de l'anecdote qui se termine par ces mots (II,31) :

« *Sentáos , majagranzas ; que adonde quiera que yo me sienta será vuestra cabecera.* »²⁹⁷

Au terme d'un récit trop adroitement développé, on peut apprécier une égalité retrouvée entre les « *patochadas* » et les « *majagranzas.* » Et quelle tête a fait le duc ?

On sait qu'au cours du même dîner, l'ecclésiastique s'en prend à don Quichotte (II,31) et Sancho (II,32), et met en cause, de la façon la plus brutale, l'existence de la chevalerie. On connaît la réponse sublime du chevalier, que n'interrompt pas Sancho - justice lui soit faite - mais qu'il clôt sans attendre que d'autres intervenants puissent prendre la parole. De la part de Sancho, la réfutation de l'ecclésiastique est sans appel ; la fidélité au chevalier est absolue.

A quelques jours de là, nuitamment et dans une forêt profonde, le mage Merlin, recouvert du masque de la mort, « *descarnada y fea* »²⁹⁸ (II,35), décrète que Sancho doit infliger à son arrière-train 3300 coups de fouet pour que Dulcinée soit désenchantée.

« *¡ Yo no sé qué tienen que ver mis posas con los encantos !* »

²⁹⁴ « - Vos Grandeurs feraient fort bien, ... , de faire jeter hors d'ici ce nigaud, qui s'en va dire mille fadaises. » (II,267)

²⁹⁵ « Sancho ... se mêla parmi eux et fit le quatrième dans la conversation, ... » (II,261)

²⁹⁶ « Or, Sancho, ayant quitté son grison, se cousit après la duchesse et entra dans le château, ... » (II,262)

²⁹⁷ « Asseyez-vous seulement ici, béfître, parce que en quelque part que je me mette, ce sera toujours la place au-dessus de vous. » (II,268)

²⁹⁸ « décharnée et horrible » (II,302)

« - *Tomaros he yo – dijo don Quijote -, don villano, harto de ajos, y amarros he a un árbol, desnudo como vuestra madre os parió, y no digo yo tres mil y trescientos, sino seis mil y seiscientos azotes os daré, ...* »²⁹⁹

Dulcinée n'est pas à prendre à la légère.

La colère du chevalier aura l'occasion de se manifester une nouvelle fois lors de sa rencontre avec les membres d'une « *nueva y pastoril Arcadia* »³⁰⁰ (II,58), désireux d'interpréter des élégies de Garcilaso et de Camoens au sein d'un espace entouré de filets de fil vert.

La beauté lyrique et les beautés féminines émeuvent et comblent le chevalier en puissance d'amour. Et c'est pour lui l'occasion de prononcer un sermon sur le thème du « *desagradecimiento* »³⁰¹, et de conclure, en remerciant cette heureuse compagnie, qu'il soutiendra, les armes à la main, à la face du monde et deux jours durant, que ces dames sont les plus belles et les plus courtoises de la terre à l'exception de Dulcinée. Démésure tragique dans l'exaltation ; lente descente aux enfers, après le désastre de la barque enchantée et le mensonge douloureux de la représentation théâtrale du duc et de la duchesse.

« *El ocaso de don Quijote* »³⁰², dont nous parle Salvador de Madariaga (op. cit. p.149).

Or Sancho est à nouveau transporté d'admiration devant le savoir de son maître, comme il l'avait été peu avant, en écoutant l'éloge des quatre saints qui « *pelearon a lo divino* »³⁰³ (II,58).

Mais le maladroit, le balourd, le gaffeur de Sancho, car il l'est ainsi à force de vouloir intervenir à tout bout de champ, se met en tête d'interroger les membres de cette heureuse société :

« - ¿ *Es posible que haya en el mundo personas que se atreven a decir y a jurar que este mi señor es loco ?* »³⁰⁴

On sait que l'intervention de Sancho met, une fois encore, le feu aux poudres, puisque don Quichotte va derechef chevaucher Rocinante et renouveler son défi, adressé alentour, en se plaçant au centre d'une toute proche voie de passage.

Et c'est à une multitude de taureaux que reviendra le rôle de lui répondre et de jeter à terre chevalier et écuyer, comme le sort en a voulu ainsi pour le premier lors de leur première rencontre avec le duc et la duchesse (II,30), comme il en sera à nouveau pour les deux compagnons sur la plage de Barcelone (II,61) de par les jeux d'enfants facétieux, et, une fois encore avant de prendre

²⁹⁹ « Je ne sais ce qu'ont à voir mes fesses avec les enchantements. »

« - Je m'en vais vous prendre, répondit don Quichotte, monsieur le rustre farci d'ail, je vous attacherai à un arbre aussi nu que votre mère vous mit au monde, et ce n'est pas trois mille trois cents, mais bien six mille six cents coups de fouet que je vous donnerai, ... » (II,304)

³⁰⁰ Une nouvelle et pastorale Arcadie.

³⁰¹ L'ingratitude.

³⁰² « Le déclin, le crépuscule de don Quichotte. »

³⁰³ « ...combattirent à la façon divine. » (II,476)

³⁰⁴ « Est-il possible qu'il y ait au monde des personnes qui soient si téméraires de dire et de jurer que mon maître est fou ? » (II,483)

connaissance de la résurrection d'Altisidora (II,68), par la faute d'une légion de porcs.

Qu'il soit chevalier ou écuyer, l'homme ne saurait éviter sa chute.

Mais c'est par sa seule faute que Sancho a failli perdre la vie parmi les compagnons de Roque Guinart (II,60), lorsqu'il commit l'impudence de conclure que « *es tan buena la justicia, que es necesaria que se use aun entre los mismos ladrones.* »³⁰⁵

Bavard impénitent ! Ou l'art des « *refranes* »³⁰⁶ mettra plus d'une fois à bout la patience de don Quichotte et suscitera l'admiration joyeuse de la duchesse. « *Refranes* » que nous laisserons de côté, car ils dépassent notre savoir ; mais dont le nombre et la richesse conduisent un don Quichotte soucieux du bien paraître et un tant soit peu emprunté, d'expliquer à la duchesse (II,30) :

« - *Vuestra grandeza imagine que no tuvo caballero andante en el mundo, escudero más hablador ni más gracioso del que yo tengo, y él me sacará verdadero, si algunos días quisiera vuestra gran celsitud servirse de mí.* »³⁰⁷

Ainsi, tout au long de leurs deux périples, altercations et empoignades ont rythmé les échanges des deux compagnons. Et ces confrontations brutales n'ont fait que renforcer leurs liens d'amitié réciproque. Nous le verrons sous peu.

³⁰⁵ « ... la justice est si bonne qu'il faut nécessairement en user, même parmi les larrons. » (II,503)

³⁰⁶ Proverbes.

³⁰⁷ « Que Votre Grandeur s'imagine que jamais chevalier errant n'eut écuyer qui fût aussi grand discoureur que le mien, ni plus plaisant et récréatif. Si Votre Excellence a pour agréable mon service durant quelques jours, elle en pourra connaître la vérité. » (II,260)

VII. SANCHO : L'HOMME ET SA PERSONNALITÉ

En dépit de l'éclairage fait de « tontería », de « glotonería » et de « cobardía » que dénoncent à l'envi le narrateur et l'entourage de l'écuyer pour mieux induire en erreur le lecteur crédule, la richesse de la personnalité de l'écuyer nous engage à observer cette dernière sous différentes perspectives. Nous nous entretiendrons successivement :

- 1/ de son aspect physique ;
- 2/ de ses aptitudes physiques ;
- 3/ de son âne et des animaux rencontrés au cours de la pérégrination ;
- 4/ de son courage ;
- 5/ des relations qu'il entretient avec sa famille et avec la gent féminine ;
- 6/ des aspects intellectuels et moraux de son caractère.

§. 1 Prenons tout d'abord l'homme de la terre.

Sur son aspect physique, le narrateur est économe.

A hauteur du chapitre neuvième de la première partie du roman, il nous est dit que Cervantès a eu la bonne fortune de retrouver le fil perdu du récit de Cide Hamete Benengeli et décrit la peinture qui reproduit la bataille de don Quichotte avec le biscayen (I,9).

On est censé y voir Sancho Panza, dénommé Sancho Zancas :

« que tenía del cabestro a su asno, ... y tenía la barriga grande, el talle corto y las zancas largas », (I,9) et « entrambas posaderas que no eran muy

pequeñas », ³⁰⁸ (I,20) aux dires du narrateur, lorsque Sancho se dévêt pour cause d'un besoin urgent, durant la nuit des « batanes ».

Maurice Molho s'interroge (*op. cit.* 2 p. 254) : « En conclusión, ¿barrigón o zancudo ? El juego consiste en sembrar confusiones, multiplicando las variantes, ... para desembocar en la imagen de una criatura ambivalente y contrastiva en su misma apariencia física. Ese Sancho, ¿ es pequeño y rechoncho ?, ..., ¿ o

alto y gordo ?,... ¿ barrigón retaco y malicioso ?, ¿ tripudo inocentón o zanquilargo astuto ? Como el trigo le dice al centeno : zanquivano, zanquivano : mucha paja y poco grano. » ³⁰⁹

La diversité des images nous convie à explorer la richesse du personnage. On pourra donc avoir recours aux innombrables dessins et gravures qui le représentent, et, parmi les meilleures, celles qu'en a faites Gustave Doré. Seul témoignage de l'écuyer lui-même, Sancho déclare qu'il est plus petit que Dulcinée (I,31) :

« Llegándole a ayudar a poner un costal de trigo sobre su jumento, llegamos tan juntos, que eché de ver que me llevaba más de un gran palmo. » ³¹⁰

Peut-on le croire ?

Le bon peuple de la « *ínsula Barataria* » (II,45) est tout prêt de partager cette opinion :

« El traje, [parte de letrado y parte de capitán, (II,42)] , las barbas, la gordura y pequeñez del nuevo gobernador tenía admirada a toda la gente que el busilis del cuento no sabía, y aun a todos los que lo sabían, que eran muchos. » ³¹¹

Le narrateur n'évoque pas la force de Sancho. Or elle est indubitable, si l'on veut se souvenir des nombreux combats auxquels l'écuyer se livre pour défendre son maître ; ou même pour se défendre lui-même contre ce dernier, dès lors que don Quichotte veut lui infliger lui-même les coups de fouet prescrits par le mage Merlin. Mais la lutte victorieuse que Sancho mène à bien en cette occasion, ne constitue pas une preuve significative de sa force puisque la corpulence et l'âge du chevalier ne doivent pas être en rapport avec ceux de l'écuyer (II,60). On est d'ailleurs en droit de se demander, ce qui a été dit plus

³⁰⁸ « ... qu'il avait, à ce que la peinture montrait, le ventre grand, la taille courte, les jambes grêles, ... » (I,125) « ... il mit au vent ses deux fesses qui n'étaient pas fort petites. » (I,223)

³⁰⁹ « Pour conclure, ventru ou haut perché ? Le jeu consiste à semer la confusion en multipliant les variantes, ... pour déboucher sur l'image d'une créature ambivalente et contrastée dans son apparence physique elle-même. Sancho est-il petit et trapu ? Ou grand et gros ? Nabot bedonnant et malicieux ? Ventripotant simplet ou matois haut sur pattes ? Comme lorsque le blé s'adresse au seigneur : échassier, échassier, peu de grain et beaucoup de paille. »

³¹⁰ « ... ce fut qu'en m'approchant pour lui aider à mettre un sac de blé sur un âne, nous nous approchâmes si près que je m'aperçus qu'elle me passait d'une grande palme. » (I,368)

³¹¹ « L'équipage, (en partie comme homme de loi, en partie comme capitaine), la barbe, la grosseur et la petitesse du nouveau gouverneur tenaient fort surpris tous ceux qui ne savaient point le fin de l'affaire, voire encore ceux qui le savaient et qui n'étaient pas en petit nombre. » (II,371) Le lettré des traducteurs est-il bien le « letrado » du XVII^e siècle, l'homme de loi au service de l'Administration civile ?

d'une fois, comment don Quichotte a pu résister à toutes les blessures et les chutes auxquelles ont donné lieu ses initiatives et ses combats.

* * *

§. 2. Sur les aptitudes physiques de Sancho, le lecteur est par contre largement informé. Quelques exemples suffiront à le montrer.

Dès le soir de l'aventure des moulins à vent, don Quichotte et Sancho se retirent dans un bosquet (I,8). Le chevalier veille toute la nuit.

*« No la pasó así Sancho Panza, que como tenía el estomago lleno, y no de agua de chicoria, de un sueño se la llevo toda, y no fueran parte para despertarle (si su amo no le llamara) los rayos del sol, que le daban en el rostro, ni el canto de las aves, ... »*³¹²

Libérés, les galériens se sont dispersés (I,23). Les deux compagnons s'enfoncent dans la Sierra Morena. Ces lieux reculés et sauvages inspirent à don Quichotte des pensées chevaleresques.

*« Ni Sancho llevaba otro cuidado (después que le pareció que caminaba por parte segura) sino de satisfacer su estomago con los relieves que del despojo clerical habían quedado ; y así iba tras su amo, sentado a la mujeriega sobre su jumento, sacando de un costal y embaulando en su panza ; y no se le diera por hallar otra ventura, entretanto que iba de aquella manera, un ardite. »*³¹³

De retour vers son village, don Quichotte s'est extrait de la cage placée sur le char à bœufs (I,50) :

« Haciendo mesa de una alfombra y de la verde hierba del prado, a la sombra de unos árboles, » don Quichotte et la compagnie *« se sentaron y comieron allí. »* Mais Sancho préfère s'écarter :

« Que yo a aquel arroyo me voy con esta empanada donde pienso hartarme por tres días ; porque he oído decir a mi señor don Quijote que el escudero del caballero andante ha de comer cuanto se le ofreciere, hasta no poder más, a

³¹² « Sancho ne la passa pas de même, car, comme il avait l'estomac plein et non pas d'eau de chicorée, il dort tout d'une traite, et, si son maître ne l'eut appelé, ni les rayons du soleil qui le frappaient au visage, ni le chant des oiseaux, qui en grand nombre et fort joyeusement saluaient la venue du nouveau jour, n'eussent été suffisants pour l'éveiller. » (I,116)

³¹³ « ... Sancho, de son côté (après qu'il lui sembla être en sûreté), n'avait d'autre soin que de contenter son estomac des reliefs qui étaient demeurés des cléricales dépouilles, et suivait ainsi son maître, chargé de tout ce que devait porter le grison, et, tout en marchant il tirait toujours quelque chose du bissac et le passait en sa panse ; et, tandis qu'il allait de cette sorte, il ne se fût pas soucié pour un liard de rencontrer une autre aventure. » (I,257)

causa que se les suele ofrecer entrar acaso por una selva tan intrincada, que no aciertan a salir de ellas en seis días, ... »³¹⁴

Ainsi Sancho ne se fait pas prier lorsque l'écuyer du Bois – « el narigudo Tomé Cecial » – lui offre de partager aliments et boissons, tandis qu'un peu plus loin, leurs maîtres s'entretiennent de leurs pensées amoureuses (II,13). Et l'on apprend que Sancho est un expert œnologue, à l'image de ses ascendants paternels, qui l'un avait su déceler au fond d'une barrique la présence d'une clef rouillée, tandis que l'autre avait pressenti celle de son attache en cuir de Cordoue.

Le sentiment de l'abondance la plus généreuse ressort de la rencontre de Sancho avec les artisans cuisiniers qui oeuvrent lors des noces de Camacho el Rico (II,20) ; on pense aux noces de Cana. Le spectre de la faim, si présent dans la littérature contemporaine, semble balayée par la profusion des plats et le contentement de l'écuyer.

« Todo lo miraba Sancho, y todo lo contemplaba, y de todo se aficionaba. Primero le cautivaron y rindieron el deseo las ollas, de quien él tomara de bonísima gana un mediano puchero ; luego le aficionaron la voluntad los zagues, y últimamente, las frutas de sartén, si es que se podían llamar sartenes las tan orondas calderas ; y así, sin poderlo sufrir ni estar en su mano hacer otra cosa, se llegó a uno de los solícitos cocineros, y con corteses y hambrientas razones le rogó dejase mojar un mendrugo de pan en una de aquellas ollas. »³¹⁵

Sancho est reçu à la table de don Antonio Moreno à Barcelone (II,62). Ses propos font l'unanimité.

« - Acá tenemos noticia, buen Sancho, que sois tan amigo de manjar blanco y de albondiguillas, que si os sobran las guardáis en el seno para otro día.

- No, señor, no es así - respondió Sancho -, porque tengo más de limpio que de goloso, y mi señor don Quijote, que está delante, sabe bien que con un puñado de bellotas o de nueces, nos sabemos pasar entrambos ocho días. ...

- Por cierto - dijo don Quijote -, que la parsimonia y limpieza con que Sancho come se puede escribir y grabar en láminas de bronce, ... verdad es que

³¹⁴ « ... et se faisant un table d'un tapis de Turquie et de l'herbe verte du pré, ils s'assirent à l'ombre de quelques arbres et dinèrent là tandis que Sancho déclara : « ... je m'en vais à ce ruisseau avec ce pâté, où je pense me bourrer pour trois jours : car j'ai ouï dire à mon seigneur don Quichotte que l'écuyer d'un chevalier errant doit manger quand l'occasion se présente, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, d'autant qu'il leur arrive d'entrer d'aventure en une forêt si embarrassée qu'ils n'en pouront pas trouver la sortie de six jours, ... » (II,593) »

³¹⁵ « Sancho regardait attentivement toutes ces choses, et toutes lui plaisaient extrêmement. Premièrement, le désir des marmites le rendait fort amoureux, et bien volontiers en eût-il pris un demi-pot ; après les grandes bouteilles captivaient extrêmement son cœur, de même que faisaient les fruits des poêles de si honorables chaudières. C'est pourquoi, ne pouvant plus se contenir, il s'approcha de l'un des affairés cuisiniers, et, avec des paroles aussi courtoises que faméliques, il le pria de le laisser tremper un quignon de pain dans une des marmites. (II,173)

*cuando él tiene hambre, parece algo tragón, porque come apriesa y masca a dos carrillos ; pero la limpieza siempre la tiene en su punto, ... »*³¹⁶

* * *

§. 3. Poursuivons notre enquête sur le compagnon de don Quichotte. La tradition a toujours associé Sancho et son âne. « *Dice Cide Hamete que pocas veces vio a Sancho Panza sin ver al rucio, ni al rucio sin ver a Sancho.* »³¹⁷(II,34). Car, chacun le sait, Sancho aime son âne, son plus fidèle compagnon.

Certes, don Quichotte a hésité au départ avant de se décider d'accepter cet attelage. Le narrateur nous le confie (I,7) :

*« En lo del asno reparó un poco don Quijote, imaginando si se le acordaba si algún caballero andante había traído escudero caballero asnalmente ; ... »*³¹⁸

Le chevalier a bien fait ; jamais l'écuyer n'aurait pu tenir à pied le rythme de leur pérégrination.

Les témoignages de l'affection que Sancho porte à son âne sont innombrables. A commencer par la façon dont il le dénomme, en écartant « *asno* » ou « *burro* » au profit de « *rucio* », la couleur naturelle du grison.

— De l'estime, il n'en a pas moins au vu des propos qu'il tient au « *narigudo* » Tomé Cecial (II,13) :

*« ... verdad es que no tengo rocín, pero tengo un asno que vale dos veces más que el caballo de mi amo. Mala pascua me dé Dios, y sea la primera que viniere, si le trocara por él aunque me diesen cuatro fanegas de cebada encima. »*³¹⁹

³¹⁶ « Nous avons entendu dire, l'ami Sancho, que vous aimiez tellement le blanc-manger et les andouillettes que, lorsque vous en avez de reste, vous gardez dans votre estomac pour le jour suivant.

- Non, monsieur, cela n'est pas exact, répartit Sancho : car j'ai plus de propreté que de gourmandise ; et mon maître don Quichotte, qui est ici présent, sait bien qu'avec un poignée de glands ou de noix nous avons coutume de passer une huitaine à nous deux.

- Pour sûr, dit don Quichotte, l'économie et la propreté dont Sancho use en mangeant est digne d'être gravée sur des lames de bronze, Il est vrai que, quand il a faim, il paraît un peu glouton ; il avale à la hâte et mâche des deux côtés à la fois. » (II,512)

³¹⁷ « Aussi Cid Hamet raconte-t-il que bien rarement il vit Sancho Pança sans le grison, ni le grison sans le bon Sancho, tant étaient fortes l'amitié et la fidélité qu'ils se gardaient l'un à l'autre. » (II,295)

³¹⁸ « Quant à ce point de l'âne, don Quichotte s'y arrêta un peu, se creusant le cerveau pour voir s'il se souvenait qu'aucun chevalier eût mené d'écuyer asinesquement monté, ... » (I,111)

³¹⁹ « ... il est vrai que je n'ai point de roussin, mais j'ai un âne qui vaut deux fois plus que le cheval de mon maître. Males Pâques me donne Dieu si je le cédaï pour son cheval, quand on m'en donnerait par dessus quatre boisseaux d'avoine. » (II,109)

De même à l'occasion de la disparition de son compagnon (I,25), soustrait par ce coquin de Ginés de Pasamonte dans des conditions qui montrent de surcroît le bon sommeil du chevauteur et l'habileté du larron, avec en écho la moquerie attachée à la maladresse du bête ou « tonto de capirote » de la tradition populaire (*M.Molho op. cit. 2, p. 237*). Mais on retiendra à titre exemplaire l'éloquence de l'écuyer :

« - ¡ Oh hijo de mis entrañas, nacido en mi misma casa, brinco de mis hijos, regalo de mi mujer, envidia de mis vecinos, alivio de mis cargas, y, finalmente sustentador de la mitad de mi persona, porque con veintiseis maravedís que ganaba cada día, mediaba yo mi despensa ! »³²⁰

Il en va tout autant au moment des retrouvailles avec le grison (I,30) :

« - ¡ Ah, ladrón Ginesillo ! ¡ Deja mi prenda, suelta mi vida, no te empaches con mi descanso, deja mi asno, deja mi regalo ! ¡ Huye, puto ; auséntate ladrón, y desampara lo que no es tuyo !

.....

Sancho llegó a su rucio y, abrazándole, le dijo :

- ¿ Cómo has estado, bien mío, rucio de mis hojos, compañero mío ?

Y con esto le besaba y acariciaba, como si fuera persona. El asno callaba y se dejaba besar y acariciar de Sancho, sin responderle palabra alguna. »³²¹

Le chevalier a décidé de s'embarquer à bord du « barco encantado » (II,29). L'écuyer attache Rocinante et l'âne aux arbres de la berge. Si don Quichotte n'a cure de leur sort à venir, le narrateur affirme à l'égard de Sancho :

« que ninguna cosa le dio más pena que el oír roznar al rucio y el ver que Rocinante pugnaba por desatarse »

et qu'il souhaite :

« que la locura que nos aparta de vosotros, convertida en desengaño, nos vuelva a vuestra presencia. »³²²

³²⁰ L'édition Oudin-Cassou ne propose pas la traduction de ce passage, absent de la première édition du roman de Cervantès. Je vous propose celle-ci : « Oh fils de mes entrailles, né dans ma propre maison, manège pour mes enfants, aisance pour ma femme, convoité par mes voisins, soulagement pour mes travaux et finalement soutien pour moitié de ma personne, car avec 26 maravedís que je gagnais par jour, je couvrais mes besoins. »

³²¹ « Eh ! larron de Ginésillo, laisse là mon bien, laisse aller ma vie, ne t'embarrasse pas de mon repos, quitte mon âne, rends-moi mes délices, fuis-t'en, bougre, va-t'en, larron, et abandonne ce qui n'est pas à toi.

Sancho s'approcha de son grison, et, l'embrassant lui dit : « Comment t'es-tu porté, mon unique bien, grison de mon âme compagnon de mes travaux ? » Et avec cela il le baisait et le caressait comme si c'eût été une personne : l'âne se taisait et se laissait baiser et caresser par Sancho, sans lui répondre une seule parole. » (I,364)

³²² « ... mais rien ne lui fit plus de peine que d'entendre braire le roussin, et de voir que Rossinante luttait pour se détacher, ... » (II,251)

« ... que la folie qui nous éloigne de vous, lorsqu'elle se sera tournée en déception, nous ramènera à vous. » (II,251)

Sancho pressent l'avenir tout proche, puisque don Quichotte se confessa peu après, en disant : « *Yo no puedo más.* »

On sait qu'à l'entrée du château du duc, Sancho recommande à la duègne Rodriguez de prendre soin de son âne et de l'emmener à l'écurie (II,31), parce que « *el pobrecito es un poco medroso y no se hallará a estar solo, en ninguna de las maneras* »³²³ ; une vraie mère pour son âne. Le refus de l'intéressée et l'altercation qui suit fournissent à l'auteur une entrée en matière adéquate pour que, peu après (II,37), la duchesse, Sancho et la duègne Rodriguez évoquent le désamour dont elle-même et ses compagnes sont les victimes innocentes. A l'image du proverbe : « *Ponerle a uno cual dejan dueñas.* »³²⁴

Dès lors que Sancho a décidé de renoncer au gouvernement de l' « *ínsula* » (II,53), il se rend dans l'écurie :

«... y llegándose al rucio, le abrazo y le dio un beso en la frente, y no sin lágrimas en los ojos, le dijo :

- *Venid vos acá, compañero mío y amigo mío, y conllevador de mis trabajos y miserias ; cuando yo me avenía con vos y no tenía otros pensamientos que los que me daban los cuidados de remendar vuestros aparejos y de sustentar vuestro corpezuelo, dichas eran mis horas, mis días y mis años ; pero que después que os dejé y me subí las torres de la ambición y de la soberbia, se me han entrado por el alma adentro mil miserias, mil trabajos y cuatro mil desasosiegos.* »³²⁵

L'âne, l'ami de l'homme est devenu le confident de Sancho.

L'affection et la tendresse qu'exprime Cervantes dans ces lignes à l'égard de l'âne de notre écuyer, nous rappelle les propos que tient un chevrier venu à la poursuite de sa chèvre (I,50) :

« - ¡ *Ah cerrera, cerrera, Manchada, Manchada, y cómo andáis vos estos días de pie cojo ! ¿ Qué lobos os espantan, hija ? ¿ No me dirás qué es esto, hermosa ? ...* »³²⁶

On sait que don Quichotte et la compagnie qui l'entoure invitent le chevrier à partager leur repas et souhaitent entendre le récit qu'il leur a promis. Acceptant bien volontiers,

³²³ « ... parce que le pauvre est un peu craintif et ne se plaît nullement à demeurer seul. » (II,262)

³²⁴ Mettre plus bas que terre.

³²⁵ « Lorsqu'il arriva à son grison, il l'embrassa, lui donna un baiser de paix au front et lui dit : « venez mon compagnon et mon ami, le soulagement de mes travaux et de mes misères. Quand je vivais avec vous et que je n'avais d'autre pensée que celle que donnait le soin de raccommoder votre bât et de nourrir votre corps gentil, heureuses étaient mes heures, heureux mes jours et mes ans. Mais, depuis que je vous ai quitté et me suis hissé sur les tours de l'ambition et de l'orgueil, mille misères, mille épreuves et quatre mille angoisses me sont entrées dans l'âme. » (II,445)

³²⁶ « Ah ! coureuse, coureuse, Tavelée, ma Tavelée, comme vous allez à cloche-pied ces jours-ci ? Quels loups vous épouvantent ma fille ? Ne me direz-vous ce que c'est, la belle ? » (I,592)

« *El cabrero dio dos palmadas sobre el lomo a la cabra, que por los cuernos tenía, diciéndole :*

- *Recuéstate junto a mí, Manchada ; que tiempo nos queda para volver a nuestro apero.*

- *Parece que la entendió la cabra, porque en sentándose su dueño, se tendió ella junto a él con mucho sosiego, y mirándole al rostro daba a entender que estaba atenta a lo que el cabrero iba diciendo ; ... »³²⁷*

Dans cette même perspective, on est tenté de rappeler combien le narrateur s'est attaché à décrire la personnalité de ce fidèle (II,12)

« *rucio, cuya amistad dél y de Rocinante fue tan única y tan trabada*»³²⁸

que lorsque,

« *las dos bestias se juntaban, acudían a rascarse el uno al otro, y que, después de cansados y satisfechos, cruzaba Rocinante el pescuezo sobre el cuello del rucio (que le sobraba de la otra parte más de media vara), y mirando los dos atentamente al suelo, se solían estar de aquella manera tres días ; ... »*³²⁹

Au retour de son gouvernement et après avoir quitté Ricote, le soir venu, Sancho et son âne tombent au fond d'un « sima », parmi des maisons en ruine. Tous deux se sentent abandonnés et perdus (II,55). Mais au petit matin,

« *sacando de las alforjas, que también habían corrido la misma fortuna de la caída, un pedazo de pan, Sancho lo dio a su jumento, que no le supo mal, y díjole ..., como si lo entendiera :*

- *todos los duelos con pan son buenos. »*³³⁰

Pourrait-on mieux sentir que ne l'a fait Cervantès la part de l'humanité de l'animal, ou, pour mieux dire la meilleure part de cette humanité ? Celle qui de la confiance, de la fidélité et de l'amitié entre l'animal et l'homme, entre l'homme

³²⁷ « Le chevrier donna deux coups du plat de la main sur le dos de la chèvre, laquelle il tenait par les cornes, lui disant : « Couche-toi auprès de moi, la Tavelée, car nous avons du temps pour retourner à notre troupeau. » Il semble que la chèvre l'entendit ; tandis que son maître s'asseyait, elle s'étendit de son long auprès de lui tout à son aise, et le regardant au visage, elle donnait à entendre qu'elle était attentive à ce qu'allait dire le chevrier, ... » (I,594)

³²⁸ « ... grison, dont l'amitié et celle de Rossinante furent si uniques et si étroites que, ... » (II,102)

³²⁹ « ... lorsque ces deux bêtes se joignaient, elles prenaient plaisir à se gratter l'une l'autre, et qu'après qu'elles étaient lasses de se frotter, Rossinante étendait en croix son cou sur celui du grison (et il en restait de l'autre côté plus d'une demi-aune), et puis tous deux, les yeux fichés en terre, avaient accoutumé de demeurer de la sorte trois jours entiers, ... » (II,103)

³³⁰ « Il tira de ses besaces, car elles avaient couru la même fortune et la même chute, un quignon de pain. Il le lui bailla, et l'âne le trouva bon, et Sancho lui dit, comme s'il eût entendu : tous les maux se guérissent avec du pain. » (II,458)

et l'animal, va savoir s'inscrire auprès des seuls êtres humains de bonne volonté capables de ressentir et d'apprécier ces valeurs,

*« para confusión de los hombres que tan mal saben guardarse amistad los unos a los otros » ?*³³¹

§. 4. Considérons maintenant le courage de Sancho.

Au chapitre VI de l'ouvrage que Salvador de Madariaga consacre à don Quichotte, l'auteur rapporte qu'à l'instar du narrateur, l'opinion commune tient Sancho pour un couard. Une occasion de plus pour que le lecteur peu attentif soit berné et que la curiosité du lecteur « *discreto* » soit suscitée.

Confronté à un monde inconnu, la crainte qu'exprime Sancho est une preuve de lucidité de la part du campagnard. Or le narrateur grossit le trait pour provoquer le rire du lecteur en déformant la véritable image de Sancho sous une caricature grossière. En outre, et comme pour donner raison à ses détracteurs, l'écuyer se présente lui-même d'entrée de jeu comme un homme pacifique.

Les « *yangueses* » (I,15) viennent de châtier vilainement Rossinante des galanteries qu'il proposait aux juments. Don Quichotte déclare à Sancho :

*« ... éstos no son caballeros, sino gente soez y de baja ralea. Dígolo porque bien me puedes ayudar a tomar la debida venganza del agravio que delante de nuestros ojos se le ha hecho a Rocinante. »*³³²

N'est-il pas cheval de chevalier ?

*« - Señor, yo soy hombre pacífico, manso, sosegado, y sé disimular cualquier injuria, porque tengo mujer e hijos que sustentar y criar. Así que séale también a vuestra merced aviso (pues no puede ser mandato) que en ninguna manera pondré mano a la espada, ... ».*³³³

Voilà qui attriste don Quichotte. Dès lors conclut-il, Sancho ne pourra pas être chevalier et ne pourra pas défendre l'ordre qui doit régner dans l'une de ces « *ínsulas* » lointaines et turbulentes que le chevalier se propose de lui confier. Mais Sancho n'en a cure.

³³¹ « ... pour la honte des hommes qui savent si mal garder l'amitié qu'ils se sont jurée. » (II,103)

³³² « ... ces gens ne sont pas chevaliers, mais de la basse canaille. Ceci dit parce que tu me peux bien aider à prendre la vengeance requise du tort qui s'est fait en notre présence à Rossinante. » (II,167)

³³³ « Monsieur, je suis homme pacifique, doux et ami du repos, et si sais-je bien dissimuler les injures que l'on me fait, vu que j'ai femme et enfants à nourrir et à élever : soit donc aussi avis à Votre Grâce (puisque ce ne peut être commandement) que je ne mettrai en façon quelconque la main à l'épée, ... » (I,169)

Dans le cadre d'un conflit à hauts risques, du fait du nombre des « *yangueses* », le narrateur conduit le lecteur à confondre témérité et courage personnel.

On sait que don Quichotte et son compagnon ont fait la rencontre de Cardenio au sein de la Sierra Morena (I,24). Le chevalier vient d'injurier le « *roto* », lequel s'est permis de mettre en doute l'honneur de la princesse Madásima. En guise de réponse, le « *roto* » s'est saisi d'un caillou et l'a projeté en pleine poitrine sur don Quichotte ; celui-ci tombe à la renverse. Sancho n'hésite pas un instant à se jeter sur l'attaquant à bras raccourcis.

Il en ira de même lorsque le barbier autrefois détenteur du heaume de Mambrino et des harnais de son âne, rencontre Sancho dans les écuries de l'auberge de Juan Palomeque el Zurdo, et souhaite récupérer son bien par la force (I,44). Sancho se défend comme un lion et usant à bon escient de l'option pratique des lois de la chevalerie (*M.Molho, op. cit.2, p. 280*), réussit à préserver la juste possession d'un butin de guerre. Ravi d'avoir été le témoin de cet exploit, don Quichotte :

*« propuso en su corazón de armar caballero a Sancho en la primera ocasión que se le ofreciese. »*³³⁴

Et Sancho se comportera avec tout autant de bravoure pour défendre son maître de l'attaque à laquelle se livre le chevrier dont nous venons de vanter l'humanité (I,52).

Tandis que don Quichotte et le chevalier des Miroirs préparent leur combat nuitamment, la conversation de leurs écuyers est de la part de Sancho, un modèle de circonspection et de fermeté (II,13 et 14). A l'image de celle de son maître, l'agressivité de Tomé Cecial trouve dans l'attitude de Sancho, comme celle de don Quichotte à l'égard du chevalier des Miroirs, un rempart aussi calme qu'infranchissable.

Ainsi, lorsque Sancho fait l'éloge de sa fille, adolescente aussi vigoureuse qu'élancée, le « *narigudo* » trouve bon de s'exclamer, probablement un tant soit peu « *cazurro* » :

*« ¡ Oh hideputa, puta, y qué rejo debe tener la bellaca ! »*³³⁵

La réponse de Sancho ne se fait pas attendre :

*« ...Háblese más comedidamente ; que para haberse criado vuestra merced entre caballeros andantes, que son la misma cortesía, no me parecen muy concertadas estas palabras. »*³³⁶

³³⁴ « Il résolut en lui-même de le faire chevalier à la première occasion qui se présenterait, ... » (I,538)

³³⁵ « Ô pute et hidepute, que cette drôlesse doit bien porter son bois ! » (II,110)

Apparemment, Sancho n'a pas pleinement conscience qu'il a déjà utilisé cette même expression en apprenant l'identité exacte de celle que don Quichotte avait dénommée jusqu'alors Dulcinea (I,25).

Quelques instants plus tard, le même « *narigudo* » suggère à Sancho de suivre l'exemple de leurs maîtres et de « *pelear y hacernos astillas* »³³⁷. A l'évidence, cette coutume de ruffians n'est pas du goût de Sancho, lequel n'a aucune envie de se quereller à froid. Qu'à cela ne tienne, lui rétorque son partenaire :

« *Yo me llegaré bonitamente a vuestra merced y le daré tres o cuatro bofetadas, ..., con las cuales le haré despertar la cólera, ..* ».³³⁸

On sait que Sancho met fin à cette escalade verbale, avec la promesse d'une avalanche préalable de « *garrotazos* » propres à envoyer dans l'autre monde ce garçon querelleur. Sancho saura bientôt, stupéfait, qu'il s'agit de son ami et voisin Tomé Cecial.

Nul doute que Sancho est courageux. Mais point n'est besoin de prendre à la lettre les variations auxquelles le narrateur conduit le lecteur pour son plaisir, variations qui peuvent échapper à une parfaite cohérence. Ainsi, Sancho s'échappe en courant pour ne pas devoir affronter le « *colmilludo jabalí* » et déchire le beau vêtement dont lui a fait don la duchesse (II,34). A l'inverse et nuitamment, face à la fantasmagorie lumineuse et sonore dont s'entoure le mage Merlin, Sancho fait front sans sourciller à l'impressionnant défilé au sein d'un non moins impressionnant décor (II,35). A. Redondo évoque les frayeurs justifiées de l'« *estantigua* » (*op. cit. p. 96*).

Courageux ? Sans aucun doute ; jusque et y compris pour exiger pour sa personne le respect de son maître. On sait que Sancho ne montre aucun entrain pour la mise en œuvre de la sanction des 3300 coups de fouet ordonnée par le magicien Merlin. Don Quichotte s'en émeut (II,60) :

« *Dulcinea perece, tú vives en descuido, yo muero deseando.* ».³³⁹

Au moment de quitter la vallée de l'Ebre pour se rendre à Barcelone et s'engager sur les terres vallonnées de Roque Guinart, don Quichotte décide de prendre les choses en mains et de fouetter lui-même son écuyer. Sancho se rebiffe, proteste, et voyant que son maître ne renonce pas dans ses intentions, le prend à bras le corps et le plaque au sol sans ménagement.

³³⁶ « ... je vous prie, parlons un peu plus honnêtement : car il me semble que pour avoir été élevé parmi les chevaliers errants, qui sont la courtoisie même, ces paroles sont bien peu choisies. » (II,110)

³³⁷ « ... il nous en faut aussi découdre et nous tailler des croupières. » (II,118)

³³⁸ « ... je m'approcherai tout doucement de Votre Grâce, et de deux ou trois soufflets que je lui donnerai je la jeterai à mes pieds. Par quoi je réveillerai votre colère, fussiez-vous plus endormi qu'un loir. » (II,119)

³³⁹ « Dulcinée périt, tu vis dans la nonchalance, et je meurs de désir. » (II,496)

« - ¿ Cómo traidor ? ¿ Contra tu amo y señor natural te desmandas ? ¿ Con quien te da tu pan te atreves ?

- Ni quito ni pongo rey - respondió Sancho -, sino ayúdome a mí que soy mi señor. Vuestra merced me prometa que se estará quedo, y no tratará de azotarme por ahora, que yo le dejaré libre y desembarazado ; donde no :

- Aquí moriras, traidor enemigo de doña Sancha. »³⁴⁰

Sancho a le sens de l'histoire ; on le verra à nouveau.

Mais Sancho n'est pas seulement apte à se faire respecter. Il est également l'image du courage lorsqu'il s'efforce de remonter le moral de son maître, défait et écoeuré par ses échecs réitérés. Ainsi on a vu que don Quichotte s'est vu « *pisado y acoceado y molido de los pies de animales inmundos y soeces* »³⁴¹ (II,59). Le chevalier souhaite alors se laisser mourir de faim. La réponse de l'écuyer ne se fait pas attendre :

« ... *sepa señor, que no hay mayor locura que la que toca en querer desesperarse como vuestra merced, y créame, y después de comido échese a dormir un poco en los colchones verdes de estas yerbas, y verá como cuando despierte se halla algo aliviado.* »³⁴²

En sus du courage, voici Sancho élevé au rang de thérapeute.

Rendons-nous maintenant au bord de la plage de Barcelone (II,66), où don Quichotte se voit contraint de mettre fin à sa quête :

« - ¡ Aquí fue Troya ! ¡ Aquí mi desdicha, no mi cobardía, se llevó mis alcanzadas glorias ; aquí uso la fortuna conmigo de sus vueltas y revueltas ; aquí se escurecieron mis hazañas ; aquí finalmente cayó mi ventura para jamás levantarse ! »³⁴³

Sancho n'a pas de mal à lui répondre :

³⁴⁰ « Comment ! lui disait don Quichotte, traître que tu es, tu te révoltes contre ton maître et seigneur naturel ? Contre celui qui te donne son pain ?

- Je ne quitte ni ne change mon roi, répliqua Sancho ; je ne fais que me secourir moi-même, qui suis mon vrai roi. ... autrement tu mourras ici, traître ennemi de doña Sancha. » (II,496)

³⁴¹ « ... je me suis vu ce matin foulé, roulé et moulu sous les pieds d'animaux immondes et indignes. » (II,487)

³⁴² « ... Et sachez bien, monsieur, qu'il n'y a pas plus grande folie que celle qui consiste à se désespérer comme Votre Grâce. Croyez-moi, vous dis-je, et, après avoir mangé, dormez un peu sur les verts oreillers de ces gazons, et vous trouverez qu'à votre réveil vous vous sentirez quelque peu soulagé. » (II,487)

³⁴³ « Là fut Troie ! là mon infortune, et non pas ma couardise, a emporté mes gloires conquises. C'est là que fortune a usé contre moi de ses tours et détours ; là que mes prouesses se sont obscurcies, là enfin que mon bonheur est tombé pour ne se relever plus ! » (II,546)

« - *Tan de valientes corazones es, señor mío, tener sufrimiento en las desgracias como alegría en las prosperidades, y esto lo juzgo por mí mismo, que si cuando era gobernador estaba alegre, ahora que soy escudero de a pie, no estoy triste. Porque he oído decir que esta que llaman por ahí Fortuna, es una mujer borracha y antojadiza, y sobre todo, ciega, y así, no ve lo que hace, ni sabe a quién derriba, ni a quién ensalza.* »³⁴⁴

L'élève est passé maître.

Et ses propos ont été entendus, car don Quichotte se confesse derechef en déclarant (II,66) :

« ... *cada uno es artífice de su ventura. Yo lo he sido de la mía, pero no con la prudencia necesaria, y así, me han salido al gallarín mis presunciones ; ...* »³⁴⁵

Dès lors, la « *Fortuna ciega* » du sage et prévoyant écuyer trouve sa partenaire dans celle qui aurait dû être la « *ventura prudente* » de l'aventureux chevalier. Et les seuls propos que don Quichotte vient d'énoncer ne sont-ils pas suffisants pour conforter la thèse soutenue par Torrente Ballester au sujet de la véritable personnalité du Chevalier ?

§. 5. Poursuivons l'ébauche du caractère de l'écuyer.

Les références que s'accorde Sancho à l'égard de sa famille sont rares, mais hautement significatives. Ainsi, lorsque Sancho critique l'oisiveté d'Altisidora, il déclare (II,70) :

« *Por mí lo digo, pues mientras estoy cavando, no me acuerdo de mi oíslo, digo de mi Teresa Panza, a quien quiero más que a las pestañas de mis ojos.* »³⁴⁶

Et les propos qu'il tient à son voisin Tomé Cecial (II,13) montre toute l'affection que Sancho nourrit à l'égard de sa descendance. Et ces propos semblent avoir plus de poids que les quelques récriminations qu'il formule à l'intention de celle qui se montre quelquefois jalouse (II,22), « *que entonces*

³⁴⁴ « Monsieur, il est d'un cœur vaillant d'avoir autant de patience dans les revers que de joie durant la prospérité. J'en fais le jugement par moi-même : car, si j'étais joyeux lorsque j'étais gouverneur, maintenant que je suis écuyer à pied, je n'en suis pas plus triste. J'ai ouï dire que celle qu'on nomme par ici la Fortune, est une femme volage, fantasque et surtout aveugle, de sorte qu'elle ne sait ce qu'elle fait, ni qui elle ravale, ni qui elle élève. » (II,546)

³⁴⁵ « ... chacun est artisan de sa fortune. Je l'ai été de la mienne, mais non point avec la prudence nécessaire, de sorte que mes espérances ont tourné à ma confusion ... » (II,547)

³⁴⁶ « J'en parle d'après moi-même : pendant que je pioche, il ne me souvient nullement de mon petit œil, je parle de Madame Thérèse Pança, que j'aime mieux mille fois que les cils de mes yeux. » (II,576)

súfrala el mismo Satanás »³⁴⁷ ; et lui fait regretter le célibat : « *El buey suelto bien se lame.* »³⁴⁸

Il est intéressant de constater combien ce même Sancho se révèle discret sur l'appréciation de ses rencontres féminines extra conjugales. Telle est la réserve dont fait preuve ce mari fidèle. Mais quel enthousiasme exprimé sans réserves, à la vue de trois de ses représentantes !

Nous sommes en pleine Sierra Morena. Dorotea Micomicona va permettre d'extraire don Quichotte de ces lieux écartés (I,29). Sancho ignore l'identité de l'intéressée. Sa vue l'interpelle :

« *..el que más se admiró fue Sancho Panza, por parecerle (como era así verdad) que en todos los días de su vida había visto tan hermosa criatura ; y así, preguntó al cura con grande ahínco le dijese quién era aquella tan hermosa señora, y qué era lo que buscaba por aquellos andurriales.* »³⁴⁹

Et que dire des propos dithyrambiques que Sancho exprime avec un enthousiasme proche du délire à la vue de Quiteria s'avancant vers les lieux de ses noces, accompagnée de sa parentèle (II,21). Après avoir magnifié vêtements et ornements, Sancho s'esclaffe :

« *¡ Oh hideputa, y qué cabellos, que si no son postizos, no los he visto más luengos, ni más rubios en toda mi vida ! ¡ No, sino ponedle tacha en el brio y en el talle, y no la comparéis a una palma que se mueve cargada de racimos de dátiles, que lo mismo los dejes que trae pendientes de los cabellos y de la garganta ! Juro en mi ánima que ella es una chapada moza, ...* »³⁵⁰

Il est clair que don Quichotte ne l'a pas entendu.

Claudia Jerónima est accueillie et confortée par Roque Guinart (II,60), « *admirado de la gallardía, bizarría, buen talle y suceso de la hermosa Claudia.* »³⁵¹. Sancho ne l'est pas moins ; son malheur « *le peso en extremo* » ; « *...que no le habia parecido mal la belleza, desenvoltura y brío de la moza.* »³⁵²

³⁴⁷ « ... alors Satan même s'en veuille charger. » (II,190)

« ... le bœuf délié se lèche tout à son aise. » (II,190)

³⁴⁸ « ... le bœuf délié se lèche tout à son aise. » (II,190)

³⁴⁹ « ... mais le plus ébahi, ce fut Sancho Pança, lui étant avis (comme aussi était-ca la vérité), qu'en jour de sa vie il n'avait vu si belle créature ; et ainsi il requit du curé avec grande instance de lui dire qui était cette tant belle dame, et ce qu'elle cherchait par ces lieux écartés. » (I,346)

³⁵⁰ « ... Ô fille de putain, voyez un peu, je vous prie, quels cheveux ! S'ils ne sont postiches, je n'en ai jamais vu de toute ma vie de plus longs et de plus blonds. Et rien à dire à la taille et à la tournure ; on ne peut la comparer qu'à un palmier qui se meut chargé d'un régime de dattes : ses carcans et les affiquets qui pendent à ses cheveux et à sa gorge leur rassemblent justement. Je jure sur mon âme que c'est une fameuse garce, ... » (II,181)

³⁵¹ « ... étonné de la bravoure, de la bonne mine et de l'aventure de la belle Claudia, ... » (II,500)

³⁵² « ... ce qui fit beaucoup de peine à Sancho : car la beauté, la grâce et la bonne mine de la jeune fille lui avaient beaucoup plu. » (II,505)

Epoux fidèle, certes ; mais sensible aux charmes féminins et aux opportunités que réserve le destin ; sa franchise n'en fait pas mystère.

Certes Maurice Molho (*op. cit. p. 459*) attribue de l'importance au fait que Sancho préfère se tenir à « *mujeriegas* » sur son âne (I,23) comme sur Clavileño (II,41), « *a usanza de mujeres* »³⁵³ ; ceci étant, on peut y voir, plutôt que l'indice d'un tempérament peu viril, un souci de commodité à l'usage d'une monture équipée, dans le premier cas, de larges besaces, et, dans le second, d'une croupe étroite et inconfortable de bois. En outre, on peut y voir également, comme le note Augustin Redondo (*op. cit. p. 425*), la perspective de la « *inversión paródica propia del carnaval.* »³⁵⁴

Or il apparaît en notre faveur que Sancho est tout près de défendre vigoureusement la cause de son maître au moment de remettre son message à Dulcinée (I,25). Voyons plutôt :

*« Y póngame yo una por una en el Toboso, y delante de mi señora Dulcinea ; y que yo le diré tales cosas de las necedades y locuras, que todo es uno, que vuestra merced ha hecho y está haciendo, que la venga a poner más blanda que un alcornoque ; con cuya respuesta dulce y melificada volveré por los aires, como brujo, ... »*³⁵⁵

Et un peu plus loin :

« Y si no, aparéjese la señora Dulcinea () ; que sino responde como es razón, voto hago solemne a quien puedo que le tengo de sacar la buena respuesta del estómago a coces y a bofetones. »*

*« Porque, ¿ dónde se ha de sufrir que un caballero andante, tan famoso como vuestra merced se vuelva loco, sin qué ni para qué, por una ... ? No me lo haga decir la señora, porque por Dios que despotrique y lo eche todo a doce, aunque nunca se venda. ¡ Bonico soy para eso ! ¡ Mal me conoce ! »*³⁵⁶

Sont-ce là des paroles d'un tempérament inhibé ? Ne serait-on pas plutôt en droit de penser qu'il y a là un encouragement parfaitement explicite à délaisser des exercices ineptes au profit d'une action concrète ? A deux

³⁵³ A l'écuyère ; selon l'usage des femmes.

³⁵⁴ « l'inversion paradoxale propre au carnaval. »

³⁵⁵ « Laissez-moi arriver une bonne fois dans le Toboso et en présence de madame Dulcinée, je lui en conterai de telles, des sottises et folies, qui est tout un, que vous avez faites et que vous faites encore, que je vous la rendrai plus souple qu'un gant, encore que je la trouve plus dure qu'un chêne-liège, et avec sa réponse douce et emmielée je reviendrai par l'air comme un sorcier. » (I,288)

(*) Ce n'est pas « mi señora » ; l'anonymat s'approche d'Aldonza.

³⁵⁶ « Et au cas que non, que madame Dulcinée s'apprête ; que si elle ne répond pas comme la raison veut, je fais vœu solennel à qui je peux que je lui tirerai la bonne réponse de l'estomac à force de coups de pied et de soufflets : car en quel lieu peut-on souffrir qu'un chevalier errant aussi fameux que vous l'êtes devienne fou, sans quoi ni pourquoi, pour une ... Qu'elle ne me le fasse pas dire, la dame, car, par Dieu, j'en débiterai et mettrai tout mon vin à douze, quand je ne devrais jamais le vendre : je suis bien propre à cela, moi ! Elle me connaît mal ! » (I,294)

doigts d'un rapt en rase campagne, une pulsion salvatrice d'instincts primaires en contrepoint aux rêves inhibants de l'amour courtois ?

Car Cervantès n'est pas avare d'allusions explicites à la condition virile, lorsqu'il donne la parole à l'épouse de Juan Palomeque (I,32). S'adressant au barbier, sommé de lui rendre la queue de bœuf, elle lui fait savoir :

« *Que me ha de volver mi cola, que anda la de mi marido por esos suelos, que es vergüenza ;* »³⁵⁷

Augustin Redondo nous engage à rapprocher les intentions et les propos de Sancho, aux talents déployés par Celestina : l'entremetteuse « supo ablandar Milebea y convertir su saña en masedumbre. »³⁵⁸ (*op. cit. p.350*). Peut-on également penser que Sancho a conservé en mémoire la plaidoirie prononcée par don Quichotte en faveur de la défense et de l'illustration du métier d'« alcahuete », de « corredor de oreja », « que es oficio de discretos y necesarísimo en la república bien ordenada. »³⁵⁹ (I,22).

Mais revenons aux propos de l'écuyer et aux incitations qu'elles impliquent à l'intention du chevalier. Pour explicites qu'elles soient, elles ne sont pas de nature à modifier le cours des choses. Torrente Ballester formule un instant l'hypothèse « de una hermosa y recoleta señora inaccesible, que ... trajese a mal traer a su enamorado ... » (*op. cit. p. 70*). « Pero el autor, en este caso, obra sin el menor entusiasmo, aunque con asombrosa lógica artística. La realidad de Aldonza Lorenzo está todavía por debajo de la de Rocinante. »³⁶⁰

Sancho doit sentir confusément que les amours de son maître ne sont pas de l'ordre terrestre. Mais, une fois encore, il aura tenté d'éclairer son compagnon.

Auprès de sa propre épouse on ressent chez Sancho une entente profonde et du meilleur aloi. Il en va également ainsi de Maritornes, qui se prête à lui apporter du vin après son douloureux « *manteo* »³⁶¹ (I,17) ; auprès de Dorotea, qu'il aurait adoptée sans restriction pour « *señora* », si l'inclination amoureuse qu'il y a décelée très tôt n'avait interdit la conclusion du projet chevaleresque ; et surtout, avec la duchesse, avec qui c'est peu dire que de parler d'entente cordiale.

Et Sancho est toujours à l'aise, en toutes circonstances.

Alors qu'il serait intéressant d'approfondir, par contraste, les sensations et les affects que ressent le célibataire endurci auprès de la gent féminine³⁶².

³⁵⁷ « ...et me la rendrez tout à cette heure, car les affaires de mon mari traînent là par terre que c'est une honte, ... » (I,378)

³⁵⁸ « ... sut adoucir Melibea et convertir son âpreté en mansuétude ... »

³⁵⁹ Proxénète, courtier. « C'est un métier de gens d'esprit, et qui est très nécessaire en une république bien ordonnée, ... » (I,246)

³⁶⁰ « ... d'une personne, aussi belle qu'inaccessible, parce que vivant fort retirée, qui en ferait voir à son amoureux de toutes les couleurs. Mais, dans le cas présent, l'auteur œuvre sans le moindre enthousiasme, bien qu'avec une étonnante logique artistique. La réalité d'Aldonza Lorenzo se situe en-dessous de celle de Rocinante. »

³⁶¹ Le jeu de la couverture.

³⁶² (*op.cit. p. 340*) ne souhaite pas tirer de conclusion de la « *lanza en astillero* », « que sugiere, tal vez, si se lee a lo cazurro, la impotencia o por lo menos la indolencia sexual del héroe. » (Sur un

Non pas auprès de Dorotea, laquelle, nimbée du voile protecteur de l'amour courtois, n'est et ne peut être que la fille respectée du roi Micomicón. Cette muraille de Chine est infranchissable.

Mais avant cela, au soir de son arrivée dans l'auberge de Juan Palomeque el Zurdo (I,16), où l'on sait que don Quichotte vient d'être moulu par les pierres lancées par les « *yangüeses*. » Or dès son arrivée dans l'auberge, le chevalier est accueilli et soigné par Maritornes et par la fille de l'auber

giste, cette dernière « *doncella, muchacha y de muy buen parecer*. »³⁶³ De surcroît, la jeune fille est sensible aux récits des chevaliers transis d'amour qui souffrent du dédain de leur belle :

« *que en verdad que algunas veces me hacen llorar, de compasión que les tengo*. »

Et Dorotea, jamais en reste, de lui répondre (I,32) :

« *- luego ¿ bien la remediáredes vos, señora doncella – dijo Dorotea -, si por vos lloraran ?* »³⁶⁴

D'autant que la « doncella » du chapitre I,16 devient en I,43 une « semi-doncella ». Si donc la fine Dorotea a perçu en cette jeune fille cette tendre féminité agrémentée d'un sens maternel, comment notre don Quichotte, idéaliste, timide et privé d'amour n'a-t-il pas été séduit par le charme de cette personne ?

Il n'en faut pas davantage pour que l'illustre convalescent, reposant la nuit venue dans « *la maravillosa quietud* » du grenier de l'auberge, imagine que la jeune fille, « *doncella, muchacha y de muy buen parecer* », déjà éprise de sa personne, vienne se donner à lui « *y a yacer con él una buena pieza*. »

Ainsi, le désir du quinquagénaire se nourrit aisément de ces pensées, et

« *teniendo toda esta quimera ... por firme y valedera, se comenzó a acuitar y a pensar en el peligroso trance en que su honestidad se había de ver* »³⁶⁵

Conflit cornélien.

Chimère si « *firme y valedera* », que « *sentándose en la cama, a pesar de sus bizmas y con dolor de sus costillas* », notre homme « *tendió los brazos para*

ton roublard, la lance au râtelier suggère l'impuissance ou, à tout le moins, l'indolence sexuelle du héros).

³⁶³ « ... une fille, ... jeunette et d'assez bonne façon ... » (I,175)

³⁶⁴ « ... car certes ils me font quelquefois pleurer de la pitié que j'en ai. – Vous y remédieriez donc, la belle fille, dit Dorothée, s'ils pleuraient pour l'amour de vous ? » (I,379)

³⁶⁵ « Et, tenant toute cette chimère qu'il s'était forgée pour ferme et assurée, il commença à s'affliger et à penser au dangereux hasard auquel son honnêteté se devait trouver, ... » (I,179)

recibir a su hermosa doncella »³⁶⁶, laquelle, dans sa confusion, n'était autre que Maritornes.

Doit-on conclure que l'on doit au muletier d'avoir sauvé la vertu du chevalier et sa fidélité chevaleresque ? Et contraint les pulsions d'Alonso Quijano ?

Car le souvenir de cette même passion recèle et révèle de nouveaux feux : don Quichotte veille la nuit au pied du mur de la même auberge où il est de retour (I,43),

« y vio,[pleine capacité cognitive] a la luz de la luna, que entonces estaba en toda su claridad, cómo le llamaban del agujero que a él le pareció ventana [illusion paradoxale], y aun con rejas doradas, ... ; y luego en el instante se le representó (verbe clef au sein de sa mécanique intellectuelle) en su loca imaginación (qualification tendancieuse du narrateur) que otra vez, como la pasada, la doncella hermosa, hija de la señora de aquel castillo, vencida de su amor, tornaba a solicitarle ; »³⁶⁷

Lorsque la duchesse insiste auprès du chevalier en affirmant « que le han de servir (en su aposento) cuatro doncellas de las mías, hermosas como unas flores »³⁶⁸, la tentation fait dire à notre quinquagénaire :

« Para mí, ... no serán ellas como flores, sino como espigas que me puncen el alma. »³⁶⁹ (II,44).

On sait l'émoi que causera pareillement au chevalier la venue de la duègne Rodriguez dans la chambre qu'il occupe dans le château du duc (II,48). Ne va-t-il pas jusqu'à leur dire, caché sous les draps et ne laissant que son visage à découvert ? :

« Puede vuestra merced ahora mi señora doña Rodriguez, descoserse y desbuchar (sic) todo aquella que tiene dentro de su cuitado corazón y lastimadas entrañas (sic), que será de mí escuchada con castos oídos y socorrida con piadosas obras. »³⁷⁰

L'équivoque nage dans la contradiction des termes choisis. Torrente Ballester formule la perspective selon laquelle Dulcinée pourrait servir à don Quichotte de prétexte pour repousser toute tentation féminine (*op. cit. p. 75*) : on

³⁶⁶ « ... ferme et assurée, » « se mettant sur son séant dans son lit, en dépit de ses emplâtres et de la douleur de ses côtes, » « étendit les bras pour recevoir sa belle demoiselle. » (I,180)

³⁶⁷ « ... et vit à la clarté de la lune, qui était alors à son plein, comme on l'appelait par ce trou, qui lui semblait une fenêtre et même à treillis dorés, ... » « Et tout à l'instant il se représenta en sa folle imagination que derechef la belle demoiselle, fille de la dame de ce château, vaincue par son amour, revenait pour le solliciter, ... » (I,524)

³⁶⁸ « Je vous donnerai pour vous servir (dans votre chambre) quatre de mes demoiselles qui sont belles comme des fleurs. » (II,362)

³⁶⁹ « Elles ne sauraient ... être pour moi que des épines qui me piqueraient jusqu'au plus vif de l'âme. » (II,362)

³⁷⁰ « Votre Grâce peut maintenant, ma chère dame Rodriguez, se déboutonner et se décharger de tout ce qu'elle a dans son cœur et dans ses pauvres entrailles. Elle sera écoutée par de chastes oreilles, et secourue par des actes compatissants. » (II,397)

pense ainsi à la fille de l'épouse de Juan Palomeque, que vient relayer Maritornes (I, 17 et I,43) et, plus encore, à Altisidora (II,48). Dulcinée aiderait ainsi le chevalier à rester en armes : la fiction de son destin ne saurait s'accomoder de la réalité d'une relation féminine effective.

Et l'on connaît les échanges poétiques et musicaux auquel don Quichotte, le chevalier courtois, a bien volontiers consenti à l'intention d'Altisidora (II,44 et 46), au son d'un luth qu'il s'est fait apporter.

Ainsi, entre désirs, négations et rejets, les vanités amoureuses de don Quichotte baignent dans l'équivoque. Et l'on s'en prend à apprécier le courant salubre d'oxygène que nous propose Sancho (II,58), en s'esclaffant :

« - *¡ Crueldad notoria !- ¡ Desagradecimiento inaudito ! Yo de mí sé decir, que me rindiera y avasallara la más mínima razón amorosa suya. »*³⁷¹

En effet, pourquoi Sancho nierait-il son humaine condition ?

§. 6. Que dire aux plans intellectuel et moral ?

Et tout d'abord, « Sancho es Sancho », comme le propose Torrente Ballester (*op.cit. p. 54*). « Sancho es invariable, es siempre igual a sí mismo, es en cierto modo una tautología ».³⁷²

L'intéressé l'affirme lui-même, lorsque le duc lui annonce l'octroi de son prochain gouvernement ; il ajoute que le choix du costume n'est pas sans importance (II,42). Mais Sancho s'empresse de lui objecter :

« - *Vístanme ... como quieren ; que de cualquier manera que vaya vestido seré Sancho Panza. »*³⁷³

Don Quichotte n'a pas mis longtemps à se rendre compte de l'« ingenio » de son écuyer. Alors que l'opulence règne sur les noces de Camacho, l'image même de cette opulence incite à mesurer la précarité de l'existence humaine. Et qui peut l'évoquer mieux que Sancho ? (II,20)

« - *A buena fe, señor - ...-, que no hay que fiar en la descarnada, digo, en la muerte, la cual también come cordero como carnero ; y a nuestro cura he oído decir que con igual pie pisaba las altas torres de los reyes como las humildes chozas de los pobres. Tiene esta señora más de poder que de melindre ; no es nada asquerosa, de todo come y a todo hace, y de toda suerte de gentes, edades y preeminencias hinche sus alforjas. No es segador que duerme las siestas ; que a*

³⁷¹ « - Ô cruauté notoire ! ... ô ingratitude inouïe ! Quant à moi, je vous avoue que je me fusse rendu à la moindre de ses paroles amoureuses. » (II,479)

³⁷² « Sancho est invariable, inaltérable, toujours égal à lui-même ; il est, en quelque sorte, une tautologie. »

³⁷³ « - Que l'on me vête, dit Sancho comme on voudra ; de quelque manière que je sois vêtu, je serai toujours Sancho Pança. » (II,348)

*todas horas siega, y corta así la seca como la verde hierba, y no parece que masca, sino que engulle y traga cuanto se le pone delante, porque tiene hambre canina, que nunca se harta ; y aunque no tiene barriga, da a entender que es hidrópica y sediente de beber las vidas de cuantos viven, como quien se bebe un jarro de agua fría. »*³⁷⁴

*«- No más, Sancho - ... Dígoe Sancho que si como tienes buen natural y discreción, pudieras tomar un púlpito en la mano e irte por ese mundo predicando lindezas. »*³⁷⁵

Notre homme n'est pas ingrat. Dès lors que le chevalier vante avec brio les qualités requises par la femme pour faire une bonne épouse (II,22), Sancho n'est pas en reste avec son maître :

*« - Este mi amo, cuando yo hablo cosas de meollo y de sustancia suele decir que podría yo tomar un púlpito en las manos e irme por ese mundo adelante predicando lindezas, y yo digo dél que cuando comienza a enhilar sentencias y a dar consejos, no sólo puede tomar púlpito en las manos, sino dos en cada dedo, y andarse por esas plazas a ¿ qué quieres, boca ? »*³⁷⁶

On peut constater que Sancho dispose largement de l'une des puissances de l'âme, la mémoire.

Mais la duchesse et don Quichotte ne sont pas les seuls à avoir pris connaissance avec admiration des capacités intellectuelles de l'écuyer. Contentons-nous de quelques exemples pris au cours de la mission que Sancho se voit confiée dans l'île de Barataria. Le duc ne doute pas de son succès : *« Sancho, ... sabéis de todo, y yo espero que seréis tal gobernador como vuestro juicio promete. »*³⁷⁷ (II,42).

³⁷⁴ « - Par ma foi, monsieur, ... , il n'y a pas à se fier en cette camarde, je veux dire la Mort, laquelle se plaît aussi bien d'un agneau que d'un mouton. J'ai même quelquefois ouï dire à notre curé que la mort foulait d'un pied égal les hautes tours des rois et les basses cabanes des pauvres. Cette dame a plus de pouvoir que de mignardises. Elle n'est nullement dégoutée, elle mange de tout, elle remplit sa besace de toutes sortes de gens, d'âges et de prééminences. Ce n'est pas un moissonneur qui dort pendant la sieste car elle moissonne à toute heure et coupe l'herbe sèche aussi bien que la verte. Il ne semble pas qu'elle mâche , mais plutôt qu'elle engloutisse tout ce qu'on lui met devant ; elle a une faim canine, laquelle ne s'apaise jamais, et, bien qu'elle n'ait point de panse, elle fait pourtant paraître qu'elle est une vraie hydropique, altérée des vies de tous ceux qui vivent, comme qui boit un pot d'eau froide.

³⁷⁵ - Assez Sancho ... Or, je te dis Sancho, que, comme tu as un bon naturel et un bon jugement, tu pourrais prendre un pupitre en main, et aller par le monde prêchant de jolies choses. » (II,179)

³⁷⁶ « Mon maître, quand je profère des paroles qui indiquent du jugement et de la solidité, a coutume de dire que je pourrais monter en chaire et aller par tout le monde prêchant mille gentilleses ; et moi je dis de lui que quand il commence d'enfiler des sentences et de donner des conseils, il peut non seulement monter en chaire, mais plutôt deux fois qu'une, et faire l'annonce par les places à bouche que veux-tu. » (II,189)

³⁷⁷ « - Qu'on m'enterre avec vous, Sancho, si vous ne savez un peu de tout, ... , et j'espère que vous serez tel gouverneur que votre jugement le promet. » (II,347)

Ironique ou sincère, le duc se verra payé de sa pièce : on sait le succès qu'obtient Sancho en sachant résoudre, « *a juicio de buen varón* », les litiges proposés par les plaideurs dépêchés par le majordome du duc (II,45) ; et avec quel talent, fait de générosité et d'humour, il apporte une solution apaisée aux rencontres que lui accordent les hasards d'une visite nocturne dans les rues du village (II,49) ; sans oublier la fameuse énigme du serment posé aux voyageurs qui veulent passer sur le pont sans perdre la vie (II,51) ; à cette occasion, Sancho fait appel, pour une fois, aux conseils de son maître :

« *Cuando la justicia estuviese en duda, me decantase y acogiese a la misericordia.* »³⁷⁸

Et cet îlot mythique dont le duc a fait don, pour un temps et au rabais, à Sancho, – Barataria nous propose ses cousins baratear, baratería, baratija, baratillo³⁷⁹ – l'écuyer saura en faire, dans le seul et bref délai qui lui est accordé, un lieu de gouvernance harmonieuse.

Aussi, le narrateur de conclure honnêtement (II,49) :

« *Cada día se ven cosas nuevas en el mundo ; las burlas se vuelven en veras y los burladores se hallan burlados.* »³⁸⁰

Que dire de Sancho au plan moral ?

On sait qu'à la fin de la première partie (I,50), don Quichotte nous accorde la faveur de connaître son autoportrait. Il nous dit de lui-même :

« *De mí sé decir que después que soy caballero andante, soy valiente, comedido, liberal, bien criado, generoso, cortés, atrevido, blando, paciente (sic), sufridor de trabajos, de prisiones, de encantos ; ... y el agradecimiento que sólo consiste en el deseo es cosa muerta, como es muerta la fe sin obras. Por esto querría que la fortuna me ofreciese presto alguna ocasión donde me hiciese emperador, por mostrar mi pecho haciendo bien a mis amigos, especialmente a este pobre de Sancho Panza, mi escudero, que es el mejor hombre del mundo, ..* »³⁸¹

Et, en début de seconde partie, le narrateur donne la parole à Sancho, qui nous accorde son autoportrait, comme le pendant de celui de son maître (II,8) :

³⁷⁸ « ... quand les opinions seraient en balance, on eût plutôt recours à la miséricorde. » (II,426)

³⁷⁹ Solder, sacrifier ; tromperie ; bricole, camelote ; bric-à-brac, marché aux puces.

³⁸⁰ « On voit tous les jours du nouveau dans le monde ; les plaisanteries se changent en vérités et les moqueurs se trouvent moqués. » (II,405)

³⁸¹ « Quant à moi, je puis dire que, depuis que je me suis fait chevalier errant, je suis devenu vaillant, affable, libéral, civil et bien élevé, généreux, courtois, hardi, doux, patient, supportant les épreuves, les prisons et les enchantements ; ... et la gratitude qui consiste dans le désir seulement, c'est une chose morte, comme est morte la foi sans les œuvres. Aussi voudrais-je que la fortune m'offrit promptement quelque occasion de me faire empereur, pour montrer mon cœur en faisant du bien à mes amis, principalement à ce pauvre Sancho Pança, mon écuyer, qui est le meilleur homme du monde, ... » (I,590)

« *bien es verdad que soy algo malicioso, y que tengo mis ciertos asomos de bellaco ; pero todo lo cubre y tapa la gran capa de la simpleza mía, siempre natural y nunca artificiosa. ... y el ser enemigo mortal, como lo soy, de los judíos, debían los historiadores tener misericordia de mí y tratarme bien en sus escritos.* »³⁸²

Car Sancho a dû écouter ce que disait don Quichotte un peu avant (II,3):

« *Una de las cosas que más debe dar contento a un hombre virtuoso y eminente es verse, viviendo, andar con buen nombre por las lenguas de las gentes, impreso y en estampa. Dije con buen nombre, porque siendo al contrario, ninguna muerte se le igualara.* »³⁸³

Douloureuse éventualité pour don Quichotte, que Sancho n'a pas attendu pour, quant à lui, la résoudre sans appel (II,8). Il poursuit :

« *Pero digan lo que quisieren, que desnudo nació, desnudo me hallo, ni pierdo ni gano ; aunque por verme puesto en libros y andar por ese mundo, de mano en mano, no se me da un higo que digan de mí todo lo que quisieren.* »³⁸⁴

On a vu plus haut combien Sancho avait acquis de confiance en lui au départ de son second périple, et combien, fort de l'ascendant qu'il avait pris sur son entourage, le disciple endoctriné de don Quichotte s'en est donné à cœur joie avec Teresa son épouse.

Et s'agissant du gouvernement de la « *ínsula* » tant de fois promis et jamais octroyé, Sancho sait et fait savoir qu'il saura se montrer à la hauteur de ses responsabilités (I,50).

« *- Trabaje vuestra merced, señor don Quijote, en darne ese condado tan prometido de vuestra merced, como de mí esperado ; que yo le prometo que no me falte a mí habilidad para gobernarle ; ...* »³⁸⁵

Et s'adressant à nouveau à son maître (II,3) :

« *- Por Dios, señor, - ... - ; la isla que yo gobernase con los años que tengo, no la gobernaré con los años de Matusalén. El daño está en que la dicha*

³⁸² « ...Il est vrai que je suis un peu malicieux, et que j'ai mon grain de friponnerie. Toutefois la cape de ma simplesse toujours naturelle et jamais artificielle couvre le tout. ... en outre, de ce que je suis ennemi mortel des Juifs, les historiens devraient avoir pitié de moi, et me bien traiter en leurs écrits. » (II,73)

³⁸³ « - Un des plus grands contentements, ... , que puisse recevoir un homme vertueux et éminent, c'est de se voir, de son vivant, en bonne réputation et loué par les langues des hommes, et imprimé et mis sous presse. J'ai dit avec bonne réputation, parce que s'il en était autrement, ce serait pire que la mort. » (II,36)

³⁸⁴ « Qu'ils disent pourtant ce qu'ils voudront. Nu je naquis, et nu me trouve ; je ne gagne ni ne perds quoi que ce soit. Car, bien qu'on m'ait mis dans un livre, et quoique je passe de main en main par le monde, je me soucie comme d'une figue de tous ces discoureurs. » (II,74)

³⁸⁵ « Seigneur don Quichotte, que Votre Grâce travaille seulement à me donner ce comté tant promis par vous, comme par moi espéré, et je vous promets qu'il ne me manquera pas d'habilité pour le gouverner, ... » (I,590)

*ínsula se entretiene no sé dónde y no en faltarme a mí el caletre para gobernarla. »*³⁸⁶

L'expérience trop tôt terminée du gouvernement que lui a confié le duc n'a fait qu'affermir Sancho dans ses convictions et le conforter dans sa sérénité. Celle qui l'a accompagné tout au long de son existence. Etre et rester lui-même, Sancho n'y a jamais manqué. Et les occasions sont innombrables où l'écuyer nous montre qu'il n'est pas dupe des grandeurs de ce monde.

Ainsi devisant avec Sansón Carrasco (II,4), il lui laisse clairement entendre au sujet de la promesse « *ínsula* » :

*« ... y más, que tan bien, y aún quizá mejor, me sabrá el pan desgovernado que siendo gobernador. »*³⁸⁷

Il rappelle à la duchesse (II,33) :

*« por su mal le nacieron alas a la hormiga ; y aun podría ser que se fuese más aína Sancho escudero al cielo, que no Sancho gobernador. »*³⁸⁸

Tandis qu'à don Quichotte, qui lui a donné tant de conseils dont il aura peu l'usage et doute encore de ses capacités (II,43), Sancho répond tout de go :

*« Si a vuestra merced le parece que no soy de pro para este gobierno, desde aquí le suelto ; .. »*³⁸⁹

Face à ses administrés, le nouveau gouverneur précise d'entrée de jeu (II,45) :

*« yo no tengo don, ni en todo mi linaje le ha habido ; Sancho Panza me llaman a secas, ; ... y yo imagino que en esta ínsula debe de haber más dones que piedras ; ... que deben de enfadar como los mosquitos. »*³⁹⁰

N'accorde-t-il plus d'importance aux propos qu'il a tenus à son épouse, lorsqu'il l'endoctrinait durement à propos du mariage de leur fille et au sujet du rang auquel il souhaitait la voir élevée ? (II,5). Egarement passager face au vertige

³⁸⁶ « - Pardieu, seigneur, ... , l'île que je ne gouvernerais point avec les ans que j'ai, je la gouvernerai encore moins avec les ans de Mathusalem. Le pis est que cette même île se cache je ne sais où, et non pas à manquer de cervelle pour la gouverner. » (II,39)

³⁸⁷ « ... et peut-être le pain que je mangerai sans gouvernement me semblera plus savoureux que celui que je pourrai manger étant gouverneur. » (II,47)

³⁸⁸ « ... qu'à la fourmi les ailes lui naquirent pour son malheur. Voir pourrait-il encore être que l'écuyer Sancho monta plus promptement au ciel que Sancho le gouverneur. » (II,288)

³⁸⁹ « Monsieur, ... , s'il vous semble que je ne sois pas propre à ce gouvernement, je m'en décharge tout maintenant. » (II,358)

³⁹⁰ « ... je ne m'appelle point « don », et jamais aucun de ma race n'a porté ce titre. L'on me nomme Sancho Pança tout court. ... Il faut croire qu'en cette île il y a plus de « dons » que de pierres ; ...dont la multitude doit être aussi fâcheuse que les moustiques. » (II,371)

de l'ascension sociale ? Car on sait que, venu à la rencontre de Camacho, Basilio et Quiteria (II,19), don Quichotte estime que, vus les admirables talents de

Basilio, le jeune homme pourrait prétendre épouser « *la misma reina Ginebra* », car le bon chevalier peut se hausser dans la hiérarchie sociale. Sancho, revenu à des sentiments conservatoires, s'en offusque et s'en tient au proverbe : « *cada oveja con su pareja.* »

Au début de la seconde partie du roman, don Quichotte demande à Sancho de lui rapporter l'image que l'on a retenue de lui (II,2) ; on sait que notre homme est loin de lui être indifférent. Depuis le début de son aventure, le profil de l'intéressé s'est affiné. Sancho rapporte : « *loco, pero gracioso* » ; « *valiente, pero desgraciado* » ; « *cortés, pero impertinente* ». Dans la même perspective, Sancho verra l'oximoron « *tonto-discreto* » se substituer à l'étiquette « *bobo* » ou « *tonto* », dont il a été affublé pendant longtemps. Car les imprécations de don Quichotte à l'encontre de Sancho pèseront lourd dans la balance des jugements attribués à l'écuyer et retenus par le lecteur, par rapport aux quelques appréciations favorables auxquelles consentira néanmoins le chevalier.

Or, il apparaît à tout lecteur averti, qu'à quelques maladresses près, attribuables au bavard impénitent, Sancho est un exemple de clairvoyance, de pénétration et de sagacité.

Quelques exemples suffiront à s'en convaincre.

Dès leur première sortie (I,7), don Quichotte a tenu informé son écuyer que ,

« *bien podría ser que antes de seis días ganase yo tal reino, que tuviese otros a él adherentes, que viniese de molde para coronarte por rey de uno de ellos.* »³⁹¹

On pense au chevalier Duguesclin et aux terres de la reconnaissance ; et aussi, à la structure complexe des royaumes des Espagnes et de leurs possessions extérieures.

« - *De esta manera – respondió Sancho Panza -, si yo fuese rey por algún milagro de los que vuestra merced dice, ...* »³⁹²

Le chevalier a-t-il mesuré dès cet instant la pénétration de son écuyer ? Au regard du « *milagro* », une réponse affirmative va de soi ; et, se voyant ainsi à découvert, le chevalier trop prudent pour mettre en danger le jeu qu'il va mettre en œuvre tout au long de son aventure, va laisser dans l'ombre le trait qui vient de qualifier la substance même de la totalité de son projet. Raffinement suprême et permanent : pas un mot de plus de la part du narrateur.

³⁹¹ « il se pourrait qu'avant six jours je conquise tel royaume qui en eût d'autres dépendants qui viendraient à propos pour que l'on te couronne roi de l'un d'iceux. » (I,112)

³⁹² « - A ce train-là, , si j'étais roi par quelqu'un des miracles que vous dites, ... » (I,112)

A quelque temps de là, don Quichotte éclaire Sancho sur la façon dont il entend témoigner son amour à Dulcinée (I,31) :

« ... en este nuestro estilo de caballería es gran honra tener una dama muchos caballeros andantes que la sirvan, sin que se extiendan más sus pensamientos que a servirla por sólo ser ella quien es, sin esperar otro premio de sus muchos y buenos deseos sino que ella se contente de aceptarlos por sus caballeros.

- Con esa manera de amor –dijo Sancho – he oído yo predicar que se ha de amar a Nuestro Señor, por sí solo, sin que nos mueva esperanza de gloria o temor de pena. ...

- ¡ Válate el diablo por villano – dijo don Quijote, y qué de discreciones dices a las veces ! No parece sino que has estudiado. »³⁹³

L'une des intuitions les plus remarquables de la part de Cervantès dans la conception du roman, nous paraît être celle d'avoir associé la culture d'un peuple à la connaissance de l'histoire des faits et des idées. Les deux piliers de l'édifice : Sancho et don Quichotte.

Qu'on nous permette seulement de nous reporter au moment où don Quichotte et Sancho viennent de quitter le duc et la duchesse et font la rencontre d'un groupe d'hommes chargés de transporter des bas-reliefs destinés au retable d'une église (II,58). On sait que le chevalier reconnaît sans difficulté les quatre saints représentés, tandis qu'il commente les hauts faits qui constituent la gloire de chacun d'entre eux. A la fois ému et honoré par cette rencontre, don Quichotte conclut :

« Ellos fueron santos y pelearon a lo divino, y yo soy pecador y peleo a lo humano. »³⁹⁴

Ouvrons un instant une parenthèse : la confession du chevalier nous engage à nous reporter au moment où les deux compagnons viennent de quitter leur village pour la seconde fois (II,8). Au terme d'une dialectique raffinée, où Sancho fait constater à son maître que « *la fama del que rescucita muertos, da vista a los ciegos, endereza a los cojos y da salud a los enfermos* »³⁹⁵ est supérieure à celle des « *emperadores gentiles y caballeros andantes* »³⁹⁶, l'écuyer propose :

³⁹³ « Car il faut que tu saches qu'en notre style de chevalier c'est un grand honneur à une dame d'avoir plusieurs chevaliers errants qui la servent sans que leurs pensées s'étendent à plus qu'à la servir pour son seul mérite, sans espérer autre récompense de tous leurs bons désirs, si ce n'est qu'elle se contente de les accepter pour ses chevaliers.

- J'ai ouï dire, ..., que c'est de cette sorte d'amour qu'il faut aimer Notre Seigneur, pour lui seul, sans y être porté d'aucune espérance de gloire, ou de crainte de pein - Le diable t'emporte, vilain que tu es, ... , et que de subtilités tu allègues parfois ! On jurerait que tu as étudié. » (I,373)

³⁹⁴ « ... Ils furent saints et ils combattirent à la façon divine, au lieu que je suis pécheur et combats à la façon humaine. » (II,476)

³⁹⁵ « ... donc la renommée de celui qui ressucite les morts, donne la vue aux aveugles, redresse les boiteux et guérit les malades, ... »

³⁹⁶ « ... des empereurs païens et des chevaliers errants ... » (II,77)

“*Que nos demos a ser santos*”.³⁹⁷

Mais les deux hommes n’ont pas conclu ; le débat est resté ouvert ; toutefois on peut noter, non sans étonnement, que Sancho, emporté par le désir de sainteté, fait abandon, sans sourciller semble-t-il, du gouvernement de son « insula ».

Enfin, s’agissant du chevalier, il nous paraît que les propos échangés avec son écuyer dans le cadre de ce chapitre II,8, introduit l’idée d’une option existentielle auquel est à nouveau confronté le chevalier à hauteur du chapitre II,58 : la nouvelle Arcadie. En bref, deux piliers encadrant la vie du chevalier durant son périple ibérique.

Que pense l’écuyer ?

« *Quedó Sancho de nuevo como si jamás hubiera conocido a su señor, admirado de lo que sabía, pareciéndole que no debía de haber historia en el mundo ni suceso que no le tuviese cifrado en la uña y clavado en la memoria, ...* »³⁹⁸

Il nous semble évident que le terreau dont dispose Sancho a dû se sentir immédiatement ensemencé et définitivement enrichi par l’apport permanent dont lui a fait grâce le chevalier de par sa présence et sa seule conversation. Auerbach nous le confirme (*Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale, Paris, 1968, Gallimard, Tel n°14, p. 355*) : « Sancho n’aurait jamais découvert dans son être ce qu’il contenait à l’état de virtualité et que nous voyons se développer avec étonnement. » Don Quichotte le reconnaîtra un peu plus tard (II,12) :

« - *Cada día, Sancho, dijo don Quijote -, te vas haciendo menos simple y más discreto.*

- *Sí, que algo se me ha de pegar de la discreción de vuestra merced, - respondió Sancho - ; que las tierras que de suyo son estériles y secas [quelle modestie !] estercolándolas y cultivándolas vienen a dar buenos frutos : quiero decir que la conversación de vuestra merced ha sido el estiercol que sobre la estéril tierra de mi seco ingenio ha caído ; la cultivación, el tiempo que ha que le sirvo y comunico ; y con esto espero de dar frutos de mí que sean de bendición, tales que no desdigan ni deslicen de los senderos de la buena crianza que vuesa merced ha hecho en el agostado entendimiento mío. »³⁹⁹*

³⁹⁷ « ... que nous nous donnions à la sainteté, ... » (II,77)

³⁹⁸ « Cependant Sancho demeura de nouveau comme si jamais il n’eût connu son maître, ébahi de ce qu’il savait, et lui semblant qu’il n’y avait d’avoir histoire au monde ni aventure qu’il ne sût sur le bout du doigt et qui ne fut gravée en sa mémoire. » (II,477)

³⁹⁹ « - Sancho, ... , tu deviens de jour en jour moins simple et plus entendu.

- Il n’a point de doute, ... , que je ne retienne quelque chose de votre esprit où je me frotte ; les terres qui sont d’elles-mêmes sèches et stériles viennent à rendre de bons fruits quand on les fume et les cultive. Je veux dire que votre conversation a été le fumier qui est tombé sur la terre stérile de mon sec entendement ; le temps depuis que je suis à votre service en est la culture ; et avec cela j’espère donner des fruits de bénédiction et tels qu’ils ne vous feront point honte, et ne se

Tout est dit : l'hommage rendu au maître ès-chevalerie par le très modeste écuyer, soucieux d'enrober le raffinement ourlé de son langage dans le sourire de l'ironie.

Car don Quichotte n'a pas mesuré son plaisir de pédagogue né, au profit de son élève privilégié : « Sábete, amigo Sancho » ; « te hago saber, hermano Panza » ; « quiero hacerte sabidor, Sancho »⁴⁰⁰ ; autant de formules introductives du meilleur aloi. Et la greffe a si bien réussi que, devant sa chère épouse (II,5), Sancho s'en vient à caricaturer l'épopée chevaleresque dans la joie de l'enthousiasme :

*« porque no vamos a bodas, sino rodear el mundo y a tener dares y tomars con gigantes, con endriagos y con vestiglos, y a oír silbos, rugidos, bramidos y baladros ; y aun todo eso fuera flores de cuantueso sino tuviéramos que entender con yangüeses y con moros encantados. »*⁴⁰¹

Dans une perspective voisine, Sancho fait observer à don Quichotte que ses exploits seraient d'autant mieux appréciés dès lors qu'ils seraient rendus au service de quelque prince (I,21). Et il ajoute pour son compte :

*« De las mías [hazañas] no digo nada, pues no han de salir de los límites escuderiles ; aunque sé decir que si se usa en la caballería escribir hazañas de escuderos, que no pienso que se han de quedar las mías entre renglones. »*⁴⁰²

Voilà donc notre écuyer entraîné, happé par le flux de l'histoire, comme l'a été don Quichotte au départ de sa première sortie (I,2) :

*« - ¿ Quién duda que en los venideros tiempos, cuando salga a la luz la verdadera historia de mis famosos hechos, ... »*⁴⁰³

La gloire littéraire et la gloire historique.

Et c'est dans ce même contexte que Sancho, pénétré de l'histoire, souhaite préserver les bons usages de la chevalerie. Ainsi, alors que don Quichotte a refusé d'honorer sa dette à l'aubergiste Juan Palomeque el Zurdo, le narrateur nous apprend par la bouche de Sancho, qu'il jura (I,17) :

dévoieront nullement du sentier de la bonne éducation que Votre Seigneurie a donné à mon entendement épuisé. » (II,101)

⁴⁰⁰ « Sache, ami Sancho ; je te fais savoir, frère Pança ; je veux que tu apprennes, Sancho. »

⁴⁰¹ « ... car ce n'est pas à des noces que nous allons, mais courir le monde et nous gourmer avec des géants, des andriagues et des spectres, ouïr des sifflements, des rugissements, des mugissements et des beuglements. Mais tout cela ne serait que roses et fleurettes, si nous n'avions à faire avec des Yangois et des Maures enchantés. » (II,50)

⁴⁰² « Des miennes (prouesses), je n'en parle point, parce qu'elles ne doivent point sortir des limites écuyèresques, quoique je puisse dire que, si c'est la coutume dans la chevalerie d'écrire les faits des écuyers, je ne pense point que les miennes doivent demeurer dans l'écritoire. » (I,235)

⁴⁰³ « Qui peut douter qu'au temps à venir, lorsque l'on mettra en lumière la vraie histoire de mes faits renommés, ... » (I,74)

« *que por ley de caballería que su amo había recibido, no pagaría un solo cornado, aunque le costase la vida ; porque no había de perder por él la buena y antigua usanza de los caballeros andantes, ni se habían de quejar dél los escuderos de los tales que estaban por venir al mundo, reprochándole el quebrantamiento de tan justo fuero.* »⁴⁰⁴

Quelle symbiose ! Le droit coutumier d'antan au service d'un avenir depuis longtemps périmé. En bref, l'avocat de la pérennité. Comme on vient de le voir ci-dessus, Sancho est donc préparé à l'idée d'entrer dans l'histoire, dont il manie les concepts avec tant d'acuité. Mais en passant du souhait à la réalité, l'écuyer est quand même bouleversé. Nous voici au début de la seconde partie du roman :

« *Dice la historia [de vuestra merced] que me mientan a mí en ella con el mismo nombre de Sancho Panza, y la señora Dulcinea del Toboso, con otras cosas que pasamos nosotros a solas, que me hice cruces de espantado cómo las pudo saber el historiador que las escribió* » (II,2). « *Y también soy yo uno de los principales presonajes della.* » (II,3).⁴⁰⁵

Sancho « *apresado y preso* » par les grilles de l'histoire. Peut-on douter de son adresse linguistique ? « *El tonto sabe hacerse el tonto.* » Ainsi, alors que sans trop peut-être y croire, don Quichotte espérait au départ « *que en los venideros tiempos, (saliese) a la luz la verdadera historia de mis famosos fechos* » (I,2), voila que Sancho se voit sans effort couronné de gloire littéraire.

Et cette « présence » de Sancho au sein de l'histoire se voit renforcée lorsque Sansón Carrasco discute avec l'écuyer des mérites de l'historien (II,4), au regard de certains des événements survenus au cours de leur première sortie commune, tels que le vol du grison et l'usage des cent écus, butin jugé bien maigre si le récipiendaire avait souhaité monnayer le dédommagement de tous les coups reçus durant le périple.

Or, comme l'auteur « *promete segunda parte* » (II,4), Sancho s'enthousiasme à l'idée de pouvoir lui fournir tout le matériau qui lui sera nécessaire. Qu'il se contente seulement d'être attentif à leur prochain départ !

Le livre de la vie et la vie du livre étant devenus des notions consubstantielles dans l'esprit de Sancho, nous nous arrêterons un instant dans l'auberge où don Quichotte a fait la connaissance de don Juan et de don Jerónimo

⁴⁰⁴ « ... que par la loi de la chevalerie que son maître avait reçue, il ne paierait pas un seul liard, lui en dût-il coûter la vie : car il ne voulait point faire de tort ni contrevenir à la bonne et ancienne coutume des chevaliers errants, ni donner sujet aux écuyers de ces chevaliers-là qui devaient venir au monde, de se plaindre de lui, en lui reprochant l'infraction d'une si juste et équitable loi. » (I,191)

⁴⁰⁵ « Il me dit encore qu'on m'y avait mis avec mon propre nom de Sancho Pança et Madame Dulcinée du Toboso, avec d'autres choses qui se sont passées entre nous deux seuls. J'en fis, tout étonné, mille signes de croix, ne pouvant imaginer comment a pu les savoir celui qui les a écrites. » (II,34)

(II,59). Dès lors que le chevalier et l'écuyer ont appris l'existence du livre d'Avellaneda, Sancho apostrophe la compagnie en ces mots :

« - *Que me maten, señores, si el autor de este libro que vuestras mercedes tiene no quiere que nos comamos buenas migas juntos ; ...* »⁴⁰⁶

Défi à Avellaneda, au moins aussi percutant que celui d'Altisidora, qui, dans un rêve éveillé, relate le jeu des balles et des livres, auquel s'adonnent des diables empenaillés, ouvrages entre lesquels se trouve le Quichotte dépenaillé d'Avellaneda ! Défi à l'entendement, à l'écoulement du temps entre le fait vécu et le fait relaté ! Défi au savoir prémonitoire ? Soumission obligée du fait à venir au texte préécrit du faussaire ? On regrette que Sancho ne se soit pas trouvé à Zaragosse, lors des « justas » des fêtes de Saint Georges, pour clouer le bec d'Avellaneda devant une foule acquise, enthousiaste et admirative !

Autant de questions qui nous viennent à l'esprit, en relisant, toujours ébahis, la fulgurance que formule Sancho, avec les mots les plus simples qui puissent être, pour rendre compte de ce défi intellectuel. Et don Quichotte ne confie-t-il pas à la duchesse ce qu'il pense de Sancho dans le même esprit ? (II,32) :

« *Sancho Panza es uno de los más graciosos escuderos que sirvió a caballero andante ; tiene a veces unas simplicidades tan agudas, que el pensar si es simple o agudo causa no pequeño contento ; tiene malicias que le condenan por bellaco, y descuidos que le confirman por bobo ; duda de todo, y créelo todo ; cuando pienso que se va a despeñar de tonto, sale con unas discreciones que le levantan al cielo.* »⁴⁰⁷

Maurice Molho (*op. cit.* 2 p. 296) estime que « no cabe mejor definición de la reversibilidad sanchesca. »

⁴⁰⁶ « Messieurs, que je meure si l'auteur de ce livre que vous avez ne désire que nous ne fassions bon ménage. » (II,493) A dire vrai, la traduction de la tournure proposée, tout à fait exacte au demeurant, cache la richesse du terme et de l'image évoquée par le mot « miga », la mie du pain ; au figuré, la substance même, l'étoffe, la moelle, le hic que constitue la première vraie rencontre de don Quichotte avec le personnage usurpé par Avellaneda. Et c'est encore au génie de Sancho, que l'on doit d'avoir, par cette simple phrase, évoqué, en la formalisant de sa fulgurance, la confrontation du vrai et du faux don Quichotte. Et peut-on souligner que cette confrontation rendue nécessaire pour régler son compte au faussaire, va pouvoir se conclure pour la plus grande joie des quatre commensaux, dans la consommation d'une mie, d'une bonne mie nous dit Sancho, et non pas dans l'absorption du poison de l'imposteur ? Ingestion radicale du plagiat et réduction à néant du délit dont le mystificateur s'était rendu coupable à l'égard de Cervantès.

Enfin, c'est à ce même Sancho que nous devons la conclusion du chapitre LIX, lorsque le narrateur nous déclare : « Sancho paya magnifiquement le tavernier et lui conseilla de louer moins la provision de sa taverne, ou bien de la tenir mieux pourvue. » (II,494) L'écuyer évoque-t-il le dénuement de l'auberge ou l'indigence de l'œuvre d'Avellaneda ?

⁴⁰⁷ « ... Sancho Pança est l'un des plus plaisants écuyers qui servît jamais chevalier errant. Il a quelquefois des simplicités si fines qu'on a pas peu de plaisir à se demander si c'est simplicité ou finesse. Il a des malices qui le condamnent pour un mauvais garnement, et des simplesses qui le confirment pour lourdaud. Il doute de tout et croit tout ; et quand je pense qu'il va s'enfoncer dans quelque niaiseries, il s'en tire par des raisons qui l'élèvent au ciel. » (II,282)

Que dire de l'humour de Sancho lorsqu'il débouche sur la vérité la plus vraie ? Il est tel que le narrateur lui-même en vient à s'inspirer du talent de l'écuyer.

Voyons comment.

Sur la plage de Barcelone, don Quichotte vient de choir de son cheval ; ce dernier a été lui-même renversé par celui que chevauche le chevalier de la Blanca Luna, ce dernier venu défier celui de la Triste Figura (II,64). Sancho vient d'observer la chute brutale de son maître. Les témoins s'approchent :

« *Descubieronle el rostro y hallaronle sin color y trasudando.* »⁴⁰⁸

Et c'est au narrateur, emporté par le bonheur de la paronomase récurrente de l'écuyer, que revient la responsabilité d'exprimer comme suit la pensée de ce dernier :

« *Temía si quedaría o no contrecho Rocinante, o deslocado su amo ; que no fuera poca ventura si deslocado quedara.* »⁴⁰⁹

Ainsi, la désarticulation, au plan physique pour le cheval et au plan intellectuel pour son cavalier, pourrait déboucher sur une bénéfique restructuration. Et pourquoi nier qu'un choc puisse vous rendre à la raison ? Augure et devin tout à la fois, l'élève Sancho annonce le destin final de don Quichotte. N'est-il pas devenu le maître de son compagnon ?

Revenons quelques chapitres en arrière.

Don Quichote a fait la rencontre de don Diego de Miranda, caballero del verde gabán (II,16). Le gentilhomme aime la chasse, nous dit-il notamment ; mais une chasse raisonnable, car il se contente d'un « *perdigón manso* » et d'un « *hurón atrevido* ». Peut-on concevoir un équilibre plus parfait ? Avons-nous là la caricature de nos deux hommes ?

Le narrateur, qui est de mêche avec Sancho, nous accorde le privilège de son autoportrait. Il nous informe :

« *Atentísimo estuvo Sancho a la relación de la vida y del entretenimiento del hidalgo ; y pareciéndole buena y santa y que quien la hacía debía hacer milagros, se arrojó del rucio, y con gran prisa le fue a asir del estribo derecho y con devoto corazón y casi lágrimas le besó los pies una y muchas veces.* »⁴¹⁰

⁴⁰⁸ « ... on lui découvrit le visage, et on le trouva sans couleur et tout en sueur. » (II,539)

⁴⁰⁹ « Il avait peur que Rossinante ne fût estropié, et son maître disloqué, sinon, ce qui eût été un bonheur, détoqué. » (II,540)

⁴¹⁰ « Sancho Pança, qui écoutait attentivement le récit que faisait ce gentilhomme de sa vie, laquelle lui semblait bonne et sainte, et pensant que celui qui la menait devait faire des miracles, se jeta au bas de son grison, et puis courut lui embrasser l'étrier droit, lui baisant de bon cœur et quasi la larme à l'œil plusieurs fois les pieds. » (II,135)

On sait que Sancho a l'expérience de ce genre de démonstration depuis qu'il s'est agenouillé devant Dulcinée. Et derrière l'objectivité apparente du récit, on sent poindre et prospérer l'ironie au fil de l'addition des notations descriptives : la « *relación* » de la vie des saints adoucie par de l'« *entretenimiento* », pour autant que ce dernier puisse convenir à de vrais saints ; la vie « *buena y santa* », « *los milagros*, « *el arrojar* », le « *devoto corazón* » et les « *casi lágrimas*. »

Mais c'est à Sancho que l'on doit la cerise sur le gâteau.
Le récipiendaire s'effarouche ; mais Sancho insiste :

« - *Déjenme besar - respondió Sancho - ; porque me parece vuestra merced el primer santo a la ginetá que he visto en todos los días de mi vida.*

- *No soy santo - respondió el hidalgo -, sino gran pecador ; vos sí, hermano, que debéis de ser bueno, como vuestra simplicidad lo muestra. »*⁴¹¹

L'esprit de l'écuyer et la portée de ses propos ont échappé à la compréhension du récipiendaire. Et don Quichotte jubile de voir que Sancho vient d'exprimer ce que lui-même ressent à l'égard du Verde Gabán, mais que la bienséance lui interdit, en cet instant, de formuler : cette sorte de modernité – ne chevauche-il pas à la « *gineta* », à la différence des « *estribos largos* » - cette modernité, qui à la différence des temps héroïques et médiévaux, semble faite, en regardant le Verde Gabán, de tiède modestie, d'autocontentement aux horizons limités, de béatitude plate, commerçante, consentante et conformiste, dans l'ignorance des vrais enjeux de l'univers. Si la bienséance ne lui avait pas interdit, don Quichotte n'aurait-il pas élever le « Verde Gabán » au rang de « *ratón casero* », comme il le fait de Sancho une fois monté à bord de la barque enchantée ? (II,29).

Et le chevalier jubile à nouveau de voir que le Verde Gabán n'a rien saisi de l'adresse de l'écuyer. Dès lors, Sancho remonte sur son âne :

« *habiendo sacado a plaza la risa de la profunda melancolía de su amo. »*⁴¹²

Inventeur et concepteur placé entre deux cavaliers, « *el hombre de a pie* » se gausse de l'un pour que l'autre s'en égaye et reste coït. Comment, à nouveau ne pas souligner l'aptitude de Sancho à lancer des traits fulgurants de vérité, fruits de son intelligence et de sa spontanéité, de son « *ingenio* » et de sa « *gracia* ? » Car, qui pourra dire, en ce faisant, que Sancho n'a pas rempli au pied de la lettre les conditions posées par Cipión et Berganza, au regard de la « *murmuración* ? »⁴¹³ La victime n'en a vu goutte et le bénéficiaire s'en est réjoui. Qui fait mieux ?

⁴¹¹ « - Permettez que je baise, ... , puisque Votre Seigneurie me semble être le premier saint monté à la genette que j'ai vu de ma vie.

- Je ne suis point saint, ... , mais un grand pécheur. C'est vous mon ami, qui devez être quelque homme de bien, ainsi que votre simplicité le témoigne. » (II,135)

⁴¹² « ... ayant tiré le ris de la profonde mélancolie de son maître, ... » (II,136)

⁴¹³ Il ne semble pas qu'Auerbach ait pris la mesure de la pénétration de Sancho, lorsqu'il écrit : « Don Diego de Miranda ... donne un aperçu de sa philosophie pleine de mesure, et fait une forte

Mais le narrateur n'est pas en reste.

Car, comment ne pas s'exclamer d'admiration devant la conjonction des termes choisis pour formaliser l'état d'âme du chevalier :

« *sacar a plaza la risa de su profunda melancolía ?* »

L'intimité biologique et conceptuelle du « *jocoserio*. »

VIII. LA PENSÉE DE SANCHO

Pala y azadón

Pourquoi mentir ?

Nous l'avons vu plus haut. Sancho cerne la réalité qu'il appréhende et s'efforce de la faire partager à son maître. Son honnêteté nous émeut. A dire vrai, ce souci de vérité n'en est pas un. Le réel est consubstantiel à la personne de Sancho.

Considérons l'aspect physique du chevalier. L'âge et la maigreur de cet étrange mannequin dont Gustave Doré nous a laissé l'image pour l'éternité⁴¹⁴, suscitent l'inquiétude et quelquefois la frayeur. Sancho pourrait se contenter de l'ignorer ; ou, à tout le moins, faire en sorte de ne pas blesser l'amour-propre du chevalier ; mais Sancho n'en a cure : il tient l'obstacle pour négligeable, à supposer qu'il y ait seulement pensé. Si on lui posait la question, nous pensons que Sancho répondrait que, pour lui, la susceptibilité est pusillanimité.

Arrêtons-nous à la rencontre survenue de nuit (I,19) avec les

« *veinte encamisados, todos a caballo, con sus hachas encendidas en las manos, ...* »⁴¹⁵

impression sur Sancho. » (op. cit. p.361). Ajoutons que l'anecdote du « *santo a la gineta* » n'a pas retenu l'attention de Maurice Molho. Sancho n'est pas moins ironique à l'égard du « *primo* », auteur de livres inutiles, aux dires du chevalier (II,22).

⁴¹⁴ Nikolai Tcherkassov est également admirable dans la représentation du personnage du chevalier, dans le film de Grigori Kosintsev (1958).

⁴¹⁵ « ... jusqu'à vingt de ces hommes en chemises, tous à cheval, portant des torches allumées en leurs mains. » (I,208)

lesquels accompagnent jusqu'à Ségovie le corps d'un défunt. Le spectacle même de la « estantigua » ou « hueste antigua »⁴¹⁶ dont Augustin Redondo nous déploie l'impressionnante réalité (*op. cit. pp. 96 et ss.*), telle que « los cabellos de la cabeza se le erizaron a don Quijote. »⁴¹⁷ Et, malgré cela et en quelques instants, don Quichotte a défait toute la bande sous les yeux admiratifs de Sancho. Enfin rappelons que le chevalier vient de perdre presque toutes ses dents, suite à la riposte expéditive des bergers, dont les frondes ont mis fin au carnage des brebis auquel se livrait don Quichotte (I,18). Spectateur aussi serein qu'attentif et privilégié - Sancho s'est bien gardé d'intervenir - l'écuyer tire derechef les conclusions de cette victoire nocturne obtenue si rondement (I,19) :

« *Si acaso quieren saber esos señores quién ha sido el valeroso que tales les puso, diráles vuestra merced que es el famoso don Quijote de la Mancha, que por otro nombre se llama el Caballero de la Triste Figura.* »⁴¹⁸

A savoir - « *acaso* » - si les fuyards avaient cette question à l'esprit !

Don Quichotte s'étonne de l'occurrence. Sancho n'hésite pas à lui répondre :

« *Yo se lo diré porque le he estado mirando un rato a la luz de aquella hacha que lleva aquel malandante, y verdaderamente tiene vuestra merced la más mala figura, de poco acá, que jamás he visto ; y débelo de haber causado, o ya el cansancio de este combate, o ya la falta de las muelas y dientes.* »⁴¹⁹

Don Quichotte n'y est donc pour rien ; en outre les deux hypothèses ainsi formulées honorent l'intelligence de leur auteur.

Certes, on peut penser que notre quinquagénaire a probablement renoncé à croire à l'harmonie des traits de sa jeunesse. Mais le jugement superlatif que vient de lui signifier Sancho pourrait en blesser plus d'un. Or, il n'en est rien. Et don Quichotte se sent au contraire honoré par l'attribution de ce « *nombre apelativo* » : terme plus évocateur que celui de surnom qu'utilise Aline Schulmann.

⁴¹⁶ L'ost antique.

⁴¹⁷ « ... cette apparition ... le poil dressa à don Quichotte ; ... » (I,207)

⁴¹⁸ « Si d'aventure ces messieurs veulent savoir qui a été ce valeureux qui les a ainsi accomodés, vous leur direz que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, lequel autrement se nomme le chevalier de la Triste Figure. » (I,212)

Cervantès a-t-il pensé à Ulysse lorsqu'il interpelle le cyclope ? « - Cyclope, si quelqu'un des mortels te demande jamais qui t'inflgea la honte de te priver de l'œil, dis-lui que c'est Ulysse, saccageur de cités qui te rendit aveugle, Ulysse fils de Laerte, qui réside en Ithaque. » (L'Odyssee, fin du chant IX).

Faut-il en outre penser que la tradition orale, dont Sancho est souvent le héraut, l'ait conduit à s'inspirer de la saveur du récit homérique pour plaquer sa propre conclusion sur cette heureuse aventure nocturne ?

⁴¹⁹ « Je vous le dirai ... ; c'est parce que je me suis mis à vous contempler un peu à la lueur du flambeau que porte ce pauvre mal allant ; et véritablement vous avez la plus mauvaise figure que j'aie jamais vue ; et en doit être la cause ou la lassitude et l'épreuve de ce combat, ou bien l'absence de vos dents. » (I,212)

Ainsi le génie de Cervantes permet d'accorder à Sancho l'occasion de parer le chevalier de la tournure la plus naturelle, alors que cette dernière est également l'écho « *del muy esforzado y animoso caballero don Clarián de Landanís* », comme nous l'apprend John Jay Allen dans l'édition Catedra. Voilà Sancho qui s'avance sur le seuil de l'histoire et de la littérature ; à la lumière des seules torchères d'une vingtaine de cavaliers, au sein d'une nuit sans lune.

Les traits du chevalier sont à nouveau évoqués à l'issue du séjour de don Quichotte chez le duc et la duchesse. On sait que, dûment embrigadée par ces derniers, Altisidora vient d'exprimer au chevalier la plus dévorante passion (II,57). Le chevalier ayant quitté ces lieux où il déclare avoir souffert de la contrainte de « *aquellos banquetes sazonados y aquellas bebidas de nieve* », Sancho, tout à la pensée de la femme adolescente, s'esclaffe, avec toujours autant d'humour que d'admiration, en évoquant le front invincible du refus que son maître a su opposer à l'énamourée.

« - ¡ Crueldad notoria ! ¡ Desagradecimiento notorio ! »

Nous avons vu la suite. Rappelons simplement qu'Altidora a quatorze ans et trois mois et « *la nariz algo chata* », signe de sensualité (II,44). Puis Sancho glisse vers les raisons qui ont pu motiver la passion d'Altisidora (II,58) :

« *Pero no puedo pensar qué es lo que vió esta doncella en vuestra merced que así la rindiese y la avasallase ; qué gala, qué brio, qué donaire, qué rostro, qué cosa por sí destas, o todas juntas, le enamoraron ; que en verdad, en verdad que muchas veces me paro a mirar a vuestra merced desde la punta del pie hasta el último cabello de la cabeza, y que veo más cosas para espantar que para enamorar ; y habiendo yo también oído decir que la hermosura es la principal parte que enamora, no teniendo vuestra merced ninguna, no sé yo de qué se enamoró la pobre.* »⁴²⁰

Plus de franchise et de vérité que Sancho, je meurs.

De façon à peine voilée, Sancho suggère à son maître la cruelle supercherie de l'intéressée ; mais, à supposer que le chevalier y ait pensé, don Quichotte ne saurait retenir cette hypothèse. Dans la réponse sereine et objective que lui inspire le statut pleinement assumé du chevalier auquel il se sent soumis, don Quichotte se plait à différencier

« *la hermosura del alma de la del cuerpo.* »

⁴²⁰ « Toutefois, je ne puis imaginer ce qu'a vu cette damoiselle en vous qui la rendit ainsi amoureuse et en fit votre esclave. Quelle galanterie, quelle prestance, quelle bonne grâce et quel air de visage (toutes ces qualités prises chacune en particulier ou toutes ensemble) se trouve en vous qui la puisse ainsi passionnée ? En toute vérité, je vous dis que je regarde bien souvent Votre Seigneurie depuis la pointe des pieds jusques au bout des cheveux, et je n'y vois que des choses qui sont plus capables d'épouvanter que de donner de l'amour. Or ayant pareillement ouï dire que la beauté est la première et la principale qui le fait, comme vous n'êtes beau à aucun titre, je ne sais de quoi la pauvre est tombée amoureuse. » (II,479)

N'étant pas difforme, l'homme de bien peut être aimé pour son âme. Et Sancho peut penser de même, sachant qu'il est pareillement éloigné des canons de l'harmonie masculine. Son silence vaut consentement.

Ainsi Sancho est toujours vrai ; mais il manie l'humour à tout instant ; même la moquerie la plus décapante. On l'a vu avec les « *batanes* » ; on l'a vu avec le « *yelmo de Mambrino* », qui permet à Sancho de forger à lui seul le concept de « *baciyelmo* » (I,44), propre à donner satisfaction à tout son entourage et éviter de se mettre à dos son maître et le barbier, frustré de son plat à barbe, tout en lançant simultanément au chevalier un pied de nez ironique, « un mentís burlón al amo, desautorizado en su loca ilusión caballeresca. »⁴²¹ (*M. Molho, op.cit. 2. p. 283*). Augustin Redondo (*op. cit. p. 483*) ajoute : « Es el escudero que va proponer una solución dialéctica capaz de abrir la vía a una normalización del signo y a nueva relación, firme, entre el nombre y la cosa, mediante una superación de los vínculos que se admiten comúnmente entre esencia y apariencia. »⁴²²

Pour faire face aux dénégations de Sancho et défendre son point de vue sur la réalité des faits auxquels tous deux se voient confrontés, don Quichotte a recours, depuis longtemps, à la panoplie des enchanteurs et de l'enchantement. Nous avons vu comment s'en explique Michel Foucault (*op.cit. p.61*). Comment Sancho peut-il lutter sur ce terrain ?

Gonzalo Torrente Ballester constate la difficulté (*op. cité, p.144*) :

« El encantador es el enemigo de Sancho, el que aniquila su visión de la realidad, su proclamación de la evidencia. Don Quijote lo utiliza como argumento contundente, pues con él golpea al escudero, como con una maza apabullante. »⁴²³

Don Quichotte a été ligoté, puis transporté dans la cage de bois placée sur le char à bœufs, qui le ramènera chez lui (I,46). Naturellement Sancho n'est pas dupe des manœuvres malhonnêtes du curé et du barbier. Il s'adresse à eux (I,47) :

« - Ahora, señores, quiéranme bien o quiéranme mal por lo que dijere, el caso de ello es que va así encantado mi señor don Quijote como mi madre ; ... Todo esto que he dicho, señor cura, no es más de por encarecer a su paternidad haga conciencia del mal tratamiento que a mi señor se le hace, ... »⁴²⁴

⁴²¹ « Un démenti farceur au maître, contesté dans sa folle illusion chevalresque. »

⁴²² « C'est l'écuyer qui va proposer une solution dialectique apte à ouvrir la voie de la normalisation du signe et à un nouveau rapport solide entre le nom et la chose, moyennant le dépassement des liens admis communément entre essence et apparence. »

⁴²³ « L'enchanteur est l'ennemi juré de Sancho, celui qui annihile sa vision du réel, sa proclamation de l'évidence. Don Quichotte l'utilise comme un argument contondant : avec ce dernier, il frappe l'écuyer au moyen de cette masse irréfutable. »

⁴²⁴ « Or ça, messieurs, veuillez-moi bien, veuillez-moi mal pour ce que je vous dirai, le fait est que monseigneur don Quichotte est autant enchanté comme ma mère ; ... Tout ce que je vous ai dit, seigneur curé, n'est pour autre chose que pour faire entendre à votre paternité qu'elle fasse conscience du mauvais traitement qu'elle inflige à mon maître, ... » (I,550 et 551)

Sancho tente d'ouvrir les yeux de son maître. Peine perdue (I,48) :

« - ¿ *Qué quieres que diga o piense sino que la manera de mi encantamiento excede a cuantas he leído en todas las historias que tratan de caballeros andantes que han sido encantados ?* »⁴²⁵

Sancho s'esclaffe à haute voix :

« - *Y, ¿ es posible que sea vuestra merced tan duro de cerebro y tan falto de meollo, que no eche de ver que es pura verdad la que le digo, que en esta su prisión y desgracia tiene más parte la malicia que el encanto ?* »⁴²⁶

Faisons donc la preuve :

« - *Pregunto, hablando con acatamiento, si acaso después que vuestra merced va enjaulado y, a su parecer, encantado en esta jaula, le ha venido gana y voluntad de hacer aguas mayores o menores, como suele decirse.* »⁴²⁷

Peine nouvellement perdue. Notre chevalier n'en démordra pas. Sancho, « *ya te he dicho que hay muchas maneras de encantamientos, y podría ser [raffinement supplémentaire à la gloire de son imagination] que con el tiempo se hubiesen mudado de unos en otros, ...* »⁴²⁸

Comme l'a écrit Torrente Ballester, Sancho se voit désemparé devant les affirmations et la stratégie développée pas son maître au regard des enchanteurs. L'enfermement dans la cage qui ramène le chevalier en son village constitue le signe incontournable de sa défaite, donc de la honte qui en découle. Pour échapper à l'humiliation d'un tel échec, il n'est d'autre solution, d'autre issue, que de recourir au mensonge de l'enchantement.

Pour Sancho, le mensonge ne cache pas la vérité ; son intelligence se refuse d'accepter le subterfuge qui recouvre si maladroitement cette contradiction fondamentale. Et l'on est tenté d'attribuer à Sancho les propos que don Quichotte adresse au barbier (II,1) :

⁴²⁵ « ... que veux-tu que je te dise ou que je pense sinon que la manière de mon enchantement excède tout ce que j'ai lu dans les histoires qui traitent de chevaliers errants qui ont été enchantés ? » (I,577)

⁴²⁶ « Est-il possible que vous ayez la tête si dure et si peu de cervelle que vous ne vous aperceviez pas que c'est la vérité pure que je vous dis, et qu'en votre prison et disgrâce il ya plus de malice que d'enchantement ? » (I,577)

⁴²⁷ « ... je demande, parlant par révérence, si d'aventure, depuis que Votre Grâce va engagée, et selon votre opinion, enchantée en cette cage, il ne vous a point pris d'envie et de volonté de faire les grandes ou les petites eaux, comme on a accoutumé de dire. » (I,578)

⁴²⁸ « ... mais je t'ai déjà dit qu'il y a plusieurs sortes d'enchantements, et il pourrait se faire que, par succession de temps, ils se seraient changés les uns aux autres, ... » (I,579)

« ¡ Ah, señor rapista, señor rapista, y cuán ciego es aquel que no ve por tela de cedazo ! »⁴²⁹

Car Sancho ne semble pas à même de percevoir que don Quichotte utilise le voile protecteur du mensonge pour apaiser la douleur aiguë que lui cause son péché d'orgueil. Et c'est pourtant ce même Sancho qui saura peu après « enchanter » Dulcinée : l'écuyer apprend vite.

Se pourrait-il également que les enchanteurs sachent pratiquer le dédoublement de la personnalité ?

On serait tenté d'y penser lorsque don Quichotte rencontre le Caballero del Bosque (II,12 et 14), devenu soudainement le Caballero de los Espejos (II,12 et 14), à l'instant même où l'intéressé a refusé au petit matin de montrer son visage au chevalier qu'il est venu défier. Car, comme nous l'avons vu plus haut, don Quichotte sait observer comme pas un. Écoutons le narrateur, d'une adresse sans égale, mais honnête en cette occasion :

« ...no le pudo ver el rostro, pero notó que hombre membrudo, y no muy alto de cuerpo. Sobre las armas traía una sobrevista o casaca, de una tela, al parecer, de oro finísimo, sembradas por ella muchas lunas pequeñas de resplandecientes espejos, que le hacían en grandísima manera galán y vistoso ; ... »⁴³⁰

Le Caballero del Bosque, le Caballero de los Espejos et le Caballero de la Blanca Luna (II,64). Tout en un.

« *Todo lo miró y todo lo notó don Quijote, ...* » : l'intuition est immédiate : la forêt ne cache plus l'arbre ; la lumière s'est faite dans son esprit ; don Quichotte « *ve por tela de cedazo* », et doit sourire, et « *con gentil desnudo* », souhaiterait s'assurer qu'il ne s'est pas trompé : montrez-moi votre visage, seigneur chevalier. Et le narrateur honore son héros en lui attribuant, sans le dire expressément, la qualité de l'inventeur le pluriel « *de los espejos* », pour montrer que ce dernier n'a pas été la victime du jeu des miroirs, d'un « *espejismo* ». Enfin, on pourra noter que don Quichotte s'est interdit l'usage de cette nouvelle dénomination : seul l'anonymat est en mesure de préserver le jeu chevaleresque.

Revenons un instant en arrière.

Durant la nuit de cette rencontre, don Quichotte affiche un calme et une sérénité qui tranchent d'avec son passé irascible. Alors que le chevalier du Bosque discourt, satisfait, sur sa prétendue victoire, don Quichotte « *reportóse lo*

⁴²⁹ « Ah ! monsieur du rasoir, monsieur du rasoir, bien aveuglé celui qui ne voit point à travers le tamis ! »

⁴³⁰ « ... de sorte qu'il ne put lui voir le visage. Toutefois il remarqua que c'était un homme bien membré et de petite taille. Il portait sur ses armes une soubreveste ou casaque qui paraissait de toile d'or fin. On y voyait semés de resplendissants miroirs en forme de petites lunes, qui le rendaient extrêmement galant et somptueux. » (II,121)

mejor que pudo, ... », et va s'exprimer « *sosegadamente* » Plus encore, alors que son partenaire adopte un ton volontairement agressif, don Quichotte le reprend : « *Sosegaos, señor caballero - ...* », à l'instar de ce que l'on a dit de Philippe II.

Et notre chevalier conduit alors sa pensée vers l'hypothèse du dédoublement :

« *Podría ser que fuese otro que le pareciese, aunque hay pocos que le parezcan.* »⁴³¹

L'usage de la troisième personne lui octroie l'autorité du tiers arbitre. Dédouble par la vertu du déguisement, le chevalier, encore à cet instant, du Bosque, lui répond « *con voz asimismo sosegada* » :

« - *Al buen pagador no le duelen prendas : el que una vez, señor don Quijote, pudo veros transformado, bien podrá tener esperanza de rendiros en vuestro propio ser.* »⁴³²

Bienveillance erronée, égarement fatal, car ce n'est pas plus sur la plage de Barcelone que dans ce paisible bois de la Mancha, qu'en vainquant l'enveloppe de don Quichotte, vous trouverez l'âme d'Alonso Quijano. Mais l'étudiant de Salamanque n'est pas pour autant un maladroit. Ainsi, lorsque les deux combattants montent à cheval, don Quichotte confie à son futur adversaire :

« *...bien podéis decirme si soy yo aquel don Quijote que dijistes haber vencido.* »

La réponse est adroitement dubitative :

« *... según vos decís que le persiguen encantadores, no osaré afirmar si sois el contenido o no.* »⁴³³

Merveilleuse trouvaille que ce « contenido ». La note introduite dans l'édition Catedra explicite : « *el contenido, el susodicho.* » Interprétation réductrice, puisqu'elle nie la différence entre le contenu et l'apparence, et néglige la substantifique moëlle de l'individu concerné ; le signifiant, le signifié et le sujet.

On peut d'ailleurs se rappeler que, de retour en son village, don Quichotte déclare : « *El que está encantado, como yo, no tiene libertad para*

⁴³¹ « Il se pourrait faire que ce fût un autre qui lui ressemblait, encore que bien peu le fassent. » (II,116)

⁴³² « Celui-ci, d'une voix également douce et posée, lui fit cette réponse : « A bon payeur point de regret des gages. Seigneur don Quichotte, si j'ai pu vous vaincre lorsque vous étiez transformé, je peux encore avoir espérance de vous vaincre en personne propre. » (II,117)

⁴³³ « ... vous me pouvez bien dire si je suis de don Quichotte que vous dites avoir vaincu. » « - A cela nous vous répondrons, ... Néanmoins, puisque vous dites être persécuté par les enchanteurs, je n'oserais affirmer si vous êtes ou non le ci-dessus mentionné. » (II,121 et 122)

hacer de su persona lo que quisiere, »⁴³⁴ (I,49), et donne en partie raison à son contradicteur.

On l'a dit, Sancho est l'ennemi des enchanteurs.

Dès lors que Sansón Carrasco est tombé à terre, et que don Quichotte a dégagé sa visière, le chevalier est amusé de constater que son instinct ne l'a pas trompé ; il incite Sancho à venir observer les exploits de la magie. L'écuyer n'hésite pas à conseiller le meurtre de l'infortuné :

« - *Quiza matará en él [el contenido] a alguno de sus enemigos los encantadores.* »

435 « - *No dices mal - dijo don Quijote -, porque de los enemigos, los menos.* »

Suspense. Le narrateur conserve le silence et laisse le lecteur, pour son plaisir, douter de la volonté du chevalier. En accourant après avoir enlevé son nez postiche, Tomé Cecial sauve la peau de son maître d'infortune.

Don Quichotte poursuit son raisonnement (II,14). Vous dites, chevalier déchu, que vous avez vaincu un don Quichotte autre que moi ; je déduis de cette duplication que vous n'êtes pas Sansón Carrasco, bien que vous lui ressembliez ; ce qui me conduit à user envers vous de clémence.

Car, ajoute le chevalier à l'intention de son écuyer (II,16), que n'ai-je jamais fait à Sansón pour qu'il souhaite me combattre de la sorte ? C'est donc bien son double qui voulait ma défaite et non pas Sansón. J'aurai donc tué le double qui ne m'est rien, mais j'ai respecté l'apparence et sauvé l'ami à qui je ne veux pas de mal. Et d'expliquer à Sancho :

« - *Todo es artificio y traza -...- de los malignos magos que me persiguen, los cuales, anteviendo que yo había de quedar vencedor en la contienda, se previnieron de que el caballero vencido mostrase el rostro de mi amigo el bachiller, por que la amistad que le tengo se pusiese entre los filos de mi espada y el rigor de mi brazo.* »⁴³⁶

L'apparence d'une ressemblance serait-elle de plus de prix que la réalité puisqu'elle permet de sauver une vie et d'octroyer à don Quichotte la gloire du pardon ? Le tour de passe-passe laisse Sancho de marbre ; se doute-t-il du sophisme ?

« - *Dios sabe la verdad de todo - ...* »

⁴³⁴ « ... car celui qui est enchanté comme moi n'a pas la liberté de faire de sa personne ce qu'il voudrait bien, ... » (I,580)

⁴³⁵ « - ... Par ce moyen vous mettrez peut-être à mort quelques uns de ces enchanteurs vos ennemis.

- C'est bien dit, ... , et ce seront autant d'ennemis en moins. » (II,124)

⁴³⁶ « Tout cela n'est qu'artifice, ... , et machination des méchants magiciens qui me persécutent : car ayant prévu la victoire que je devais obtenir, ils ont changé la face de ce chevalier vaincu en celle de mon ami le bachelier, afin que l'amitié que je lui porte se mît entre deux et servît de barrière au tranchant de mon épée et à la force de mon bras, ... » (II,130)

A l'approche des moulins des bords de l'Ebre, don Quichotte tente de nous fournir des explications complémentaires dont la cohérence avec le double de Sansón laisse à désirer (II,29).

« ... todas las cosas trastuecan y mudan de su ser natural los encantos. No quiero decir que las mudan de en uno en otro ser realmente, sino que lo parece, como lo mostró la experiencia de la transformación de Dulcinea, ... »⁴³⁷

Car, si donc les enchanteurs transforment plutôt sans dupliquer, don Quichotte doit se dire qu'il a bien fait de ne pas occire le bâachelier de Salamanque. Ou serait-ce qu'aux yeux de don Quichotte, les enchanteurs perdent de leurs compétences tandis que le chevalier sent sa fin approcher ?

La rencontre avec le Caballero del Bosque et son écuyer nous donne l'occasion d'approfondir l'image que s'est faite Sancho, au fil des semaines, du caractère de don Quichotte (II,13).

D'entrée de jeu et comme à son habitude, l'écuyer n'est pas tendre.

« ... con vuestra merced podré consolarme, pues sirve a otro amo tan tonto como el mío.

- Tonto pero valiente - respondió el del bosque -, y más bellaco que tonto y que valiente.

- Eso no es el mío - respondió Sancho - ; digo que no tiene nada de bellaco ; antes tiene un alma como un cántaro ; no sabe hacer mal a nadie, sino bien a todos, no tiene malicia alguna : un niño le hará entender que es de noche en la mitad del día, y por esta sencillez le quiero como a las telas de mi corazón y no me amaño a dejarle, por más disparates que haga. »⁴³⁸

Peut-on s'exprimer avec plus de simplicité et de sincère émotion ?

La duchesse a fait accepter à Sancho l'idée et le fait qu'il était aussi fou que son maître (II,33) :

« Par Dios , señora - dijo Sancho -, que ese escrúpulo viene con parto derecho ; pero dígame vuestra merced que hable claro, o como quisiere, que yo conozco que dice verdad : que si yo fuera discreto, días ha que había de haber dejado a mi amo. Pero ésta fue mi suerte, y ésta mi mal andanza ; no puedo más ; seguirle tengo : somos del mismo lugar, he comido su pan, quiérole bien, es agradecido, diome sus pollinos, y, sobre todo,

⁴³⁷ « ... les enchanteurs changent et transforment toutes les choses hors de leur naturel. Je ne veux pas dire qu'ils les changent réellement, mais qu'ils font de telle sorte que cela semble être changé. Tu as vu l'exemple en ma Dulcinée, unique refuge de mes espérances. » (II,253)

⁴³⁸ « ... je pourrai me consoler avec Votre Seigneurie, puisqu'elle sert un maître aussi fou que le mien.

- Fou, mais vaillant, ... , et plus coquin que fou et vaillant.

- Ce n'est pas là le mien, ... , car je puis vous assurer qu'il n'est nullement coquin ; au contraire, il a l'âme d'une cruche. Il ne saurait faire mal à personne, mais du bien à tous. C'est un homme sans malice, et un petit enfant lui ferait croire qu'il fait nuit en plein midi. Cette simplesse me force de l'aimer comme je fais, de tous mes petits boyaux, et toutes ses extravagances ne sont pas capables de me le faire quitter. » (II,111)

*yo soy fiel, y así es imposible que nos pueda apartar otro suceso que el de la pala y el azadón. »*⁴³⁹

Le narrateur commis au récit des événements rapportés lors du retour de Sancho de son gouvernement (II,54), ne dit pas autre chose :

*« Vamos a acompañar a Sancho, que entre alegre y triste venía caminando sobre el rucio a buscar a su amo, cuya compañía le agradaba más que ser gobernador de todas las ínsulas del mundo. »*⁴⁴⁰

Revenons quelques jours en arrière. La scène du départ de Sancho pour son gouvernement nous est décrite comme suit (II,44) :

*« Al despedirse de los duques, les besó las manos, y tomó la bendición de su señor, que se la dió con lágrimas, y Sancho la recibió con pucheritos. »*⁴⁴¹

Le narrateur craint-il de s'attendrir ? La moquerie implicite des « *pucheritos* » est-elle un moyen de préserver la distance entre le lecteur et les héros du roman ? Toujours est-il que le narrateur continue de grossir le trait ; entre le grotesque et la dérision, il nous annonce « *dos fanegas de risa* » pour ce qui est des aventures de Sancho dans son gouvernement et « *una risa de jimia* » au sujet de ce qui va suivre pour don Quichotte. Étranges perspectives ; étranges variations, facéties et moqueries : sont-elles du goût du siècle, comme les fous placés auprès des rois par Velazquez ? Nous penchons pour une distanciation que l'auteur souhaite préserver à l'égard des deux héros.

Ce moment grave pourrait-il se passer de cet humour noir ?

*« Cuéntase, pues, que apenas se había partido Sancho, cuando don Quijote sintió su soledad y, si fuera posible revocarle la comisión y quitarle el gobierno, lo hiciera. Conoció la duquesa su melancolía ... »*⁴⁴²

Extraordinaire aveu de la part du narrateur ; plus exactement des dires qu'on lui a rapportés. Faisons retour en arrière : n'est-ce pas au début de l'été que le chevalier a fait le choix de l'écuyer pour les seuls besoins de son projet ? Avait-il d'autres sentiments à son égard que ceux de l'estime que l'on peut avoir entre

⁴³⁹ – Pardieu, madame, ... , voilà un scrupule qui tombe bien. Mais que Votre Grandeur lui dise de parler clairement ou comme il voudra, je reconnais qu'il dit vrai : car, si j'étais sage, il y a belle lurette que j'aurais dû quitter mon maître. Mais quoi ! C'est mon destin et ma male aventure ; je n'en puis mais ; il faut que je le suive : nous sommes du même pays, j'ai mangé son pain, je l'aime ; il n'est point ingrat, il m'a donné ses ânon ; et surtout je suis fidèle. Aussi est-il impossible qu'autre chose nous puisse séparer que la pioche et la pelle. » (II,28)

⁴⁴⁰ « ... allons accompagner Sancho, qui s'en venait mi-joyeux mi-triste sur son grison, pour trouver son maître, dont la compagnie lui plaisait plus que le gouvernement de toutes les îles du monde. » (II,448)

⁴⁴¹ « En prenant congé du duc et de la duchesse, Sancho leur baisa les mains et reçut la bénédiction de son maître, qui la lui donna la larme à l'œil, et Sancho la reçut avec de gros soupirs qui ne l'embellissaient point. » (II,361)

⁴⁴² « On raconte donc qu'à peine Sancho fut parti, que don Quichotte ressentit sa solitude, et, s'il lui eût été possible de révoquer la commission et de lui ôter le gouvernement, il l'eût fait. La duchesse vit son ennui ... » (II,362)

honnêtes voisins à l'égard de « *un hombre de bien ?* » Et voici qu'à la fin de cette même saison, don Quichotte ressent la cassure douloureuse de cette séparation. C'est au point que, ne pouvant la supporter, il s'en vient à souhaiter priver son compagnon de la récompense clef qu'il lui avait pourtant promise dès le départ et reconduite tout au long de leur pérégrination.

Ecartons chez le chevalier la part d'amour-propre ou d'orgueil blessé dont il s'explique courageusement (II,42) :

« - *Infinitas gracias doy al cielo, Sancho amigo, de que antes y primero que yo haya encontrado con alguna buena dicha, te haya salido a tí a recibir y encontrar la buena ventura. Yo que en mi buena suerte te tenía librada la paga de tus servicios, me veo en los principios de aventajarme, y tú, antes de tiempo, contra la ley del razonable discurso, te vees premiado de tus deseos.* »⁴⁴³

Il reste qu'à son corps défendant, don Quichotte avoue difficilement les sentiments que Sancho a su faire naître dans le cœur d'un homme qui, jusque-là solitaire, ne les avait peut-être jamais ressentis. Naissance d'autant plus vivante qu'elle est toute récente ; douleur d'autant plus vive qu'elle est toute jeune (II,44). Juge-t-il cette dépendance comme une faiblesse indigne d'un homme fort ? La brièveté de sa confession incline à le penser :

« *Conoció la duquesa su melancolía.*
- *Verdad es - señora mía - respondió don Quijote -, que siento la ausencia de Sancho ; ...* »⁴⁴⁴

Tandis qu'à l'image de cette blessure ouverte, se profile bientôt la déchirure de son bas de couleur verte.

Le chevalier avait depuis longtemps pris conscience de la valeur de son écuyer et des sentiments qu'il lui inspirait. On a vu qu'à la fin de leur premier périple (I,50), don Quichotte souhaitait vivement se voir couronner empereur pour pouvoir témoigner sa bonté à ceux qu'il aime et particulièrement à l'égard de Sancho « *que es el mejor hombre del mundo.* »

Au terme de leur rencontre avec les membres de la Carreta de la Muerte (II,11), l'un d'eux, qui joue le rôle du diable, s'empare du grison de Sancho ; puis, peu après, l'abandonne. Et, bien que l'âne revienne sans dommage vers son maître, le chevalier veut punir toute la troupe de son insolence. Non sans peine, l'écuyer l'en dissuade et don Quichotte se rend à la raison :

« - *Pues ésa es tu determinación, - ... -, Sancho bueno, Sancho discreto, Sancho cristiano y Sancho sincero, dejemos estas fantasmas ...* »⁴⁴⁵

⁴⁴³ « - Ami Sancho, je rends des grâces infinies au ciel de ce qu'avant que j'ai rencontré aucune bonne chance, la fortune est venue à ta rencontre pour te recevoir. Moi, qui réservais le salaire de tes services à ma bonne fortune, je me vois encore au début de ma prospérité ; et toi, avec le temps et contre la loi de la raison, tu te vois exaucé dans tes désirs. » (II,348)

⁴⁴⁴ « La duchesse vit son ennui et lui demanda pourquoi il était triste : ... Il est vrai, madame, répondit don Quichotte, que je ressens l'absence de Sancho. » (II,362)

⁴⁴⁵ « - Puisque telle est ta résolution, ... , bon Sancho, sage Sancho, Sancho chrétien, sincère Sancho, laissons ces fantômes ... » (II,99)

Qu'au fil des semaines don Quichotte ait pris conscience des sentiments qu'il éprouve pour Sancho, qui en douterait à la lecture de ces quatre qualificatifs que lui dicte sa pudeur, et qui font pendant aux sentiments que son compagnon éprouve à son égard ?

Ainsi, au sortir de la grotte de Montesinos et à l'écoute des propos destructeurs de son écuyer, le chevalier exprime ses sentiments très simplement et le plus calmement du monde : « *Como me quieres bien, Sancho, hablas de esta manera, ... y como no estás experimentado en las cosas del mundo, todas las cosas que tienen algo de dificultad te parecen imposibles ; ...* »⁴⁴⁶. Malgré la distance qui sépare leurs regards respectifs sur la représentation des choses, leur amitié n'est jamais mise en cause. Réalité pérenne.

Et don Quichotte confirme ses sentiments à la duchesse (II,32) :

« *Finalmente yo no lo trocaría con otro escudero, aunque me diesen de añadidura una ciudad.* »⁴⁴⁷

Mais, de surcroît, tous ceux qui l'ont rencontré sur leur chemin, aiment Sancho.

Ainsi Maritornes (I,17), qui, pleine de compassion pour le « *manteado* », vient lui offrir de l'eau fraîche.

Ainsi Ricote (II,54), qui, après lui avoir raconté ses péripéties, lui offre de partager le trésor qu'il tient caché près de son village.

Ainsi Altisidora (II,69) enfin ressuscitée, lui adresse ses paroles de reconnaissance :

« *... a tí, ¡ oh el más compasivo escudero que contiene el orbe ! , te agradezco la vida que poseo. Dispón desde hoy más amigo Sancho, de seis camisas mías que te mando, para que hagas otras seis para tí ; y si no son todas sanas, a lo menos son todas limpias.* »⁴⁴⁸

Ainsi le duc (II,42), à l'écoute de Sancho qui lui confie « *el deseo que tengo de probar a que sabe ser gobernador* »⁴⁴⁹, à quoi le duc lui répond :

« *- con vos me entierren, Sancho, que sabéis de todo - ...-, y yo espero que seréis tal gobernador como vuestro juicio promete, ...* »⁴⁵⁰

⁴⁴⁶ « - Sancho, ... , l'amitié que tu me portes te fait tenir ce langage, et, comme tu n'as pas l'expérience des choses du monde, toutes celles qui tiennent du difficile te semblent impossibles. » (II,207)

⁴⁴⁷ « Finalement, je ne le changerais point pour un autre écuyer, quand en retour on me donnerait une cité. » (II,282)

⁴⁴⁸ « Mais quant à toi, ô le plus compatissant écuyer qui soit au monde, je te rend grâce de la vie que je possède. Tu peux disposer désormais, mon ami Sancho, des six chemises à moi, que je te donne afin que tu en fasses six autres pour toi, et, si elles ne sont pas toutes bonnes et entières, au moins elles sont toutes nettes. » (II,568)

⁴⁴⁹ « ... le désir que j'ai de savoir le goût du gouvernement. » (II,347)

⁴⁵⁰ « - Qu'on m'enterre avec vous, Sancho, si vous ne savez un peu de tout, ... , et j'espère que vous serez tel gouverneur que votre jugement le promet. » (II,347)

Mais, au lendemain du périple aérien effectué sur la croupe de Clavileño, et avant même que l'écuyer ne s'engage sur les terres de Barataria, voici que la vision de la terre placée au sein de l'univers accorde à Sancho, s'il en était besoin, le sens des proportions (II,42). Il s'adresse au Duc :

« - ¿ *Qué grandeza es mandar en un grano de mostaza ?..... Si vuestra señoría fuese servido de darme una tantica parte del cielo, aunque nos fuese más de media legua, la tomaría de mejor gana que la mayor ínsula del mundo.* »⁴⁵¹

Et voici donc Sancho proposant à Pascal l'éventail ouvert sur l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Et quant à la duchesse, point n'est besoin d'y revenir. Par contre, nous n'oserons pas nous prononcer sur le compte de Sansón, du barbier et du curé ; on se souvient en effet, qu'à la fin du premier périple de Sancho, l'attitude et le comportement des deux derniers nous incline à déceler plus de méfiance et de jalousie que de bienveillance à l'égard du témoin clairvoyant de leur stratégie.

Enfin, comment don Quichotte et Sancho ne se seraient-ils pas aimés ? Le chevalier aimait déjà Sancho au début de son périple (I,25), lorsqu'en s'enfonçant dans la Sierra Morena, il lui annonce sa ferme intention d'imiter Amadis et déclare à son écuyer :

« *¡ Oh tú, escudero mío, agradable compañero en más prósperos y adversos sucesos, toma bien en la memoria lo que a mí me verás hacer, ...* »⁴⁵²

Lorsque les deux compagnons font la rencontre de la Carreta de la Muerte de la Compañía de Angulo el Malo (II,11), « *el demonio bailador de las vejigas* » fait en sorte que Rocinante, effrayé, prenne le mors aux dents et fasse tomber son cavalier. On sait que, dans le même temps, Sancho abandonne sa monture pour secourir son maître, tandis que le démon enfourche l'âne et s'enfuit au galop.

Ainsi dans un premier temps, le souci pourtant très présent de sa monture, passe après celui de son maître ; tandis que, dans un second temps, les quatre compagnons à nouveau réunis, don Quichotte est fermement décidé à punir l'audacieux qui s'en est pris au bien de son écuyer.

Comment ne pas voir là, la bonté de ces sentiments réciproques ?

Et les voilà maintenant de retour de la plage de Barcelone, où don Quichotte a connu la défaite et sauvé son honneur. Et les voilà sur la route qui les

⁴⁵¹ « ... car quelle grandeur peut-on trouver à commander sur un grain de moutarde ? ... Si Votre Grandeur me voulait donner un échantillon du ciel, si petit qu'il fût, encore qu'il ne contînt pas plus d'une demi-lieue, je le prendrai d'un meilleur cœur que la plus grande île du monde. »(II,347)

⁴⁵² « Ö toi, mon écuyer, cher et agréable compagnon en mes prospérités et adversités, prends bien en ta mémoire ce que tu me verras faire ici, ... » (I,286)

conduit à nouveau auprès de la pastorale Arcadie ; en sorte qu'il n'en faut pas davantage pour qu'ils envisagent tous deux, tels des enfants éblouis de bonheur par le cadeau qu'ils viennent de découvrir, de se faire bergers sous les noms de Pastor Quijotiz et de Pastor Pancino. Dans la communion d'une joie retrouvée : une joie apaisée, à même d'éloigner dans le passé l'échec d'un été trop cruel.

Et qui pourrait douter des sentiments de Sancho à l'égard de don Quichotte, si l'on relit, une fois encore, les mots qu'il adresse à son maître sur son lit de mort ? (II,74). Nous les avons choisis pour clore ce chapitre et nous éviter de terminer ce mémoire sur une note aussi triste.

« - ¡ Ay !- respondió Sancho, llorando-. No se muera vuestra merced, señor mío, sino tome mi consejo, y viva muchos años ; porque la mayor locura que puede hacer un hombre en esta vida, es dejarse morir, sin más ni más, sin que nadie le mate, ni otras manos le acaben que la melancolía. Mire no sea perezoso, sino levántese desa cama, y vámonos al campo vestidos de pastores, como tenemos concertado : quizá detras de alguna mata hallaremos a la señora Dulcinea desencantada, que no haya más que ver. Si es que se muere de pesar de verse vencido, écheme a mí la culpa, diciendo que por haber yo cinchado mal a Rocinante le derribaron ; cuanto más que vuestra merced habrá visto en sus libros de caballerías ser cosa ordinaria derribarse unos caballeros a otros, y el que es vencido hoy se ve vencedor mañana. »⁴⁵³

⁴⁵³ « - Ah ! monsieur, dit alors Sancho en pleurant, ne mourrez point, mais suivez mon conseil et vivez beaucoup d'années. La plus grande folie que puisse faire un homme en ce monde, c'est de se laisser mourir sans plus ni moins, et sans qu'aucun le tue, ni qu'autres mains l'achèvent que celles de la mélancolie. Je vous en prie encore un coup, ne faites point le paresseux, levez-vous de ce lit, et allons aux champs vêtus en bergers, ainsi que nous l'avions résolu. Peut-être trouverons-nous derrière quelque buisson madame Dulcinée désenchantée, de sorte qu'il n'y aurait plus rien à imaginer. Si c'est la fâcherie de vous voir vaincu qui vous donne la mort, jetez-en la faute sur moi, en soutenant partout que vous fûtes battu parce que j'avais mal sanglé Rossinante. D'autant que Votre Grâce aura vu en ses livres de chevalerie que c'est une chose ordinaire qu'un chevalier fasse vider les arçons à une autre, et que celui qui est aujourd'hui vaincu soit demain vainqueur. » (II,598)

CONCLUSION

Deux personnalités.

L'une construite sur les fondements éternels issus d'une vie liée à la terre ; l'autre inspirée par une vie de lectures consacrées exclusivement à la littérature chevaleresque de l'époque de l'empereur Charles Quint. Base large, profonde et solide pour l'un ; base étroite et fragile pour l'autre.

Par quelle alchimie leur alliance – *una misma fortuna*⁴⁵⁴ (*DQ* II, 2) –, si fragile au départ, a-t-elle trouvé, en l'espace d'un seul été, de si solides assises ?

Au départ, Sancho est exclusivement intéressé par la promesse de la future jouissance de son *ínsula* mythique ou, à défaut, par le salaire attaché à la fonction d'écuyer. Don Quichotte est seulement soucieux, conformément aux normes de la chevalerie, de s'assurer les services d'un écuyer, dont la nécessité lui a été soufflée par un aubergiste goguenard.

La sécheresse de ce contrat de services est à l'image de l'ignorance où chacun se trouve du caractère de son partenaire. Le lecteur pressent qu'ils n'ont rien en commun, que tout les sépare. Que peut-il en advenir ? Or, à peine ont-ils vécu en commun la saison chaude du plateau ibérique, que nous nous retrouvons en face de deux êtres aux vies imbriquées et aux destins indissociables.

Toutefois, au départ et pendant de longues semaines, que de heurts, d'incompréhension, de coups de colère, de risques insesés ! Cette vie errante ne s'est pas révélée douce et aisée pour Sancho, souvent enclin d'abandonner, mais demeurant par fidélité auprès d'un maître, qui chaque jour plus las, perçoit chaque jour davantage le caractère chimérique de son combat et entrevoit l'approche de sa propre fin.

Fidélité due à titre principal, essentiel, à cette amitié née et grandie au fil des semaines, jusqu'à en faire le roc indestructible évoqué ci-dessus.

Fidélité due également, autant à l'admiration que Sancho ressent devant le savoir de son maître, qu'à l'attrait de l'écuyer pour la culture, laquelle aurait fait

⁴⁵⁴ « Une même fortune »

de ce dernier l'égal de don Quichotte, si l'université de Salamanque lui avait ouvert ses portes.

Fidélité enfin due à leur goût commun du jeu. De la complicité dans le jeu, terreau de l'amitié : nous l'avons vu avec le Verde Gabán ; nous le verrons avec Clavileño au terme de ce mémoire. En ayant placé cette perspective au centre de l'explication du roman de Cervantes, Gonzalo Torrente Ballester nous semble avoir trouvé la clef principale de la pensée de son auteur.

La pièce de résistance, le centre du débat est bien évidemment Dulcinée. Or, si don Quichotte joue le jeu de l'amour simulé, il faut un second joueur pour que la partie de cartes ou la trame de l'échiquier se renforce à hauteur du plaisir légitime du lecteur. Torrente Ballester estime que Sancho est un *trabajador que descubre el juego y se apasiona por él*⁴⁵⁵ ; ce que n'infirmes pas le narrateur (*DQ* II, 31) :

*siempre aficionado a la buena vida, y así, tomaba la ocasión por la melena en esto de regalarse cada y cuando que se le ofrecía.*⁴⁵⁶

Il semble en effet raisonnable de penser qu'au début du périple entreprit avec don Quichotte, Sancho ait pu être impressionné par l'apparente majesté et les graves propos du chevalier. Qui douterait alors que don Quichotte puisse côtoyer d'autres mondes que ceux de l'histoire universelle, de la chevalerie, des princes et des princesses ?

La découverte d'Aldonza Lorenzo, nous l'avons vu, provoque une fracture dans la pensée de l'écuyer ; fracture qu'agrandissent les explications motivées de don Quichotte, la lecture du message destiné à Dulcinée et les circonstances auxquelles ont donné lieu sa « transmission » à l'intéressée.

À partir de là, Sancho semble pleinement conscient du jeu de l'amour simulé auquel s'adonne son maître. La rencontre avec les trois paysannes du Toboso et le récit de la Cueva de Montesinos achèvent de le confirmer dans ce sentiment et de l'inciter à persévérer dans la voie de la récréation.

Chez le duc et la duchesse, les coups de fouet qui lui sont destinés provoquent ses protestations, vite dissoutes dans un accommodement amiable. Et la menace qui pèse sur l'octroi du gouvernement de la *ínsula* lui fait vite accepter de voler sur la croupe de Clavileño.

Cette pérégrination aérienne constitue pour ce terrien l'occasion rêvée de s'adonner aux jeux d'une pure création cérébrale qui lui ont été inspirés par le récit des aventures de don Quichotte au fond de la caverne de Montesinos.

⁴⁵⁵ « un travailleur qui découvre le jeu et donne libre cours à sa passion » (G. TORRENTE BALLESTER, *op.cit.*, p. 90).

⁴⁵⁶ « toujours enchanté de faire bonne chère toutes et chaque fois que l'occasion s'en offrait, il la savait fort bien prendre aux cheveux. »

Sancho a-t-il pensé qu'il pouvait s'improviser conteur ? N'est pas don Quichotte qui veut. On sait l'écuyer trop bavard ; le goût de la parole et le plaisir d'être entendu le conduisent à écarter ou à négliger le risque de l'improvisation.

Mais si la fraîcheur de son imagination créative débouche sur de délicieuses incohérences que mettent en valeur et son imprudence et les remarques judicieuses du duc et de la duchesse, ces dernières constituent pour l'écuyer de nouveaux tremplins propres à les moquer (*DQ II*, 41). Sancho nous raconte :

*por junto a las narices aparté tanto cuanto el pañizuelo que me tapaba los ojos, y por allí miré hacia la tierra, y parecióme que toda ella no era mayor que un grano de mostaza, y los hombres que andaban sobre ella, poco mayores que avellanas, porque se vea cuán altos debíamos de ir entonces.*⁴⁵⁷

Et bien que la terre soit ronde, Sancho ajoute : *la descubrí por un ladito, y la vi toda*⁴⁵⁸. Les impossibilités physiques que fait valoir la comtesse sont vite écartées : pourquoi ne pas se moquer du moqueur ?

*pues volábamos por encantamiento, podía yo ver toda la tierra y todos los hombres por doquiera que los miraba.*⁴⁵⁹

Que pourrait objecter don Quichotte à l'universalité du génie de son écuyer ?

Mieux encore, Sancho, usant de son ancienne qualité de *cabrerizo* (chevrier), déclare être descendu de la croupe de Clavileño pour bien montrer qu'il n'est pas dupe de ce prétendu vol et qu'il est aller s'entretenir avec les sept *cabrillas*, devenues en cet instant, non point les Pléiades que nous connaissons, mais des giroflées et autres fleurs aux multiples couleurs ; Sancho est resté court en cherchant d'autres noms. Les sept étoiles sont d'ailleurs à l'image des sept filles de la duègne Ruidera que don Quichotte a rencontrées en compagnie de Montesinos (*DQ II*, 23). Autre clin d'œil au récit de son maître.

Et si don Quichotte semble, à ses propres yeux, être resté trois jours durant au fond de la caverne, Sancho n'estime pas à moins de trois quarts d'heure les quelques brefs instants qu'a duré le vol de Clavileño.

Mais il y a plus. Devant tant d'inventivité, le duc se sent obligé de reprendre les choses en main. Pour ce faire, il passe du *cabrerizo* du *cabrón* (bouc) et interroge l'écuyer : ce dernier n'a-t-il par vu quelque *cabrón* au cours de sa pérégrination céleste ? L'amalgame grossièrement suggéré mérite et provoque une riposte immédiate, aussi adroitement enveloppée que courageuse. Non,

⁴⁵⁷ « je levai tout doucement et sans que personne l'aperçût, à la naissance du nez, un petit bout du mouchoir qui me bandait les yeux. Lors regardant de ce côté-ci, je vis que la terre n'était pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes qui allaient dessus un peu plus grands que des noisettes, et par là on peut juger combien nous devions aller haut en ce moment. »

⁴⁵⁸ « je la découvris par un petit côté, et je la vis toute entière. »

⁴⁵⁹ « puisque nous volions par enchantement, par enchantement aussi pouvais-je voir toute la terre et tous les hommes, de quelque côté que je les regardasse. »

Sancho n'a vu aucun *cabrón*, mais il ajoute aussitôt : *Oí decir que ninguno pasaba de los cuernos de la luna.*⁴⁶⁰

Allusion évidente aux propos tenus à propos de la situation du duc et très aisément relevés par l'écuyer au cours de son long au sein de l'entourage ancillaire de la maison du duc, dont le patronyme a pu être Villahermosa y Luna, comme le propose brillamment Augustin Redondo.⁴⁶¹ Le duc n'insiste pas : Sancho reste maître du terrain. Mais notons que, considérant ce patronyme, les éditeurs hispaniques se sont abstenus de retenir pour la lune le choix du L majuscule.

Sentant qu'il est rattrapé et peut-être dépassé par l'éloquence et le charme de son partenaire, poète inspiré quoique novice, don Quichotte déclare que son écuyer ment ou rêve ; mais, plus bienveillant que jaloux, le chevalier, beau joueur et devenu dans l'instant Alonso Quijano el Bueno, propose à Sancho son voisin, compagnon, égal et ami de toujours, à l'oreille et dans le secret, la transaction qui fait de son propos l'un des piliers de la pensée et de la structure du roman de Cervantès :

*Sancho, pues vos queréis que seos crea lo que habéis visto en el cielo, yo quiero que vos me creáis a mí lo que vi en la cueva de Montesinos. Y no os digo más.*⁴⁶²

⁴⁶⁰ « mais j'ai toujours ouï dire qu'aucun ne passait les cornes de la lune. »

⁴⁶¹ A. REDONDO, *Otra manera de leer al « Quijote »*, p. 442 et suivantes.

⁴⁶² « Sancho, puisque vous voulez que l'on vous croie de ce que vous avez vu au ciel, je veux, moi, que vous m'en croyez de ce que je vis dans la caverne de Montésinos. Et je ne vous en dis pas davantage. »

BIBLIOGRAPHIE

Textes de référence

M. de CERVANTÈS, *Don Quijote de la Mancha*, edición del IV centenario, publicada bajo la dirección de la Real Academia Española y de la Asociación de Academias de la Lengua Española, Santillana Ediciones Generales, Madrid, 2004.

M. de CERVANTÈS, *Don Quijote de la Mancha*, éd. John Jay Allen, Cátedra (*Letras Hispánicas* n° 100-101, Madrid, 1998).

Ouvrages critiques (espagnol)

S. de MADARIAGA, *Guía del lector del « Quijote »*, Madrid, 1967, Espasa Calpe, colección Austral n° 560 (2005).

J. ORTEGA Y GASSET, *Meditaciones del « Quijote »*, Madrid, 1914, Cátedra Letras Hispánicas n° 206 (1984).

A. REDONDO, *Otra manera de leer al « Quijote »*, Editorial Castalia, Madrid, 2005.

M. de RIQUET, *Para leer a Cervantes*, Editorial Acantilado, Barcelona, 2003.

J.C. RODRIGUEZ, *El escritor que compró su propio libro. Para leer el « Quijote »*, Editorial Debate, Barcelona, 2003.

G. TORRENTE BALLESTER, *El « Quijote » como juego*, Editorial Destino libro, Madrid, 2004.

Ouvrages critiques (autres langues)

Cl. ALLAIGRE, N. LY et J.-M. PELORSON, *commentent « Don Quichotte » de Cervantès*, Gallimard, Foliothèque n° 126, Paris, 2005.

E. AUERBACH, *Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (traduit de l'allemand par C. Heim), Gallimard, Tel n° 14, Paris, 1968.

P. BRUNEL, *« Don Quichotte » et le roman malgré lui*, Klincksieck, Paris, 2006.

M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Gallimard, Tel, n° 166, Paris, 1966.

M. MOLHO, *De Cervantès*, Éditions hispaniques, Paris, 2005.

M. MOLHO, *Cervantès : Raíces folklóricas (de Sancho Panza)*, Gredos, Madrid, 1976.

V. NABOKOV, *Curso sobre el « Quijote »*, Barcelona, 2004 [Titre original : *Lectures on don Quijote*, traduction de B. María Luisa].